TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION. 3

PREMIÈRE PARTIE : LAURENT SEKSIK, LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE ET SES ŒUVRES. 7

CHAPITRE 1 – La littérature française contemporaine et le genre de l'exofiction. 7

1.1 La littérature française des dernières années du XXe et début XXIe siècle : difficultés, évolution et rôle de l'écrivain. 7

1.1.1 Laurent Seksik : entre fiction biographique ou l'exofiction. 11

1.2 Laurent Seksik : vie et œuvres. 16

1.3 *Le cas Eduard Einstein* et *Romain Gary s'en va-t-en guerre* : pourquoi écrire sur eux ? 21

DEUXIÈME PARTIE : L'ÉVOLUTION DU RAPPORT PÈRE/FILS DANS L'OPTIQUE DU FILS. 27

CHAPITRE 1 – La nostalgie et la culpabilité. 27

1.1 Les sentiments éprouvés par les fils vers leurs pères. 27

1.2 Le besoin de faire rentre le père dans le foyer familial. 30

1.3 Le besoin de conquérir le père. 33

1.4 Le sentiment de culpabilité chez Eduard et Roman. 36

CHAPITRE 2 – L'abandon. 41

2.1 Le début de la phase intermédiaire de l'abandon chez Roman et Eduard. 41

2.2 Les mères Nina et Mileva : femmes courageuses et femmes soumises. 44

2.2.1 Les mères et leur rapport avec les fils. 48

2.2.1.1 La mère tyrannique Nina : incitation à la haine vers le père. 48

2.2.1.2 Mileva Maric pour Eduard Einstein : mère tyrannique et mère douce à protéger. 57

2.3 La rencontre avec Macha Weiter La Dingue et Maria Fischer. 62

CHAPITRE 3 – LA HAINE ET L'EFFACEMENT DU FILS VERS LE PÈRE. 67

3.1 La confession de la haine vers leurs pères. 67

3.2 La recherche d'un nouveau père et l'identification dans un nouveau monde. 70

3.2.1 La réaction de haine chez Roman après l'abandon. 71

3.2.2 La réaction de haine chez Eduard Einstein et le dévorement de son père. 75

TROISIÈME PARTIE : LE RAPPORT PÈRE ET FILS DANS L'OPTIQUE DE LA FIGURE PATERNELLE. 81

CHAPITRE 1 – La séparation du père. 81

1.1 Le père : évolution et le rôle dans les textes de Laurent Seksik. 81

1.2 La cause du détachement du père. 82

1.3 Le détachement des fils. 88

CHAPITRE 2 – La culpabilité. 93

2.1 Le sentiment de culpabilité chez les pères. 93

2.2 La troisième phase pour le père : l'attention et l'orgueil. 98

CONCLUSION. 105

BIBLIOGRAPHIE. 111

SITOGRAPHIE. 112

RIASSUNTO. 117

Introduction.

Le but principal de ce mémoire est d'analyser le rapport père et fils dans les ouvrages *Le cas Eduard Einstein* et *Romain Gary s'en va-t-en guerre* de Laurent Seksik. L'étude se compose en trois parties dans lesquelles seront traitées les questions principales qui entourent les deux ouvrages.

La première partie présentera la littérature française et comment elle s'est évoluée. Actuellement, les écrivains vivent une période très difficile, car l'activité de l'écriture n'est pas suffisante pour vivoter. Pour se faire reconnaître du public, ils sortent de leur tour d'ivoire et ils participent aux événements comme les Foires aux Livres. Tout cela permet à la littérature de faire parler d'elle. Les textes mêmes subissent des innovations. Les lecteurs peuvent les acheter tranquillement sur la toile ou les télécharger. Pour qui n'aime pas lire, les livres audios constituent une nouvelle solution. Même si l'accès au livre peut avenir facilement, ceux qui perdent dans ce commerce sont les librairies. En outre, les plus grandes maisons d'éditions deviennent des victimes du pouvoir économique. Elles seront ressemblées en un unique groupe et elles seront soutenues par les médias, en particulier par les journaux. Les journalistes semblent se proposer comme nouveaux critiques, parce qu'ils indiquent quels sont les textes qui doivent être lus et qui prônent comme vraie littérature.

Vers la fin du XXe siècle, les critiques s'acharnent contre les écrivains contemporains pour ne pas proposer quelque chose de nouveau et de présenter des textes qui peuvent être classés dans la catégorie des classiques littératures. En effet, la génération actuelle s'approche au genre de la fiction en l'enrichissant. Le genre principal dans lequel Seksik peut s'inscrire est appelé fiction biographique, née vers les années 1980 et redécouverte actuellement avec un nouveau mot, par Philippe Vasset : l'exofiction. Il sera présenté le genre d'un point de vue historique et méthodologique. Quels sont les sous-genres qui s'inscrivent dans cette tendance, comme l'hagiographie. La tâche principale de l'écrivain est d'éclairer les ombres du passé de personnages connus dans l'histoire. Seksik fait la même chose, il cherche à comprendre les raisons qui ont emmené les fils à s'éloigner des pères. Après la présentation de Seksik, il est très important de s'interroger sur les raisons qui ont conduit à l'écrivain franco-algérien à écrire les deux ouvrages. En outre, il semble employer un même schéma pour raconter les deux histoires.

Les fils traverseront trois étapes : le souvenir et la culpabilité, l'abandon et enfin la haine et l'effacement des figures paternelles. Pour les pères se passe la même chose. Après avoir expliqué le rôle décadent qu'ils subissent dans la littérature contemporaine, ils traversent trois étapes : le détachement, la culpabilité, l'attention et l'orgueil.

La deuxième partie sera consacrée à l'explication de l'évolution du rapport du point de vue du fils. Dans le premier chapitre sera traité la première étape : le souvenir et la culpabilité. Roman et Eduard tout d'abord s'attachent aux moments heureux vécus avec Arieh et Albert, après ils espèrent faire rentrer les propres pères dans le foyer familial. En effet, pendant le passage du souvenir à la culpabilité, les fils chercheront à conquérir Arieh et Albert, à travers l'apprentissage et la mise en pratique des enseignements et ils espèrent devenir pour eux l'objet du désir. La confession que les pères feront aux fils, c'est-à-dire l'impossibilité de rentrer dans le foyer familial, les conduira à la deuxième étape : l'abandon. On verra comment Roman espère grandir afin de se protéger tout seul, vu que son père l'a délaissé, alors qu'Eduard n'aura pas la possibilité, car il est interné dans la clinique du Burghölzli et il demande à plusieurs reprises à son père de le sauver. Il s'agit d'une phase transitoire, car, vu que Roman et Eduard souffrent pour la perte définitive des pères, ils s'insèrent d'autres personnages comme les mères, Nina et Mileva et les alter egos, Macha Weiter La Dingue et Maria Fischer. Toutes ces femmes seront analysées, pour comprendre leur destin dans les ouvrages et leur rôle sera expliqué. Il est intéressant de voir comment le destin des fils est étroitement lié à ceux des mères. Car Nina arrive à créer le tant aimé foyer familial qui exclura Arieh Kacew, alors que Mileva, qui perd son fils à cause de l'internat à l'asile, elle reste seule et elle s'attache aux souvenirs et tout cela l'emmènera à la mort. Pour ce qui concerne les alter egos, elles vivent une situation pareille à ceux d'Eduard et Roman. Abandonnée par les pères, avec lesquels ils entretenaient une liaison incestueuse, elles espèrent les retrouver à travers la fréquentation d'autres hommes. Elles seront les principales responsables qui emmèneront Roman et Eduard à l'étape finale : la haine et l'effacement. À cette phase, il sera dédié le troisième chapitre. Ils seront présentés des figures qui jouent le rôle d'intermédiaire entre pères et fils et ils espèrent les faire réfléchir et mettre de côté cette rancune. Les fils, en outre, cherchent à se créer un nouveau repère et tout cela les emmènera à réagir de façon différente. Roman, vu qu'il a la possibilité d'abandonner le ghetto, il oubliera ses racines

et ses traditions, alors qu'Eduard se sent opprimé par le père et la seule chose qu'il peut faire est de le tuer à travers des stratagèmes différents.

La troisième partie sera dédiée à la figure paternelle. Cette partie née aussi pour proposer une interprétation différente par rapport à celle de la critique journalistique, qui accuse Arieh et Albert d'être des monstres et d'avoir abandonné Roman et Eduard. On cherchera de comprendre quelles sont les raisons qui les ont emmenés à s'éloigner des fils. Dans le premier chapitre sera traité aussi le rôle que la figure paternelle occupe dans la littérature actuelle de fin XXe et début XXIe siècle et comment, dans la première phase du détachement, la cause principale n'est pas le fils, mais la mère. Les pères apparaissent comme des êtres soumis aux parents, aux femmes et aux fils mêmes. Dans le deuxième chapitre seront développées les deux dernières phases, c'est-à-dire la culpabilité que les pères éprouvent envers les fils et enfin l'attention et l'orgueil. Qu'est-ce qu'ils éprouvent lorsqu'ils pensent ou ils doivent avouer qu'ils ne rentreront plus partie dans le foyer familial ? En outre, dans la troisième partie, comment ils puissent être à côté des fils même s'ils sont loin et ils ne les voient depuis longtemps ? L'étude suivante cherche à donner une réponse à toutes ces questions.

PREMIÈRE PARTIE : LAURENT SEKSIK, LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE ET SES ŒUVRES.

CHAPITRE 1-La littérature française contemporaine et le genre de l'exofiction.

1.1 La littérature française des dernières années du XXe et début XXIe siècle : difficultés, évolution et le rôle de l'écrivain.

La littérature française contemporaine est un sujet délicat. Même Dominique Viart, en réfléchissant sur cette question, la définit comme une entreprise périlleuse :

> « Mais comment décrire la littérature actuelle sans se tromper – sans surévaluer un auteur dont le succès ne durera qu'une saison, passer à côté d'un autre qui bâtit dans l'ombre l'œuvre de demain ? […] Et la postérité, elle-même, sur quoi se fonde-t-elle ? sur la critique journalistique ? le 'bouche à l'oreille ?' Il n'est pas sûr que ces critères soient plus fondés que d'autres. Il faut accepter que notre point de vue soit relatif : à notre forme d'exigence, aux questions de notre temps … ».[1]

Pour les critiques, la littérature de la fin du XXe et du début du XXIe siècle est plutôt compliquée. Ils cherchent à tracer les contours de ces nouvelles tendances, mais quelques fois ils sont en contraste entre eux. Beaucoup d'ouvrages théoriques ont paru dans les dernières années et ces textes cherchent à traiter au mieux les nouvelles tendances. Mais, à cause de cette évolution constante, ils peuvent manquer de quelques nouvelles informations comme la naissance ou l'enrichissement des genres littéraires déjà traités qui sont le résultat de la publication de nouveaux ouvrages ou la mention des dernières œuvres qui portent au succès des écrivains actuels. Une autre difficulté concerne

[1] Viart Dominique, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutation*. Paris, Édition Bordas 2005, p.13.

aussi l'écrivain d'aujourd'hui : qui nous dit qu'il réussira dans son entreprise et qu'il ne tombera pas dans l'oubli ?

Aujourd'hui, être un écrivain dans la société est ardu. Généralement, on ne peut pas vivre seulement avec la publication de ces romans, mais on doit rajouter d'autres métiers. En outre, on sort de sa tour d'ivoire et on s'adresse directement aux lecteurs, tout d'abord grâce aux réseaux sociaux et aussi grâce à la participation aux foires, aux salons littéraires pour rencontrer ses lecteurs sans intermédiaire critique ou journalistique. Grâce à ces événements, la littérature se place dans le domaine social, car dans les salons du Livre, foires du Livre, printemps des Poètes, la littérature actuelle se fait connaître et fait parler d'elle.

Dans les années 1990, se dévoile une Querelle à propos des écrivains contemporains. En 1995, Jean-Marie Domenach dans *Le Crépuscule de la culture française* préannonce la fin de la littérature française contemporaine, car les écrivains ne sont pas au niveau des siècles précédents. Contrairement aux écrivains de l'époque précédente, ils sont investis de doutes, voués à l'enquête et ils sont nostalgiques de la littérature du passé. Les écrivains doivent affronter l'épuisement de la littérature, car si tout est déjà traité, il faut trouver une solution. En effet, ce que font les écrivains actuels est de redécouvrir toutes les formes existantes, mais pour des fins différentes.

Cela commence dès le début des années 1980. La littérature passe à autre chose, c'est-à-dire qu'elle abandonne les esthétiques des années précédentes. Elle commence à s'adresser au réel, sur l'histoire personnelle et la mémoire historique. À propos du réel, l'écrivain traite diverses questions comme la vie dans les banlieues, l'immigration, la disparition de la classe ouvrière et les questions socio-économiques, car les années 1970 signent la fin de la croissance et du progrès social continus. Ils donnent importance aux pratiques culturelles différentes comme la tradition du conte, les doutes concernant les identités et l'importance de la transmission orale.

Le livre même subit une grande innovation. Les textes ne sont pas seulement imprimés. Les lecteurs peuvent acheter tranquillement les textes désirés sur la toile ou s'ils n'aiment pas lire, ils peuvent simplement les écouter, car les livres audios commencent à avoir un grand succès. Toutefois, le développement de la technologie et donc la possibilité d'acheter des textes dans un instant font vivre une période difficile aux librairies.

Dominique Viart[2] parle de trois différents types de littérature dans lesquelles ces livres peuvent être classés :

Une littérature consentante, c'est-à-dire une littérature qui traite le genre de la fiction et qui met ensemble romans historiques, exotiques ou sentimentaux. Ce type de littérature attire l'attention des médias et ces textes sont présentés comme des best-sellers, car ils semblent être la meilleure littérature et qui se vend bien.[3] Ce type de littérature est lié à l'artisanat, car ces ouvrages se reproduisent en série et ce qui change sont les sujets historiques, exotiques ou sentimentaux.

Une littérature concertante qui se concentre sur les questions du moment et qui crée un grand bruit dans la scène culturelle. Ces œuvres traitent des scandales qui caractérisent le monde contemporain. Il s'agit de textes qui respectent les lois du marché et qui sont sponsorisés par les média de masse.

Enfin, une littérature déconcertante qui ne correspond pas aux attentes du lecteur mais contribue à les déplacer. Ces textes sont loin du commerce et de l'artisanat et ils sont typiques d'une période pour exprimer une spécificité. Il s'agit d'une littérature qui se pense comme activité critique et qui porte le lecteur à des interrogations. Cette critique semble être légère, ludique mais aussi troublée ou véhémente.

Dans cette dernière période, la littérature est étroitement liée au commerce et à l'économie du temps. L'économie s'interpose entre les écrivains et les maisons d'éditions. Si dans le passé, les maisons d'éditions appartiennent à un homme, comme Gaston Gallimard pour la maison Gallimard, maintenant elles font partie de groupes qui ressemblent d'autres maisons d'éditions. Ce phénomène constitue un péril, car ces maisons d'éditions doivent se soumettre à une littérature extravagante, sans oublier les autres genres, voire le théâtre et la poésie.[4] Depuis les années 1980, de nouvelles maisons d'éditions naissent et elles ne semblent pas avoir des intérêts économiques. Ces maisons ne participent pas aux prix littéraires de l'automne qui engagent les maisons d'édition plus connues et qui disposent du pouvoir de la presse pour attirer l'attention sur leur production.

---

[2] Viart Dominique, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, évolution.* Paris, Édition Bordas 2005, pp. 8-13.

[3] *Ivi,* p.9.

[4] *Ivi,* p.19.

Sous l'influence des marchés, naissent de nouveaux prix littéraires. Ces prix sont aussi créés par des bibliothèques et même des entreprises comme Orange. À côté du prix Goncourt, on retrouve le prix Goncourt des lycéens, le prix France-Inter, le prix Décembre qui permettent la connaissance des écrivains et de leurs textes.

Les journaux contemporains s'intéressent à la littérature. Toujours très attentifs, les journaux traitent les derniers romans par des commentaires et des listes qui montrent les meilleures ventes de la semaine. Toutefois, à travers ces analyses, les journaux, liés aux maisons d'éditions, marionnettes du pouvoir économique, ne font que conseiller des textes spécifiques qui prônent comme la vraie littérature. Les autres textes, qui sont peu connus, sont victimes de leurs critiques, car ils sont accusés, généralement, d'être liés au passé car ils empêchent le développement que peuvent classer les romans contemporains dans les nouvelles tendances[5]. Cette attitude nie aux autres romans la possibilité d'être connus par un public majeur. Mais France-Culture se propose de faire connaître ces ouvrages oubliés ou qui sont ciblés par les journaux. Il faut se poser une question : est-ce que les journaux veulent circonscrire les nouvelles tendances de la littérature française ? Fort probablement, car vers la fin des années 1970 et les premières années 1980, les plus grandes revues d'avant-garde commencent à disparaître et les groupes esthétiques se dissolvent et il n'y a pas d'autres remplacements. En effet, vers la fin du XXe siècle Lyotard propose le concept de postmoderne qui en France a une acception négative, contrairement aux États-Unis. Le postmoderne affirme la fin de tout ce qui a été la modernité, qui a vu la France jouer un rôle important d'un point de vue international. Ce postmodernisme touche tous les domaines artistiques même la littérature qui commence à regarder vers les formes du passé en cherchant à les enrichir.

[5] www.marianne.net/culture/rentree-litteraire-les-flops À ce propos, je veux citer un exemple. La revue *Marianne*, le 29 août 2015, publie sous le titre « Rentrée littéraire : les floops – Copies illisibles, hors du sujet ou indigestes. Pour vous, 'Marianne' s'est infligé la lecture des cancres de la rentrées 2015 » les textes qui ne respectent pas le goût de la littérature contemporaine. Dans cet article, le journaliste critique l'œuvre de Laurent Seksik : « *L'exercice de la médecine* », car, selon lui, l'écrivain tourne les yeux vers la littérature du passé. Avec la citation suivante : « Vous avez demandé un grand roman romanesque comme on n'ose plus en faire ? Le genre russe-grandiose-mais-tourmenté vous plait, mais Tolstoï vous parait trop long et Dostoïevski trop compliqué ? » la revue, à travers l'ironie, veut montrer comment Seksik ne veut qu'imiter les plus grands écrivains de la littérature du XXe siècle, mais il ne fait que des mélanges entre le passé et le contemporain.

1.1.1 Laurent Seksik : entre la fiction biographique ou l'exofiction.

La littérature contemporaine s'intéresse aux existences individuelles, aux histoires de famille. Il s'agit de domaines que la littérature a laissés il y a longtemps aux sciences humaines ou aux récits de vie qui ont connu un grand succès. Dès le début des années 1980, les écrivains se rapprochent au genre de la biographie ou autobiographie. Toutefois, il ne s'agit pas d'un véritable retour, car ils ont apporté quelque chose de nouveau, c'est-à-dire l'élément de la fiction.

Dans ce scénario se place Laurent Seksik, si on tient compte des romans *Le cas Eduard Einstein* et *Romain Gary s'en va-t-en guerre*. Ces deux romans s'insèrent dans le genre de la fiction biographique[6], ou autrement appelée et connue comme exofiction[7].[8]

La fiction biographique, mot employé vers la fin des années 1980, touche le récit de filiation[9]. Dans ce genre, l'écrivain s'oriente vers autrui. Ces types de fictions portent à identifier l'écrivain dans l'autre. Mais, il ne s'agit que d'une représentation subjective qui est sous la plume de l'écrivain, car il invente l'histoire de personnages choisis. « Le 'je' se donne alors comme le produit de ses lectures et de ses 'modèles' ». [10]

---

[6] http://www.ledevoir.com/culture/livres/493604/entrevue-laurent-seksik-revisite-les-figures-multiples-de-romain-gary.

[7] Jungerman Nathalie, « Entretien avec Laurent Seksik » dans *FloriLettres* : *Revue littéraire de la Fondation La poste.* Nº181, édition février 2017, p.3 Seksik parle, à propos de la trilogie. « *Les derniers jours de Stefan Zweig, Le cas Eduard Einstein* et *Romain Gary s'en va-t-en guerre* sont des romans ou plus précisément des exofictions ».

[8] http://www.lemonde.fr/livres/article/2016/08/18/une-saison-litteraire-prometteuse_4984224_3260.html Dominique Viart et Alexandre Grefen, chercheurs de littérature contemporaine, de l'Université de Paris X ont proposé d'appeler la fiction biographique : exofiction.

[9] Viart Dominique, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutation*, Édition Bordas Paris, 2005, pp.76-99. Le récit de filiation joue une place importante dans la littérature des dernières années du XXe siècle. Le sujet principal est l'écrivain et le rapport qui entretien avec ses parents. Le principal représentant est Alain Robert Grillet qui donne origine à sa série romanesque par la figure paternelle. Le manifeste remonte aux années 1983-1984. Les traites qui sont à la base du récit de la filiation sont les suivantes : le récit de l'autre est le détour nécessaire pour parvenir à soi, pour comprendre l'héritage. Il ne se déploie pas selon une biographie constituée, car il est un recueil, une enquête. Enfin, il concerne la question de la langue, car l'écrivain reste fidèle à l'univers familiale. Le récit veut restituer le lien perdu à travers la langue, mais cela ne se vérifie pas toujours (Annie Ernaux respecte la langue qui est la sienne dans la relation avec ses parents présentée dans son roman). Les sciences humaines sont une source pour ce genre littéraire et ce genre comprend des questions qui caractérisent la société contemporaine comme l'exploration de l'ascendance et en particulier l'investigation familiale du père de la mère et la recherche dans l'existence.

[10] *Ivi*, p. 100.

Le but principal est la restitution des vies singulières. Les écrivains emploient, pour reconstruire la vie de leurs personnages, des documents, des photographies, même le cinéma mais ils se détachent de l'usage habituel, car les personnages traités deviennent objet de rêveries. L'image joue un rôle très important dans ce genre littéraire. La photographie, par exemple, devient objet d'interprétation. La tâche de l'écrivain est d'interpréter l'histoire plutôt que la reconstruire. Les documents marquent le point de départ de l'écriture et les portent les écrivains à des improbables narrations. Ce qui compte pour eux est d'éclairer le détail, car il permet de mieux comprendre le sujet. Ils le font à partir d'une anecdote qui signe le développement dans l'action du sujet. Ces anecdotes concernent des événements personnels et pour les écrivains ceux-ci sont considérés comme l'explication des choix que leurs sujets ont fait pendant le cours de la vie.

Les protagonistes sont des écrivains, des artistes, des peintres, des musiciens, de grands voyageurs, des puissances régnantes.[11]

L'imagination biographique fascine beaucoup le biographe.

> « Cela ne va pas sans lyrisme, cet élan de style – cet élancement – qui porte vers l'autre. Le glissement vers la forme poétique en prose est de plus en plus évident, dans le jeu des rythmes, des reprises, des scansions, des rêveries et des dérives ». [12]

Les fictions biographiques ne mélangent pas seulement le genre de la biographie avec la fiction, mais aussi celui de l'autobiographie.

Dans chaque livre on retrouve la construction d'un univers formel obtenu en développant la relation critique de l'écrivain entre les modes de pensées et la représentation du sujet que l'histoire littéraire propose. [13]

Ce genre abolit la distance de l'analyse historique, car l'univers n'existe pas en dehors du sujet. Il semble que le contexte historique de la fiction biographique soit donné par l'art de l'écriture, même s'il s'agit d'histoire, des modes et des pratiques du temps.

La question principale que l'écrivain se pose est la suivante : quelle vie doit représenter et dans quelle façon. Il s'agit en effet de produire une étude de cas, qui cherche à interpréter comment l'existence a influencé les création artistique ou littéraire des sujets traités.

---

[11] *Ivi*, p.103.

[12] *Ivi*, p. 107.

[13] *Ivi*, p.121.

Les écrivains sont fascinés par ces figures qui ont un rôle important dans la culture et dans l'histoire. Dans cette fascination, il est évident qu'il n'y a pas de véritable rupture entre les deux périodes et les deux esthétiques précédentes.

Trois sont les écrivains fondateurs de ce genre. Tout d'abord, il faut citer Pierre Michon qui explique la différence entre la biographie et l'autobiographie. Michon est connu pour avoir dédié beaucoup d'ouvrages aux peintres du XIXe siècle et des siècles précédents. Gérard Macé est un autre fondateur de ce genre qui montre lui aussi un grand intérêt vers les figures du passé et enfin Claude Louis-Combet. Combet peut être considéré comme le précurseur de la fiction biographique si on pense à l'œuvre *Marinus et Marina* (1979). Avec ce roman il donne origine à l'Automythobiographie, car il fait un mélange entre hagiographie et autobiographie fictive. L'écrivain fixe son attention sur les martyrs de la religion chrétienne et aussi vers les figures profanes.

Un genre étroitement lié à la fiction biographique est l'hagiographie, parce que l'écrivain élabore l'histoire légendaire des personnages historiques, des religieux ou des artistes. Toutefois, elle est détournée, car l'intérêt de l'écrivain porte sur la figure commune plutôt que sur rôle du héros historique ou religieux. Ce genre a suscité l'intérêt de beaucoup de revues comme *La Grande Revue, La Revue des deux Mondes, Le Mercure de France, Les Cahiers de la Quinzaine* et *La Nouvelle Revue française*. Généralement, le narrateur est à la première personne et il se laisse aller à des interprétations qui sont exceptionnelles mais aussi véhémentes ou abruptes. La position de l'écrivain et le rapport qu'il entretient avec le texte et l'objet se fonde sur la technique de l'empathie, très proche des romans biographiques contemporains.

L'approche adoptée par les écrivains contemporains est différente par rapport à la méthode classique ou académique des anciens. Maintenant, les écrivains se concentrent sur l'histoire des personnages plutôt que se concentrer sur les œuvres de ces sujets.

Le succès de ces fictions biographiques est soutenu par la création d'une collection littéraire, c'est-à-dire *L'un et l'autre*[14], qui naît en 1989 chez la maison d'édition Gallimard.

[14] www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/L-un-et-l-autre Collection littéraire crée par le psychanalyste Jean-Bertrand Pontalis. Ce psychanalyste était membre du comité de lectures Gallimard et fondateur de « connaissance de l'inconscient » de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* (1970-1994). L'un et l'autre ressemble toute les œuvres qui traitent la vie des autres. À partir de l'étude de ces personnages réels, la collection porte à la fusion d'une nouvelle forme de biographie.

Vers le début des années 1990, les fictions biographiques sont moins fréquentes, car l'écrivain se consacre aux écritures du moi. L'un des genres qui connaissent un grand succès est l'autofiction.[15]

La fiction biographique est reprise à partir des années 2010, à travers un nouveau mot : l'exofiction. Le mot est forgé en 2011 par Philippe Vasset. Dans *Vacarme,* il veut inviter les écrivains à ne pas se concentrer sur l'intérieur, mais à se tourner vers l'extérieur pour le décrire ou le réécrire.

Philippe Vasset affirme que ce genre est présent déjà dans les feuilletons du siècle précédent. Donc, une littérature sous ses aspects fantastiques et délirants qui parle du réel. C'est pour cela que l'écrivain dans les documentaires « a découvert des mondes obscurs, étranges, fascinants que ceux décrits dans les feuilletons ». [16]

Philippe Vasset dit que l'exofiction est « une littérature qui mêle au récit du réel tel qu'il est celui des fantasmes de ceux qui le font ».[17] Plus tard, Muriel Steinmetz donne elle aussi une définition à ce genre. Elle en discute dans l'*Humanité* et elle dit que :

> « L'exofiction définit le roman en brouillant (ou du moins remaniant) la frontière entre fiction et biographie, voire en utilisant des personnages plus ou moins célèbres ou en s'inspirant de récits historiques d'époques diverses ». [18]

Ce genre est différent par rapport à la biographie romancée, car l'exofiction décide de réécrire l'histoire, alors que la deuxième est fidèle au personnage qui le dépeint.[19] « Avec l'exofiction, les écrivains dépassent le seul enjolivement du réel : ils l'abolissent pour en procurer un autre ». [20]

Les personnages ne sont pas seulement connus, mais aussi des sujets inconnus. Les sujets peuvent être l'intime, l'art, l'œuvre, les lieux d'enfance, l'animal et la discipline.

[15] Viart Dominique, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutation*. Éditions Bordas, Paris, 2005, pp.27-31. L'autofiction est un genre littéraire qui a obtenu un grand succès. Le mot autofiction est formulé par Serge Doubrovsky en 1977. Ce genre, comme dans le cas de l'exofiction, s'éloigne de la biographie traditionnelle. En effet, toute la tradition de Rousseau à Leiris est dépassée. Dans le genre de la biographie traditionnelle, l'écrivain s'en approche pour raconter la vérité sur son passé. Avec l'autofiction les écrivains bouleversent tous les événements chronologiques ou logiques à travers des jeux de mots.

[16] www.vacarme.org/article1986.html

[17] www.remue.net/spip.php?article7502

[18] www.actualitte.com/article/monde-edition/de-la-fiction-a-la-biographie-l-exofiction-un-genre-qui-brouille-les-pistes/66392

[19] *Ibidem.*

[20] *Ibidem.*

Voilà comment les romanciers se tournent vers le monde extérieur pour bien le réécrire. Ils analysent la psyché d'autres, donc ils entrent dans l'intimité de ces sujets. Si l'écrivain du passé ne parvient pas à réparer le passé ou reconstruire sa vie, l'exofiction répare ce mal. Les écrivains préfèrent s'adresser vers les personnages historiques du passé, car les souvenirs et les témoins s'effacent et donc l'écrivain émerge comme un historien pour raconter leur histoire. En effet, des écrivains qui ont traité l'histoire des personnages qui sont encore présents et connus dans la société actuelle, suscitent évidement quelques critiques. [21]

La rentrée des livres montre des romans qui font désormais partie de ce genre littéraire. Mais l'exofiction reçoit quelques critiques. Pierre Assouline, dans le *Magazine littéraire* du septembre 2016, considère ce genre comme une solution face à l'impossibilité de rechercher des nouvelles formes pour l'écrivain contemporain, car il peut écrire, grâce à ce genre, un roman de façon simple. Arnaud Sagnard dans une article publiée dans *La Nouvelle Revue française* affirme que le terme exofiction

> « […] est un leurre, il cartographie un monde qui n'existe plus. Nous voyons des territoires, des frontières, des espaces à préserver, des étiquettes à apposer, du pur et de l'impur là où il n'y a que mouvement, passage et contamination ». [22]

Toutefois, face à ces critiques, il faut reconnaître que l'exofiction désormais s'est imposé et elle a signé la fin de l'autofiction.

Même si les romans publiés sont un nombre inférieur que les années précédentes, l'exofiction devient le genre principal dans la dernière rentrée littéraire 2016. Elle propose aussi des questions de caractère contemporain en particulier sur les événements qui se passent dans la France et à l'étranger, comme la question des attentats. Dominique Viart, affirme que la possibilité d'interpréter les événements nous aide à comprendre les choix de ces personnages. « Plutôt que de sombrer dans le vif des attentats […] [les écrivains] s'en éloignent pour mieux comprendre les mécanismes à l'œuvre ». [23] Il parle de roman

[21] next.liberation.fr/culture/2013/10/02/toute-la-verite-sur-le-fils-d-einstein_936504 Je cite tout d'abord Laurent Seksik après la publication de son roman « Le Cas Eduard Einstein ». www.lesechos.fr/24/08/2015/LesEchos/22007-031-ECH_apres-l__-auto--l-exofiction.htm Mais aussi Simon Liberati qui a écrit en 2015 *Eva*, ouvrage dédié à sa femme : Eva Ionesco. La mère d'Eva a demandé le pilonnage de quinze mille exemplaires et la suppression de passages diffamatoires.

[22] Sagnard Arnaud: Sous le squelette de l'exofiction dans *Nouvelle Revue Française*. Nº622 – Janvier 2017

[23]www.lemonde.fr/livres/article/2016/08/18/rentree-litteraire-une-pointe-d-inquietude_4984287_3260.html

historien plutôt que de roman historique et qui nous permet aussi d'interpréter les phénomènes qui se passent dans le quotidien.

1.2 Laurent Seksik : vie et œuvres.

Récemment, Laurent Seksik commence à être connu par la presse et à occuper une place dans la littérature française. Toutefois, les ouvrages théoriques actuels qui traitent la littérature contemporaine ne font pas encore référence à lui.

De sa vie on connaît très peu. Il est d'origine algérienne et il né à Nice en 1962. Après le baccalauréat au lycée du Parc Impérial, il s'est inscrit à la faculté de médecine. Toujours passionné de la littérature, le jeune écrivain commence à recopier des ouvrages de Flaubert et Proust pour s'entraîner, parce qu'il n'a pas eu de professeurs de littérature de haut niveau comme ceux de médecine[24] et, entretemps, il se dédie à l'écriture des premiers textes et à envoyer ses manuscrits aux maisons d'éditions, mais sans aucun succès[25]. Dans cette période, il a eu le plaisir de rencontrer sur la Promenade des Anglais de sa ville natale, Jean-Marie Le Clézio. Le but de Seksik était le suivant : recevoir une opinion d'un vrai écrivain sur les œuvres qu'il compose à l'époque. Seksik s'est présenté à Le Clézio comme écrivain. Le Clézio lui a proposé de lui soumettre son manuscrit, mais le résultat n'a pas été encourageant. La réponse fut la suivante : « Vous me faites penser à Céline, mais votre projet n'est pas abouti »[26]. Le Clézio même a décidé d'envoyer le manuscrit à la maison d'édition Gallimard qui a formulé une réponse presque pareille.

Après cette épisode, Seksik s'est consacré à l'étude de médecine et il a pu faire une expérience de travail à l'Hôpital Saint-Marie de Nice, dans la section de psychiatrie. Toutefois, il n'a pas choisi la psychiatrie, mais il s'est orienté vers la radiologie. Un jour son professeur lui a demandé ses intérêts. Le jeune Seksik lui a répondu que son plus grand intérêt est l'écriture. Le professeur l'a averti : pour devenir écrivain, il serait mieux

[24]www.dailymotion.com/video/xm84p2_laurent-seksik-invite-de-christophe-bourseiller-le-091111_musicInterview de Laurent Seksik. Invité de Christophe Bourseiller du 09/11/11. L'écrivain a été invité pour présenter le roman *La légende des fils.*

[25]www.franceinter.fr/emissions/le-nouveau-rendez-vous/le-nouveau-rendez-vous-24-janvier-2017 L'écrivain donne l'information suivante dans l'interview du 24/01/2017 à France Int. Le journaliste de l'émission est Laurent Gomumarre et les invités étaient Laurent Seksik qui a présenté son dernier roman « *Roman Gary s'en va-t-en guerre* » et Loo Hui Phang, scénariste et réalisatrice française.

[26] Bm-poitières.fr/Laurent Seksik dans la peau de Romain Gary aux Éditauriaux.

ne pas être psychiatre, car la psychiatrie risquerait de dévorer sa vie et que l'être écrivain ne laisserait pas de place et de disponibilité pour être un bon psychiatre. [27] Toutefois, l'expérience dans le champ de la psychiatrie a marqué le point de départ pour la production de beaucoup de romans. Seksik affirme plusieurs fois que « la littérature et la médecine me sont indispensable […] la seconde me sauve, car elle est en rapport avec la vie ». [28] Dans l'exercice de l'écriture, Seksik a déclaré que pour retracer la vie extérieure de la meilleure façon, il doit se soustraire à la vie. La médecine est le contraire, parce que rien n'est figé. Toutefois, l'écrivain a montré comment ces deux domaines peuvent être liés. Ce qui intéresse à Seksik en littérature sont les instants qui basculent. En fait, ces instants se passent toujours dans le domaine de la médecine et pour le médecin est une annonce qui change la vie du patient. Ces instants ne sont pas seulement malheureux, ils peuvent être aussi joyeux. C'est à partir de ses instants, joyeux ou tristes, que l'écrivain voit comment la vie d'un patient peut changer ou se bifurquer. La même chose se passe dans les sujets qui vers la fin de ses romans tournent la page pour un nouvel avenir. L'écrivain, en outre, mélange la littérature à la médecine à travers l'attention des conditions psychiques et physiques qui se passent dans ses personnages face à différentes situations qui se trouvent à agir ou à subir.

Dans le cadre de sa spécialisation en radiologie, il a exercé comme assistant des hôpitaux de Paris à Broussais-Hôtel-Dieu. Après la fin de son clinicat, il a eu une expérience journalistique.

En 1999, il a publié son premier roman, *Les Mauvaises Pensées*. Ce roman, de la maison d'édition Jean-Claude Lattès, a signé le début de sa carrière littéraire, car a été traduit dans une dizaine de langues, dont la prestigieuse maison d'édition allemande Rowolt.

En 2004 il a publié son deuxième roman, *La folle histoire*, œuvre publiée par maison d'édition Jean-Claude Lattès. Ce roman lui a permis d'obtenir en 2005 le Prix Littré. Entretemps, il est devenu le rédacteur du Figaro étudiant, puis au Bateau Livre, ensuite éditeur chez La Martinière et critique littéraire au Point.

---

[27] Beilin-Bourgeois Claire, *la Nouvelle Revue Pédagogique, numéro septembre 2014* (pp. 10-11).

[28] www.dailymotion.com/video/xm84p2_laurent-seksik-invite-de-christophe-bourseiller-le-091111_music Interview de l'écrivain dans l'émission de radio : FranceMusique.fr de Christophe Bourseiller du 09/11/2011. L'écrivain a été invité pour la présentation de son nouveau roman « La légende des fils ».

Il a commencé à conduire l'émission littéraire d'I-télé, *Postface*, avec la journaliste Aude Lancelin et l'éditeur Raphaël Sorin. Le matin a ténu la chronique littéraire de la Matinale de Canal+ animée par Bruce Toussaints. De l'année 2006 au 2013, il a cherché de se partager entre la littérature et la médecine, mais il a constaté que le travail d'écrivain demande beaucoup de temps. Pour cela, il a choisi d'abandonner le travail de médecin pour se consacrer exclusivement à la littérature, car elle demande beaucoup d'engagement et dévouement. [29]

Entretemps, il a publié un nouveau roman : *La Consultation* (2006). Pendant qu'il exerçait encore la profession de médecin, il a reçu une tâche très importante par la maison d'édition Gallimard, c'est-à-dire écrire une biographie sur l'un des génies les plus importants du XXe siècle : Albert Einstein. L'ouvrage, *Albert Einstein*, est paru le 16 octobre 2008 et dans les recherches des lettres et dans les enquêtes sur le passé d'Einstein, il est touché par des questions concernant le passé personnel du génie.

En 2010, il a publié *Les Derniers jours de Stefan Zweig*, un roman qui est resté trois mois dans les meilleures ventes de l'Express et qui a été dans la dernière sélection du Prix Maire-Claire, du Prix Landernau, du prix Joseph Kassel, du prix Orange, de prix Cristal de France télévision, du Grand Prix des Lectrices d'Elle. Le roman a obtenu le Prix Baie des Anges 2010 et le prix Impact Médecin[30]. Ce roman a signé le début d'une trilogie[31] et dans les années suivantes Seksik a publié des romans avec une alternance entre fiction biographique et pure fiction. L'auteur reprend l'histoire de la vie de Zweig, c'est-à-dire ses derniers six mois à Petropolis, avant son suicide. Cet ouvrage a été traduite

[29] www.dailymotion.com/video/x15ngwa_laurent-seksik-24-09-2013_news Conférence de Laurent Seksik par le centre universitaire méditerranéen du 24/09/2013. Il a été invité pour discuter à propos de ses deux sujets qui l'ont permis d'obtenir encore plus de reconnaissance : *« Le cas Eduard Einstein »* et *« Les derniers jours de Stefan Zweig »*.

[30] preprod.livreshebdo.fr/prix/actualites/le-prix-des-lecteurs-d-impact-medecine-a-laurent-seksik/5549.aspx

[31] www.parismatch.com/Culture/Livres/Laurent-Seksik-ausculte-Romain-Gary-1174700. C'est Seksik même qui parle d'une trilogie à propos de « *Les derniers jours de Stefan Zweig* », « *Le cas Eduard Einstein* » et « *Romain Gary s'en va-t-en guerre* ». À la question, après la publication de cette fiction biographique consacrée à Gary, s'il veut continuer à travers l'étude et la mise en scène d'un nouveau personnage illustre ou la pure fiction, il lui répond : « Mais l'écriture est quelque chose de tellement jubilatoire ! J'alterne entre les célébrités et la fiction. Là, j'ai terminé ma trilogie. *'L'exercice de la médecine'*, mon précédent livre, était totalement romanesque. Le prochain le sera aussi. Et il me tarde de retrouver cette sensation unique d'écrire une histoire ». Toutefois, il semble que publie vers fin octobre une autre histoire consacrée à Romain Gary.

vers septes langues et ce succès lui a permis d'embrasser le théâtre et de collaborer pour Les derniers jours de Stefan Zweig la création de son histoire à travers la BD.

L'ouvrage a vendu cinquante mille exemplaires. Gérard Gelas, directeur du théâtre du Chêne Noir à Avignon, a encouragé l'écrivain de faire passer son roman à la scène. La pièce théâtrale est publiée par la maison d'édition Flammarion le 5 septembre 2012. Si dans le roman, il n'a pas donné la parole à l'écrivain autrichien, dans la pièce théâtrale Zweig exprime ses angoisses des derniers moments de sa vie en première personne. L'ouvrage a été mise en scène par Gérard Gelas, et les acteurs principaux étaient Patrick Timsitt et Elsa Zylberstein qui ont personnifié les rôles principaux dans la pièce. L'œuvre, selon Seksik, pouvait être mise en scène, car elle respecte les règles des trois unités du théâtre classique :

> « J'ai pensé à Belle du Seigneur et à Roméo et Juliette en l'écrivant. Il y avait une unité de lieu, Petropolis, au Brésil, l'histoire se déroule en 1941-42 et pendant les six derniers mois de Zweig au bord de l'abîme ». [32]

Grâce au succès de l'œuvre consacrée à Stefan Zweig, il s'est lancé dans la Bande dessinée et il a travaillé avec Guillaume Sorel. La BD comprend le dernier exil au Brésil de l'écrivain autrichien, les vingt-quatre heures de la vie d'une femme en compagnie de Lotte Altmann, son épouse. Seksik est très satisfait du résultat et de l'expérience qui l'a enrichi.

> « En fait, je ressens une soif d'apprendre comment se fait une BD, un film ou une pièce de théâtre. Le roman suffit à ma vie de romancier, mais il ne suffit pas à ma vie tout court. Écrire des romans, des pièces de théâtre ou des scénarios de BD est une manière pour moi de goûter à toutes les manières d'écrire et de mieux croquer la vie ».[33]

Il a aussi dit qu'il existe une différence entre la BD, les romans et tous les autres genres qu'il a traités et qu'il aimerait découvrir :

> « Le mot n'est pareil lorsqu'il est dans le roman, dans une pièce de théâtre ou dans une BD parce que l'expression est différente. Et je cherche en fait à étudier toutes les expressions du mot, du monde de l'écrit, que l'on pourrait imaginer en disposition à cause de la concurrence de l'image. Pourtant le mot sera toujours à la base d'un film ou d'une bonne BD. Une BD c'est une adéquation entre le texte et l'image. Tandis que

[32]www.lefigaro.fr/theatre/2012/09/06/03003-20120906ARTFIG00361-les-ecrivains-en-haut-de-l-affiche.phpLa première de sa pièce a été représentée le 27 septembre 2012.

[33] http://www.bd-best.com/rencontre-avec-guillaume-sorel-laurent-seksik-news-4895.html

> dans le théâtre, le texte est au service de l'acteur. Pour le roman, on est sel et on essaye de se prêter les meilleurs mots possibles ». [34]

En septembre 2011, il a publié *La légende des fils*, un roman touchant et qui a mis en scène trois figures : père, mère et fils. L'histoire s'est déroulée cette fois aux États-Unis, en particulier dans l'Arizona. Dans ce roman, il a montré comment le rapport père fils, détruit à cause de la guerre du Vietnam, peut se reconstruire suite à un grand événement.

En septembre 2013, il a publié *Le cas Eduard Einstein*, roman publié par la maison d'édition Flammarion. Ce roman a relevé, comme pour le roman sur Zweig un grand succès dans toute la France et à l'étranger. Ce texte, en outre, est arrivé dans les cinq romans finalistes pour le Prix Goncourt des lycéens[35].

Le 18 août 2015, il a publié un autre roman de pure fiction : *L'exercice de la médecine*, maison d'édition Flammarion.

L'année suivante, il a publié *Modigliani, prince de la bohème* en collaboration avec Fabrice Le Henanff, éditeur Casterman. Il s'agit d'une bande dessinée consacré à la vie du peintre italien Amedeo Modigliani et à ses derniers jours de vie.

Le 18 janvier dernier, il a publié son dernier roman qui constitue la « trilogie » : *Romain Gary s'en va-t-en guerre*. Ce roman a été apprécié par le public français, car le passé de l'écrivain juif a été toujours caché. Actuellement il semble que l'auteur publie pour le 25 octobre 2017[36] un autre texte consacré à l'écrivain caméléon : *Le monde de Romain Gary*.

---

[34] *Ibidem.*

[35] http://bibliobs.nouvelobs.com/sur-le-sentier-des-prix/20131113.OBS5193/goncourt-des-lyceens-2013-les-5-finalistes.html. La nouvelle remonte au 14 novembre 2013. Le prix a été donné à Sorj Chaladon avec « *le Quatrième mur* ».

[36] livre.fnac.com/a10684509/Laurent-Seksik-Le-monde-de-Romain-Gary L'information suivante est présente sur la page personnelle de l'écrivain.

1.3 *Les cas Eduard Einstein* et *Romain Gary s'en va-t-en guerre :* pourquoi écrire sur eux ?

Le cas Eduard Einstein et *Romain Gary s'en va-t-en guerre,* résument les thèmes qui obsèdent l'écrivain : l'histoire, la shoah, la filiation, l'exil, la folie et la fascination des grandes hommes[37].

Le cas Eduard Einstein né pour le besoin de Seksik de raconter l'histoire d'un fils interné au Bürgholzli et oublié par son père, le plus grand génie du XXe siècle : Albert Einstein. Pendant la rédaction de la biographie d'Einstein, Seksik est intrigué par la figure du fils oublié et l'intérêt croit après la publication de *Les derniers jours de Stefan Zweig* et *La légende des fils*.

Il se glisse dans la peau d'Eduard et c'est Eduard même qui s'adresse au lecteur. Seksik introduit la technique du je narrateur. Pour les parents, Albert Einstein et Nina Maric, l'auteur prend la distance. Au début, l'œuvre est conçue comme le journal d'un fou, Eduard Einstein, mais plus tard l'écrivain sent la nécessité de raconter l'histoire de Mileva, femme d'Einstein qui consacre toute sa vie au fils Eduard et enfin il décide de donner la parole à Albert Einstein. Le génie est interrogé pour mieux comprendre pourquoi il a abandonné son fils à l'asile et pourquoi, pendant l'exil à Princeton, il n'est pas allé le revoir.

La technique du glissement est devenue sa spécialité. « Il a fallu du temps, un certain nom de renoncement et derrière l'épaule de Zweig, je suis réussi à me mettre dans l'épaule d'Einstein ». [38]

Il s'agit d'un roman choral à trois voix :

> […] qui se répondent, se visitent, se rencontrent et qui sont pleines d'humanité et qui m'ont permis de les écouter et les accompagner, de faire resonner, d'abord la voix d'un fils oublié pour comprendre […] la succession des tragédies et des drames du petit bonheur qui avaient fait de ces rencontres d'un fils et d'un père ne s'étaient pas faite et qui m'a permis de lever le voile sur ce qui est un drame humain qui touche ces hommes vifs comme Einstein. Et qui nous touchent tous parce que c'est un roman familial ». [39]

[37] www.cclj.be/actu/judaisme-culture/destin-tragique-fils-einstein

[38] www.mollat.com/videos/laurent-seksik-le-cas-eduard-einstein.

[39] *Ibidem*

L'histoire se déroule dans un temps plutôt large, c'est-à-dire de 1896 à 1965, de Zurich à Berlin, en passant par Princeton, Novi Sad et Vienne.

Il s'agit d'un roman dans lequel Seksik traite un combat plutôt âpre entre la médecine et la psychanalyse, en introduisant Freud même. Il met en scène une histoire réelle après une étude approfondie du sujet.

Toutefois, le roman a suscité des critiques comme celle fournie par un historien, Simon Veille, qui a consacré beaucoup d'études à Albert Einstein. Il commence son article en reprenant une lettre qu'Albert Einstein écrit à Max Brod :[40]

> « Comment pouvez-vous prendre cela au sérieux ? On a déjà publié tant de mensonges éhontés et d'histoires complètement fausses à mon sujet que je serais depuis belle lurette dans la tombe si j'y avais prêté attention ».[41]

Simon Veille veut montrer, avec la reprise de ce morceau, que Laurent Seksik traite l'énième histoire imaginaire d'Albert Einstein.

> « De toute évidence, le 'roman' de Seksik puise à sa matière première dans les mines de la tragique réalité, celle de la 'vraie' histoire d'Eduard Einstein […] De quoi accréditer le fait qu'on va bien parler de la véritable histoire et non proposer au lecteur un thriller psychologique totalement ancré dans la fiction. Mais du coup, peut-on se cacher derrière l'étiquette 'roman' dans la fiction pour justifier les descriptions fantaisistes d'un être qui a vraiment existé ? [42]».

Seksik est défini par Veille comme un auteur inattentif ou distrait, parce que le texte présente de nombreuses fautes comme la date de naissance d'Eduard, le mariage d'Einstein, le baptême d'Eduard et Hans-Albert. L'historien affirme que les cures d'électrochoc qu'a subies ne sont pas diffusées au début des années 1930, mais vers la fin et la clinique Bürgholzli ne les pas employées qu'à partir des années 1940.

> « Cet anachronisme est gênant car dans ce cas Seksik ne se contente pas d'inventer une histoire possible, une invention qui pourrait combler les faits, ignorer, mais tombe dans une 'fiction dépourvue de sciences ». [43]

Le fait qu'Einstein a choisi de glisser sur les mensonges, les erreurs et les légendes, on ne peut que produire des histoires fantaisistes.

---

[40] next.liberation.fr/culture/2013/10/02/toute-la-verite-sur-le-fils-d-einstein_936504

[41] *Ibidem.*

[42] *Ibidem.*

[43] *Ibidem.*

Toutefois, la critique lancée à Seksik ne semble pas l'avoir empêché d'atteindre le succès. En effet, le fait de donner la possibilité à ces personnages de raconter leur histoire lui a permis de produire de véritables chefs-d'œuvre.

Romain Gary s'en va-t-en guerre constitue le dernier succès de Laurent Seksik. Évidement le choix des sujets n'est pas associé au hasard, car ils lui sont très chers. Stefan Zweig et Romain Gary jouent un rôle important dans la vie de l'écrivain, car ils les découvrent dès l'adolescence. Il connaît Romain Gary avec *La Promesse de l'Aube* et Stefan Zweig à l'âge de vingt ans avec *Les Prodiges de la vie*. Seksik dédie sa thèse de médecine à ces deux écrivains : *Extension pariétale des Cancres Bronchiques en Imagerie par Résonnance magnétique*[44] (1991). Il affirme qu'il existe un lien entre les deux écrivains au niveau d'humanisme, d'universalisme, de fraternité d'esprit et de façon de parles à des femmes[45]. À son avis, ils ont eu une vie exceptionnelle et un ouvrage exceptionnel. Il parle, enfin, d'un passage de flambeau entre les deux, car Zweig mort en 1942 et, à l'époque, Romain Gary est en train d'écrire son roman *Éducation Européenne,* qui ne paraîtra qu'en 1945.

Il déclare d'être très proche à Gary :

> « Le fait qu'à Nice, j'habitais devant l'église russe, dans une rue qui portait le nom de celui qui a encouragé Romain Gary à écrire, Roger Martin du Gard, j'allais au lycée du Parc Impérial tellement associé à l'écrivain dans *La Promesse de l'aube*, Cet attachement au passé me permet de trouver une cohérence personnelle dans le choix du sujet ». [46]

À travers la technique de l'empathie, déjà employée dans les deux romans précédents de la trilogie, Seksik s'interroge et veut découvrir le passé de Romain Gary, en particulier la période de l'enfance qui n'est pas encore très claire. Le roman présente quatre voix : Romain Gary, les parents de l'écrivain, Nina[47] et Arieh Kacew, et Wilno même. En donnant la voix à la ville où se dévoile l'histoire, Seksik décide de laisser la

---

[44] http://pubs.rsna.org/toc/radiology/187/1 Sa thèse en médecine a été publiée dans la revue de Radiology Nº187, édition avril 1993 avec le titre : « Chest wall invasion by bronchogenic carcinoma : evaluation with MR imaging ».

[45] www.youtube.com/watch?v=U2d_N-KebbU

[46] Jungerman Nathalie, « Entretien avec Laurent Seksik » dans FloriLettres. *Revue littéraire de la Fondation La Poste. Nº181*, édition février 2017, p.3.

[47] http://www.judaiquesfm.com/emissions/155/presentation.html Dans l'interview suivante, Seksik explique que Romain Gary appelait sa mère Nina plutôt que Mina. La source principale est Paul Pavlowitch.

place à tous les personnages qui ont joué un rôle secondaire ou qui ne sont pas jamais traités dans les œuvres de l'écrivain juif, surtout dans *La Promesse de L'aube*. Ce qui apprécie la critique est que Seksik introduit et donne la parole, pour la première fois, au fils ainé de Nina Kacew, Joseph, qui Gary ne mentionne jamais.

Le but principal de son œuvre est d'interpréter le rapport entre père et fils, qu'il traite depuis six ans[48] et de restituer à Gary son vrai père, c'est-à-dire le fourreur de Wilno. Seksik cite deux anecdotes qui concernent la vie de Romain Gary à propos de la recherche et création de la figure paternelle. Gary a toujours déclaré, jusqu'à la fin de ses jours, d'être fils d'acteurs russes et en particulier que son père est le grand acteur du cinéma muet : Ivan Mosjoukine. Il en parle dans la dernière interview donnée à Roger Grenier avant son suicide et quand il arrive à Nice, il raconte à ses camarades que son père est l'acteur du cinéma muet russe, mais ils ont un pacte, car il est un fils illégitime, il ne peut pas l'embrasser. [49]

Dans *La Promesse de l'Aube*, il est évident que le génie de Gary est attribué à Nina, sa mère, et le père n'est cité que dans dix lignes. Il veut expliquer ce qui se passe entre père et fils et il décide de dérouler l'histoire en 24 heures – en particulier entre 26 et le 27 janvier 1925 dans la « Jérusalem de l'Est », Wilno. Le projet de départ prévoyait une longue biographie, mais Anna Pavlowicht, fille de Paul Pavlowicht [50]et son éditrice, l'aide dans l'encadrement de l'œuvre : « tu te mets dans la peau de l'écrivain enfant, tu entends tes parents se disputer. Pousse la porte ». [51]

L'écrivain, en outre, introduit le concept de détresse de l'aube, car Gary a raconté la splendeur et la nostalgie, mais la chose dont il n'a pas parlé est le malheur et l'adversité qui ont caractérisé sa famille déchirée mais qui décide de raconter Seksik.

Toutefois, Romain Gary « […] a pris de la liberté face à la réalité dans son autobiographie. Même Myriam Anissimov le montre ».[52] C'est pour cela que l'œuvre peut être considéré comme une simple histoire inventée. Mais, Seksik affirme « […] que l'on peut aboutir un souci de vérité par la fiction plus que par l'autobiographie, voire

[48] Le rapport père/fils est traité dans les ouvrages suivants : *La légende des fils* (2011) et *Le cas Eduard Einstein* (2013). Même le roman *La folle histoire* (2004) traite la question de la filiation.

[49] www.franceinter.fr/emissions/le-nouveau-rendez-vous/le-nouveau-rendez-vous-24-janvier-2017

[50] Paul Pavlowitch est le cousin de Romain Gary et qui a personnifié « Émile Ajar ».

[51] Bm-poitières.fr/Laurent Seksik dans la peau de Romain Gary aux Éditauriaux.

[52] www.letemps.ch/culture/2017/03/17/romain-gary-jusquou-ira-legende

même par la biographie ».[53] Beaucoup de lecteurs considèrent *La Promesse de l'Aube* comme une autobiographie, mais, en fait, presque toutes les histoires racontées par Gary même ne sont que des histoires. La même Mireille Sacotte, dans une œuvre consacrée à Gary[54], affirme que les romans sont des autobiographies et les autobiographies des romans. Donc, est-ce qu'on peut parler déjà d'autofiction ? Car, Seksik et Sacotte mêmes affirment que Romain Gary a traité dans ses œuvres des thèmes contemporains[55].

[53] cclj.be/actu/judaisme-culture/destin-tragique-fils-einstein

[54] Sacotte Mireille, *commente La Promesse de l'Aube de Romain Gary*, Gallimard, 2006.

[55] Sacotte Mireille, *commente La Promesse de l'Aube de Romain Gary*, Gallimard, 2006. Sacotte affirme que dans *Les racines du ciel* (1956) il a présenté le premier roman écologique de l'histoire de la littérature française. Laurent Seksik dit que Romain Gary dans *Chien Blanc* (1970) a représenté la situation américaine contemporaine.

DEUXIÈME PARTIE : L'ÉVOLUTION DU RAPPORT PÈRE/FILS DANS L'OPTIQUE DU FILS.

CHAPITRE 1 - La nostalgie et la culpabilité.

1.1 Les sentiments éprouvés par les fils vers leurs pères.

Le souvenir et le sentiment de culpabilité constituent la première étape dans laquelle se place le rapport père et fils. Dès le début des œuvres, Seksik nous montre comment les deux adolescents[56] souffrent par l'éloignement de la figure paternelle. Ils espèrent que les pères viennent leur rendre visite, car ils retournent dans le foyer familial rarement.

L'évocation du passé porte les garçons à vivre dans deux mondes parallèles. Le premier est le monde du présent dans lequel ils vivent actuellement sans les pères, le deuxième est le monde du passé dans lequel ils s'attachent aux événements vécus avec eux. Tous ces moments racontés par Eduard et Roman, donc représentés par l'écrivain, ont un lieu bien précis. Seksik décide de situer ces épisodes hors des villes qui représentent un malheur pour les fils, car ils sont exclus de la société dans laquelle ils vivent.

[56] Beilin-Bourgeois Claire, *Rencontre avec Laurent Seksik dans Nouvelle Revue Pédagogique (NRP) Nº61*, Nathan, septembre 2014. Les deux protagonistes sont considérés par l'écrivain comme des adolescents. L'adolescence, pour Laurent Seksik, est une période importante dans la vie des personnages, car : « C'est là que se rencontrent tous les possibles, c'est le moment où on n'est plus fragile mais où la volonté et la force des désirs sont les plus fortes. On est fragilisé mais on a le sentiment de pouvoir déplacer des montagnes. L'adolescence c'est le moment où l'insouciance comble, où on a peur de rien. Quand je dis que c'est une période romanesque, c'est aussi qu'elle a une place essentielle dans le roman dont la fonction est de sublimer le réel. Tout homme à la nostalgie de ce temps-là. Mais en tant qu'écrivain, je le vois davantage comme un départ, une ouverture vers des possibles ».[56] Mais pour les adolescents en question, l'ouverture vers des possibilités implique l'éloignement et l'incompréhension. La fragilité leurs apportent à cette fausse vision de la réalité et ils n'arrivent pas bien à comprendre et à raisonner sur les intentions et les sentiments de ses proches, dans ce cas le père.

L'écrivain franco-algérien décide de placer les moments entre père et fils à contact avec la nature[57]. Ces événements constituent des moments très précieux pour les deux, car Roman et Eduard reçoivent des importants enseignements par les pères et en même temps Arieh et Albert apprennent quelque chose par les fils. Les lieux comme les forêts entourées du lac de Zurich, pour Eduard, et du fleuve Vilna, pour Roman, leur permettent de revivre le climat d'un foyer familial tendre et tranquille dans lequel ils sont nés et qu'ils désirent revivre.

Le premier souvenir évoqué porte sur l'apprentissage à la natation. Roman et Eduard soulignent comment tous les deux pères leur font des compliments pour avoir appris cette leçon. Eduard raconte au lecteur cet épisode, car Seksik emploie la technique du narrateur homodiégétique. Il est désormais interné au Burghölzli et quelquefois il ne montre pas de signes de lucidité. Mais il se souvient de ce moment et surtout de la fierté éprouvée par son père.

> « Je me souviens quand, petit, j'ai appris à nager. Papa se tenait au bord du lac, J'entends encore ses hourras quand j'ai fait mes premières brasses. Tu parles d'un exploit ! »[58]

Dans l'œuvre consacrée à Roman, Seksik décrit le souvenir de façon plus soignée et il donne de la place aux sentiments éprouvés par le garçon, lorsqu'il se met en jeu pour accomplir la tâche du père.

> « - Suis-moi, je vais t'apprendre à nager ! avait lancé son père ôtant sa chemise et courant dans l'eau vêtu de son pantalon.
>
> Roman était resté immobile, transi de peur, craignant de se noyer. Parvenu loin du bord, l'homme s'était retourné, avait redit à son fils de venir le rejoindre. Le garçon ne parvenait pas à vaincre sa peur, même s'il savait qu'on n'avait jamais vu un fils risquer sa vie en présence de son père […] Le gamin s'était avancé dans l'eau jusqu'à la taille […] Il avait acquiescé.

[57] Dans l'analyse des deux ouvrages, j'ai constaté que presque tous les souvenirs sont situés dans des scénarios naturels. Fort probablement, Seksik a voulu donner d'importance dans ces deux exofictions au rapport de l'homme avec la nature et en critiquant surtout les sociétés de l'époque. Même si les pères représentent les modèles imbibés des conventions de leurs sociétés, il est intéressant de voir comment une fois colloqués dans ces scénarios ils semblent oublier ces valeurs. En effet, à contact avec la nature, ils ne donnent pas des enseignements aux fils sur les principes de la société.

[58] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion 2013, p.81.

- C'est normal d'avoir peur, n'aie jamais honte d'avoir peur […] Avance, maintenant. […]

Fixant alors les yeux de son père, il y avait puisé une détermination insoupçonnable, ses bras, ses jambes moulinant le plus puissamment possible, non parce qu'il avait peur de se noyer, mais porté par la confiance qu'on plaçait en lui.

- Roman, tu sais nager ! avait crié le père. Grimpe sur mes épaules, nous rentrons ».[59]

L'évocation de ces souvenirs est vue par Eduard et par Roman comme la possibilité d'être encore très proches à leurs pères. Toutefois, le fait qu'ils décident de vivre dans le monde du passé ne fait qu'apporter de la souffrance, car une fois qu'ils retournent à vivre dans le présent, ils se plaignent de la perte de leurs pères et d'éprouver un sens très profond de solitude.

Ils s'efforcent à reconstruire la famille, même si Arieh et Albert ont abandonné le foyer familial. Chez Eduard Einstein on retrouve ce désir à travers la construction d'une photo qu'il aimerait donner à son frère Hans-Albert, vu qu'il va rejoindre son père aux États-Unis :

« Mon frère Hans-Albert a reçu les autorisations nécessaires pour rejoindre notre père sous d'autres cieux. Il vient aujourd'hui me dire adieu avant le grand départ. J'ai préparé un cadeau pour Hans-Albert. J'ai réalisé un collage à partir de trois photos. Une photo de mon père prise dans le journal. Une photo de ma mère et moi, à Vienne, sur l'Heldenplatz lorsque je suis sorti vivant de la clinique du docteur Sakel. Et une photo d'Hans-Albert, lors de son mariage avec Frieda. J'ai découpé soigneusement les contours de chacun d'entre nous, les ai disposées ensemble sur une feuille de papier. Cela fait un véritable portrait de famille. Nous n'en avons pas d'autre, à ma connaissance […] »[60]

Avec cette photo, Eduard espère de rallumer le désir du père de rentrer dans le foyer familial presque inexistant, afin de revivre et de récupérer le temps perdu de son enfance.

Roman même éprouve ce désir. Il considère cette période sombre comme quelque chose de provisoire et donc il croit qu'un jour le père fera retour définitivement dans le foyer familial :

[59] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, pp.180,181.

[60] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion, 2013 p.141.

> « Roman reste persuadé qu'un jour, ayant soudain mesuré la gravité des faits qui lui sont reprochés, l'homme se reprendra, réintégrera le domicile familial pour retrouver la place qui est la sienne. Le fils a foi en son père. Il nourrit l'espoir de revivre à ses côtés les splendeurs du temps d'avant ».[61]

Les garçons, vu qu'ils n'obtiennent rien à s'attacher aux espoirs et aux souvenirs, ils décident d'agir et de ramener les pères à côté d'eux.

1.2 Le besoin de faire rentrer le père dans le foyer familial.

Maintenant, les deux protagonistes décident de passer à l'action afin que les pères reviennent sur leurs pas. Roman compte le temps qui passe dès la dernière visite que son père le fait et :

> « Quand Arieh Kacew débarquait à la maison – événement dont la fréquence s'amenuisait au fil des mois -, l'enfant était toujours persuadé que c'était pour y pousser ses valises et qu'une malle remplie d'affaires personnelles attendait déjà sur le pas de la porte. Tandis qu'Arieh s'entretenait avec sa mère, il courait se glisser jusqu'à l'entrée pour vérifier si la malle si trouvait ». [62]

Comme on peut le constater, l'espoir du fils est toujours très fort.

Une façon de s'approcher au père est de fréquenter les lieux qu'il estime comme les plus importants. Roman décide de se rapprocher tout d'abord de l'église, un lieu où son père joue des fonctions très importantes, mais pour la mère Nina, tout cela ne semble pas avoir d'importance. Roman passe chaque jour avec lui afin de lui être proche. Il accepte de le suivre même s'il ne comprend pas bien le sens de ces traditions. Dans cette rencontre, Roman apprends beaucoup de choses concernant les traditions juives, comme l'importance d'être un Cohen. Les personnes qui portent ce nom :

> « […] étaient de la lignée d'Aaron, le frère de Moïse. Leur glorieuse tribu descendait des Grands Prêtes du temple de Jérusalem. Leur sang était illustre, de l'unique noblesse juive. Leur valeur célébrée, leur mérite glorifié, leur don légendaire. Ils étaient les plus saints des juifs, élus du peuple élu, premiers des Justes. Les plus grands, les plus honorables serviteurs de Dieu ». [63]

---

[61] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, p.77.

[62] *Ibidem.*

[63] *Ivi*, p.79.

En outre, le père explique au fils comment le nom de famille ne joue pas un rôle important dans la communauté juive, mais ce qui compte est le prénom [64] :

> « Eh moi, papa, avait-il demandé, je suis aussi un Cohen ? – Bien entendu Roman ! – Mais Kacew ça n'est pas Cohen, n'est-ce pas ? – Kacew n'est pas notre vrai nom, mon fils. – Je ne m'appelle pas Roman Kacew ? – Pour l'état civil, oui, mais Kacew n'est pas le nom de tes ancêtres. Kacew n'est […] qu'un acronyme […] Katz est l'acronyme de l'hébreu ′Kohen Tsadik′ ».[65]

Dans l'explication de ces passages, le père lui donne des enseignements qu'il a appris à son tour et qui constituent sa personnalité, c'est-à-dire les valeurs de la communauté juive du ghetto de Wilno. Il s'agit de valeurs qui pour Roman sont méconnus, car il a grandi avec des principes différents. Roman s'efforce à comprendre ces enseignements. Tous les discours formulés par le père deviennent un véritable trésor, contrairement aux autres discours formulés par sa mère, seulement pour lui faire plaisir. La mère est vue comme la principale responsable pour avoir été exclu de ces conventions auxquelles le père tient beaucoup.

> « […] voyant avec quelle fierté son père prononçait ces mots, le garçon avait mesuré l'importance de cette nouvelle. Lui qui considérait jusque-là les rites du judaïsme sous le prisme déformant du regard de sa mère, une femme qui s'enorgueillissait de ne croire en rien, avait été comme envoûté par les paroles de son père ».[66]

Les enseignements que Roman reçoit par le père constituent, selon Vygotski et Bruner, en partie, le psychisme de l'enfant du point de vue social. Tout cela est le résultat d'une coaction entre fils et père qui signe le développement du garçon qu'il entre en interaction avec une culture donnée.[67] Tous ces enseignements constituent ce que Schweder et Levine appellent héritage symbolique et héritage comportemental.

---

[64] www.youtube.com/watch?v=U2d_N-KebbU. L'écrivain a donné une explication très importante à propos de ce passage dans plusieurs interviews. Il dit à la journaliste Caroline Gutmann comment « le nom n'a aucune importance, mais ce qui compte est le prénom ». Le nom Kacew correspond à la traduction polonaise de Katz et il peut présenter deux sens : en allemande, le mot Katz indique le chat tandis qu'en hébreu Katz est un acronyme de Kohen Tsadik. En outre, Seksik affirme comment le même Romain Gary change beaucoup de noms, pour adopter différents pseudonymes. Tout cela nous montre comment pour lui le nom n'a pas d'importance. Pour l'écrivain, Gary n'a fait que perpétuer une longue tradition familiale dans les passages des noms comme Gary ou Ajar.

[65] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, pp.80-81.

[66] *Ibidem*.

[67] Bartanusz Štefan, *La communication dans la famille. Comparaison franco-tchèque*, dans *L'enfant dans le lien social. Perspectives de la psychanalyse du développement*, Éditions érès 2003, p.137.

> « L'héritage symbolique inclut des idées et des interprétations implicites et explicites sur les personnes, la société, la nature et la divinité. L'héritage comportemental de la communauté culturelle comprend la vie familiale institutionalisée, les routines et les pratiques sociales ». [68]

Dans l'évocation des souvenirs, les fils ne citent que des épisodes où les pères leur donnent des enseignements qui sont le résultat de ces longues traditions appelée donc héritage symbolique et comportemental. Roman et Eduard mentionnent ces leçons, car ils espèrent modifier leurs comportements et leurs valeurs pour devenir comme leurs pères. En effet, le même rapport entre et père fils décrit par Seksik, montre comment Arieh et Roman « […] ne parlent jamais de l'essentiel, ils puisent dans leur silence pour communier entre eux comme les pluies d'automne viennent gorger la terre ».[69]

Pendant ces enseignements qui concernent surtout la religion, le garçon commence à croire au pouvoir de la prière. La prière devient en quelque sorte un dernier recours pour se réapproprier du père qu'il a désormais perdu et qu'il récite chaque soir, avant d'aller se coucher :

> « Mon Dieu, Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et d'Aaron, faites que mon père Arieh Kacew Cohen revienne parmi les siens, que ma mère retrouve le sourire, que mon destin rejoigne celui de tous les fils, que nos tourments s'apaisent et que la vie redevienne douce. Amen. » [70]

Pour Eduard se passe presque la même chose. Le fait de s'approcher à Albert dépend de la fréquentation dans la bibliothèque paternelle où il a eu le plaisir de lire beaucoup de textes et qui l'ont emmené à devenir un homme cultivé. Eduard donc s'approche au père à travers la culture.

Le fils, en outre, évoque un épisode plutôt particulier lorsqu'il va avec Albert sur le lac de Zurich. Le père lui fait une promesse, c'est-à-dire de rester ensemble et qu'il ne le laissera jamais. Une promesse que le père ne respectera pas.

> « J'entends encore mon père prononcer les deux syllabes. Je redeviens un petit garçon sur les rives du lac de Zurich. Nous marchons en famille, tous les quatre, mon père, et moi devant, main dans la main […]
>
> - Nous voguerons un jour, bientôt, dès que tu auras l'âge.

[68] *Ibidem.*

[69] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, p.180.

[70] *Ivi*, p.82.

- Seulement toi et moi, papa ?

- Oui, toi et moi, nous traverserons le lac, nous irons face au vent, nous affronterons la tempête car tu sais qu'il y a des tempêtes mêmes sur le plus calme de lac.

- Je pourrai tenir la barre, papa ?

- Évidemment, tu seras capitaine, je serai le matelot.

-Capitaine, Tete ?

- À vos ordres capitaine ! »[71]

Cet épisode, en outre, peut être interprété comme une sorte de reproche que le fils fera à son père une fois interné dans la clinique du Burghölzli, car il ne lui rend jamais visite. En outre, le Burghölzli est très proche du lac de Zurich. Probablement Seksik avec les mots du père « nous affronterons la tempête car tu sais qu'il y a des tempêtes mêmes sur le plus calme de lac »[72], il fait allusion à la condition de santé du fils même, car Albert Einstein a compris bientôt que son fils semble avoir quelque trouble[73].

Tout en suivant les comportements et les enseignements donnés par les pères, cela n'est pas suffisante et donc ils décident de faire rentrer les pères à travers un autre stratagème.

1.3. Le besoin de conquérir le père.

Dans la mésure où ils ne sont pas capables de reconduire les pères dans le foyer à travers l'écoute et la mise en pratique des enseignements, Roman et Eduard veulent les reconquérir à travers l'amour qu'ils éprouvent pour eux.

Roman et Eduard considèrent les pères comme des dieux : « le seul dieu qu'il ait jamais eu ».[74] Ils aiment leurs pères et ils l'ont toujours aimé. Tout cela est mise en

[71] *Ibidem.*

[72] *Ibidem.*

[73] À ce propos, je tiens à préciser que cet argument sera traité du point de vue de la figure paternelle dans la troisième partie.

[74] Goilan-Sandu Liliana, *La relation père-fils ou la condition masculine dans Le Fou du père de Robert Lalonde*, dans *Relations familiales dans la littérature française et francophone des XXe et XXIe siècle*, Éditions L'Harmattan, Paris, 2008, p. 194

évidence par l'écrivain à l'intérieur des deux ouvrages à l'examen. Les pères sont considérés comme les êtres desquels les fils font confiance. Pour cette raison, les deux fils vivent une phase qui Freud définit comme complexe d'Œdipe négatif.

> « Le choix primitif de l'objet chez l'enfant (choix qui dépend de l'indigence de ses moyens) est très intéressant. L'enfant se tourne d'abord vers ceux qui s'occupent de lui ; mais ceux-ci disparaissent bientôt derrière les parents. Les rapports de l'enfant avec les parents, comme le prouvent l'observation directe de l'enfant et l'étude analytique de l'adulte, ne sont nullement dépourvus d'éléments sexuels. L'enfant prend ses deux parents et surtout l'un d'eux, comme objets de désirs ».[75]

Les pères deviennent pour les fils des objets de désir. Il a compris que la mère n'est pas capable de faire revenir le père dans le foyer familial, donc pour lui c'est la seule chose à faire.

Roman commence à réfléchir et il décide d'adopter une technique pour conquérir son père :

> « Quand son père était là, s'évertuait à ne pas le contrarier, ne pas le contredire, lui montrer une totale obéissance. Il était convaincu que devant le plus docile des garçons, l'amour paternel serait consolidé et prendrait le pas sur la passion charnelle, qui, comme il l'avait entendu d'innombrables fois de la bouche de sa mère, avait fait perdre la tête à son père ».[76]

La solution adoptée est de ne pas le contredire et il espère lui faire plaisir.

Pour Eduard, c'est la même chose qui se passe. Vu que sa mère a laissé aller le père, le fils décide d'agir. Dans ce cas, on ne retrouve pas la technique de l'obéissance adoptée par Roman pour lui faire plaisir, mais il se déguise en femme. Naturellement, tout cela est aussi le résultat qu'Eduard souffre de schizophrénie depuis son enfance. Eduard présente au lecteur cette figure qui semble s'emparer de lui-même. Il n'est rien d'autre qu'un premier alter ego du garçon.

> « Laissez-moi vous parler d'un autre membre de la famille. Pas mon frère Hans Albert sur lequel aucun mystère ne plane et qui prétend avoir réussi dans la vie en dépit des risques encourus. Non, c'est une personnalité plus secrète qui vit dans la clandestinité et que j'abrite en quelque sorte. Une fille, je n'ai pas honte de le dire, parce que vous avez l'air compatissant pour quelqu'un d'intelligent. Cette jeune femme a des problèmes d'élocution et se met à parler par ma bouche. Elle me mène par le bout du nez. Elle me fait taire, tient de propos que ma morale réprouve. Ses pensées sont

[75]http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/cinq_lecons_psychanalyse/cinq_lecons/cinq_lecons_psychanalyse.pdf, p.35.

[76] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, p.78.

malsaines. Elle m'ordonne d'aller dans la chambre de ma mère pour revêtir des robes. Elle préfère celle à carreaux verts que je trouve plutôt triste ». [77]

Eduard décide d'assumer les apparences d'une figure très proche à lui, la mère. Il se présentera à Albert comme la femme qu'il a aimée et qu'il est disponible à changer pour lui. La mère, même si dès le début cherche à combattre le comportement adopté par le fils, arrivera ensuite à se taire. Le fait de ne rien dire constitue la peur de Mileva de perdre son fils, le seul être qu'elle a à ses côtés :

« Vous donnerez votre avis de professionnel. Maman ne m'a pas grondé, ni n'a émis un quelconque reproche sur le fait que les volants n'étaient plus à la mode en 1930. Ces temps-ci, rien ne semble l'étonner […] Elle a compris que les réprimandes n'étaient pas une solution dans mon cas. Elle a simplement posé une question qui continue de m'intriguer : elle m'a demandé si je savais quelque chose. Je lui ai répondu 'rien' […] Elle avait l'air soulagée. Elle m'a expliqué que de telles pratiques n'étaient pas très convenables pour un garçon de mon âge. Je suis d'accord. Je voulais savoir si elle ne trouvait pas que la robe bleue irait mieux. Je me suis abstenu. Vous voyez que je sais me tenir. J'espère cependant que nous ferons toute la lumière sur cet épisode. J'ai besoin d'y voir clair. Je n'aime pas vivre avec une jeune femme sur la conscience.[78]

Dans ce passage, le fils commence à s'habiller et à raisonner comme une femme en abandonnant son rôle de fils.

Évidemment, Eduard est un personnage négatif contrairement à Roman. Son action est contrastée par la mère dès le début est par la distance réelle au père, alors que Roman peut agir sans problème. Le fils éprouve des sentiments ambigus, « Ce qu'il ressent pour son père, quand il vient lui rendre visite, dépasse le désir et va jusqu'à l'identification physique, corporelle avec celui-ci ».[79]

Même le désir de discuter avec eux, constitue pour les fils la nécessité de comprendre pourquoi les pères les refusent et de chercher à s'approcher à eux.

En outre, Roman vu qu'il croit d'être l'objet du désir de son père, il aimerait bien affronter la femme qu'il l'a ravie :

« La femme qu'avait choisie son père pourrait-elle se montrer indifférente au désespoir d'un garçon et se laisser uniquement conduire par les chimères de la passion ?

Il ferait part de sa douleur à Frida, tenterait de lui faire endosser sa responsabilité dans l'immensité de son chagrin. S'il se montrait suffisamment persuasif,

[77] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion 2013, p.26.

[78] *Ibidem.*

[79] Goilan-Sandu Liliana, *La relation père-fils ou la condition masculine dans Le Fou du père de Robert Lalonde*, dans *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XXe et XXIe siècle. La figure du père*, Éditions l'Harmattan 2008, p.195.

la jeune femme ne pourrait que compatir, s'apitoyer sur son sort, partager sa détresse. S'il savait trouver les mots, elle refuserait d'être l'auteur d'un tel drame ».[80]

Il est prêt pour combattre contre la maîtresse de son père et le moyen pour obtenir tout cela est de se faire voir peiné afin de lui faire comprendre qu'il a besoin que son père concentre ses attentions sur lui. Le père devient objet d'attraction et de déplacement des mouvements pulsionnels[81].

Toutefois, ils n'arrivent pas avec ces stratagèmes à conquérir l'amour paternelle. En effet, les pères décideront de leur avouer quelles sont les raisons de l'abandon de la maison. Lorsqu'ils comprennent qu'ils ne laisseront pas leurs maîtresses, chez les protagonistes s'insère un nouveau sentiment : la culpabilité.

1.4. Le sentiment de culpabilité chez Eduard et Roman.

La culpabilité constitue l'étape la plus soufferte par Roman et Eduard, car ils commencent à comprendre que les pères ont choisi de s'éloigner d'eux. Les deux protagonistes se croient d'être en faute avec leurs pères. Le même Freud affirme que :

« la conscience de culpabilité (apparemment disproportionnée à son motif) n'est pas à critiquer mais elle appartient à un autre contenu qui est inconnu (inconscient) et qu'il s'agit de rechercher ».[82]

Donc, Roman et Eduard s'efforcent de comprendre quelles sont leurs fautes. Les deux garçons croient qu'ils sont les principaux responsables de la fuite du père dans foyer familial. Eduard met en cause des problèmes tout d'abord physiques. En voulant être objet du désir du père, il espère que la photo prise avec le journaliste Carl Selig ne le verra jamais.

« Un jour, on nous a photographiés. Je mangeais une énorme glace, on peut le constater. Personne ne m'avait pris en photo à l'âge adulte. J'espère que cette image ne

[80] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, p.199.

[81] Goilan-Sandu Liliana, *La relation père-fils ou la condition masculine dans Le Fou du père de Robert Lalone*, dans *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XXe et XXIe siècle. La figure du père.* Éditions L'Harmattan 2008, p. 194.

[82] Chemama Roland, Vandermersch Bernard, *Dictionnaire de psychanalyse*, Éditions Larousse 2003, p.78

> tombera pas entre les mains de mon père. Je me goinfre et je suis gros même si la moustache me va ». [83]

Le fils éprouve un sentiment de honte envers son corps, puisqu'il est grossi. Dans cette réflexion, il nous montre comment il ne veut pas donner d'autres motifs au père pour ne pas s'éloigner de lui, car il espère en fait pouvoir le revoir, même s'il est passé longtemps.

Eduard éprouve ce sentiment de culpabilité même après les lectures et les études qu'il a faites. Il croit que son père n'arrive pas à l'apprécier, car il n'a pas du talent. Tout cela est évident à travers une confession qu'Eduard même fait au lecteur.

> « Ah je peux vous révéler autre chose. J'écris. Des poèmes. Innombrables. Inspiré de ma passion pour Heine, Kleist et Victor Hugo. Ma mère les conserve tous. Mon père rechigne à les lire ». [84]

Il pense que son père refuse ce qu'ils sont ses tentatives pour se faire apprécier et pour se faire connaître dans le monde. Le fait qu'Eduard veut « qu'il (Hans-Albert Einstein) transmette une bonne image de moi à mon père »[85], montre comment il se sent coupable de ne pas être à la hauteur et de ne pas pouvoir satisfaire ses attentes.

Comme Eduard, Roman ne se sent pas à la hauteur des attentes de son père. Donc, pour se faire apprécier, il avoue à Arieh de vouloir poursuivre l'activité de famille, c'est-à-dire devenir un fourreur. Lorsqu'il avoue son désir, le père lui demande de bien réfléchir et de ne pas être trop pressé. Dans le discours que le père et le fils font, il sait déjà que Roman appartient à un monde de valeurs différentes. Arieh Kacew est imbibé des conventions et des règles de la société. Il représente la société bourgeoise du ghetto de Wilno à l'époque, alors que Roman, influencé par sa mère, n'en ne pourra pas faire partie.

> « - Papa, tu te souviens que tu m'as demandé il y a quelque temps ce que je voulais faire plus tard ? […]
>
> - Tu as changé d'avis ? demande le père, un grand sourire aux lèvres. Que veux-tu devenir ?

[83] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion 2013 pp.265-266.

[84] *Ivi*, p.25.

[85] *Ivi*, p.141.

- Devine ! répond l'enfant sur un ton enjoué.

- Oh, tu sais bien que je ne sais pas deviner. Je n'ai aucune imagination. Ta mère me l'a suffisamment reproché […] Le métier que tu as choisi est un beau métier ?

- Le plus beau […]

- On exerce ce métier dans la famille ?

- Depuis des générations.

- Il me semble que j'ai une petite idée… dit l'homme en ménageant un bref suspens avant de finir par déclarer : Tu veux être fourreur comme ton père ?

- Oui, c'est cela, je veux être comme mon père ![86]

Avec cet aveu, Roman cherche à nouveau à attirer vers lui, pour une dernière fois, son père. Mais sa réponse n'est pas très enthousiaste. Dans le discours qu'Arieh fera au garçon, il montre qu'un travail bourgeois demande beaucoup d'application.

> « - Fourreur n'est pas un métier facile, Roman. C'est autre chose que d'être artiste ou même ministre. On ne court pas après la gloire comme les avocats. On obtient pas la reconnaissance des médecins […] Tu travailleras dans des conditions rudes, tu n'auras pas d'horaires. Tu te souviens de la dureté du travail des ouvriers quand tu viens me voir à l'atelier ? […] »[87]

Ce discours montre comment les principes que possède Arieh Kacew vont contre les valeurs dans lesquels Roman a grandi. Le travail bourgeois de fourreur ne demande pas de la gloire et de la reconnaissance. Le bonheur pour un bourgeois se retrouve dans le besoin de gagner de l'argent et aussi dans le respecte des conventions et des règles de

[86] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion, pp.84-85.

[87] *Ibidem.*

la société. Ces valeurs ne sont pas acceptées et intériorisées par Roman, car il est grandi avec une mère qu'il lui a donnée des valeurs différentes comme la gloire, la reconnaissance, espérer vers un grand avenir et agir en suivant ses passions. Roman, en quelque sorte, espère franchir tous les cases[88], donc d'accomplir les désirs et les valeurs d'Arieh et aussi ceux de sa mère, même si contre sa volonté. Toutefois, après la révélation du père, c'est-à-dire qu'il ne rentrera plus dans le foyer familial, il avouera à la mère la faute qu'il a commise :

> « - Eh bien, avoue-t-il […] j'ai dit à papa que je vous être fourreur […] Je crois que cela l'a rendu fier de moi, heureux… Peut-être que cette nouvelle va nous le ramener ?
>
> Après quoi le garçon plonge sa cuillère dans son assiette et finit son reste de soupe sans rien dire ».[89]

Voilà comment le sentiment de culpabilité de Roman est mis en évidence, car il ne pourra jamais être comme son père, même s'il s'est approché à la religion et qu'il a formulé l'intention de vouloir suivre ses traces. Roman commence à douter d'Arieh et donc il croit qu'il ne l'aime plus. La souffrance est évidente dans le passage suivant :

> « Dans ses pensées surgit alors l'image d'Arieh Kacew, les bribes du discours qui lui avait été tenu la veille lui revinrent en mémoire, il se sentit en proie à une étrange détresse, affecté au plus profond par le souvenir du regard que lui avait jeté son père au moment des adieux et où brillait non pas une marque d'affection ou de sévérité, comme à l'ordinaire, mais une lueur de pitié semblable à celle que l'on éprouve pour un chien abandonné. Les yeux de son père lui brisaient le cœur. [90]

Il se sent donc coupable de ne pas avoir réalisé tous les désirs de son père, c'est-à-dire abandonner les valeurs avec lesquels il est grandi, de se consacrer à lui et de consentir à toutes ses propositions. « C'était sa faute si son père était parti, la faute à sa paresse à son appétit du jeu, à l'amour et à l'obéissance qu'il portait à sa mère ».[91]

En outre, Eduard et Roman réagiront ensuite de façon différente à la culpabilité. Selon la psychanalyse, Eduard représente un névrosé obsessionnel[92], c'est-à-dire un individu qui demande d'être délivré de cet injuste sentiment, car il comprend qu'il n'a

[88] www.franceinter.fr/emissions/le-nouveau-rendez-vous/le-nouveau-rendez-vous-24-janvier-2017

[89] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, p.94.

[90] *Ivi*, p.123.

[91] *Ivi*, p.124.

[92] Chemama Roland, Vandermersch Bernard, *Dictionnaire de psychanalyse*, Éditions Larousse 2003, p.78.

rien fait à son père pour le faire éloigner : « Qu'ai-je fait pour ne pas exister ? Rien. Je n'ai rien pu faire ».[93]

Roman, par contre, est un mélancolique, car il n'est pas capable de combattre ce sentiment de culpabilité.

Maintenant, on peut voir comment Roman et Eduard entreprennent la deuxième étape, c'est-à-dire l'abandon, dans lequel l'évolution même du rapport avec le père changera beaucoup.

[93] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion 2013, p.46.

CHAPITRE 2 - l'abandon.

2.1 Le début de la phase intermédiaire de l'abandon chez Roman et Eduard.

L'abandon constitue la deuxième étape de l'incompréhension dans le rapport entre père et fils. Le début de cette phase est signé par deux épisodes très importants. Pour Roman, cela se passe le soir du 26 janvier 1925, lorsque Arieh décide de lui écrire une lettre dans laquelle lui avoue qu'il ne fera jamais retour dans le foyer familial, en s'éteignant le désir de retrouver « la malle dans le couloir […] ».[94] Avec la perte de cet espoir, Roman comprend qu'il ne pourra vivre le « jour du Grand Pardon »[95].

Le lendemain, le fils décidera de sécher l'école et d'affronter tous les périls dans le ghetto de Wilno. En effet, l'écrivain nous montre comment à l'époque, où il a choisi d'insérer ce fragment de la vie de Roman Kacew, le garçon doit se confronter avec des épisodes de harcèlement par un camarade et d'antisémitisme par des jeunes polonais. Le défi que Roman doit affronter se fonde sur la nécessité de grandir très vite afin de se protéger tout seul, vu que son père l'a abandonné.

> « Tandis qu'il marchait sans but précis, le garçon ressentait une impression de solitude et d'éloignement, comme s'il avait quitté sa maison depuis des mois. Il songeait – J'ai vu ce que mes pères ont vu, je n'ai plus dix ans et demi, j'en ai quatre-vingts. – Il avait contemplé des visages blêmissants de colère, les yeux étincelant de violence, l'aversion que son nom suscitait, ce que la seule existence générait de rancœur, vu dans les yeux de ses semblables palpiter les flammes des bûchers, les regards transfigurés de haine. Il avait plus appris en vingt-quatre heures qu'en une année d'école ».[96]

Le besoin de grandir très vite pour se préparer à affronter le monde on ne le retrouve pas chez Eduard, car il est incapable de le faire. En outre, contrairement à Roman, l'histoire d'Eduard a un développement négatif. Il perd son père définitivement quand sa mère refuse de rester à Berlin à côté de lui. Il n'accepte pas la séparation de ses deux parents. Désormais interné au Burghölzli, il espère que son père peut le sauver :

---

[94] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, p.83.

[95] *Ibidem.*

[96] *Ivi*, p.197.

> « Je suis ici depuis plusieurs heures et nul, à part ma mère et vous, n'est encore venu me voir. Le règlement interdit-il les visites ? A-t-on songé à prévenir mes proches ? Ma mère a peut-être quelques raisons de ne pas rester auprès de moi. Je n'ai pas été aimable avec elle et cela constitue peut-être une des causes de ma présence ici. Mais mon père pourrait faire le déplacement. Berlin n'est pas à l'autre bout du monde. Je vous communiquerai son numéro de téléphone quand les nombres ne s'emmêleront plus dans mon esprit. Envoyez donc un télégramme. Albert Einstein, 5, Haberlandstrasse, Berlin ».[97]

Eduard sent d'être délaissé de tous, aussi par sa mère, qu'il l'a conduit au Burghölzli. À plusieurs reprises, il espère que son père peut travailler sur son cas, car il est conscient qu'il ne peut pas agir tout seul :

> « Un jour mon père travaillera sur mon cas. A quoi bon une telle intelligence si elle n'est pas mise au service de l'homme ? Celui qui a découvert les grands principes de l'univers ne peut-il travailler sur mon hémisphère droit ? » [98]

Le fait qu'Albert ne le rendra qu'une fois visite dans la clinique est mal interprété pour le fils, car il pense qu'il éprouve des sentiments d'hostilité envers lui.

Pour ce qui concerne le développement des deux protagonistes, on peut constater comment les deux destins se différencieront. Eduard, dès le début, semble être destiné à devenir psychiatre, mais à cause de la maladie et de la perte d'un repère familial, il est obligé à succombé. Contrairement, Roman est destiné à un grand avenir et tout cela est préannoncé à travers toute une suite d'éléments et de personnages que Seksik a inséré dans le texte.

Un exemple plutôt fictif est la figure de la tsigane[99]. Cette vieille femme joue un rôle important. Elle annonce le futur de la vie de l'écrivain qui se caractérisera par la mort de tout le clan familial. En outre, dans la prophétie, la vieille femme fait entendre que lui ne suivra pas les traces de son père dans l'activité de famille, mais il est promis à un grand avenir.

---

[97] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion 2013, p.24.

[98] *Ivi*, p.48.

[99] Fucíková Milena, *Les images des Tsiganes dans la littérature française du XIX siècle. Les origines de la naissance d'un mythe* dans *Revue Etude Tsiganes* pp.10-35. La chercheuse fait une étude approfondie sur la figure du tsigane. Elle nous montre comment les tsiganes sont associées à des gens de mauvaise réputation comme vagabond ou individus errants. Les premiers témoignages on les retrouvent dans l'Ancien Testament. Le texte les présente comme les descendants de Caïn et dans le Nouveau Testament, ils sont condamnés à errer car ils n'ont pas accueilli la Sante Famille lors de la fuite en Egypte.

« - Je vois des jours terribles […] Je vois la mort […] La mort qui fauche autour de toi. Partout, sans cesse, une mort immense et brutale, comme je n'ai jamais vu la mort.

- Je dois mourir ?

- Là où je vois, tu ne meurs pas.

- Que vient faire la mort, alors ?

- Elle prend ton entourage.

- Mon entourage est bien vivant ! Qu'est-ce que tu vois pour moi ?

- Je vois de la lumière.

- De la lumière ?

- Une immense lumière, presque aussi grande que la mort ![100]

La révélation de la tsigane n'est pas prise au sérieux par Roman, car il croit avoir intériorisé les préceptes qui sont à la base du ghetto de Wilno. La vision négative associée au personnage de la tsigane est mise en évidence : elle se moque pour voler de l'argent. Toutefois, L'optique où est vu ce personnage a été bouleversé dans la littérature française au XIXe siècle, puisque ces gens ont été appréciés pour la façon de vivre à contact avec la nature et loin des villes et des règles de la civilisation. [101]

Dans cette étape s'insèrent deux figures très importantes pour Roman et Eduard, les mères tyranniques qui essaieront d'éloigner les fils de leurs pères naturels et ensuite

[100]Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, p.178.

[101] La figure du tsigane a été représenté sous une nouvelle optique surtout dans la période du Romantisme allemand par nombreux d'écrivains, comme Clemens Brentano et Joseph Freiherr von Eichendorff. Dans la littérature française, il faut citer Chateaubriand ou Alphonse Lamartine et Baudelaire même qui l'ont donné de la place dans leurs œuvres.

des personnages féminins comme Maria Fisher, pour Eduard, et Macha Weiter La Dingue, pour Roman, qui vivent les mêmes conditions des deux sujets principaux. Naturellement, comme les figures maternelles, elles emmèneront les fils à un détachement définitif des vrais pères en les conduisant à la dernière étape : la haine ou l'effacement.

2.2 Les mères Nina et Mileva : femmes courageuses et femmes soumises.

La mère occupe un rôle très important dans *Le cas Eduard Einstein* et *Romain Gary s'en-va-t-en guerre*. Seksik a senti la nécessité de lui donner la parole, afin de présenter son histoire et de s'interposer dans le rapport père et fils.

Naturellement, Mileva Maric, mère d'Eduard Einstein, et Nina Kacew, mère de Roman Kacew, présentent beaucoup de choses en commun. Toutes les deux sont victimes d'un terrible destin. Tout d'abord, elles souffrent pour la perte d'un fils. Nina a perdu son fils Joseph à Berlin à l'âge de vingt ans, ainsi que Mileva Maric souffre pour la mort de la fille Lieserl qui a été abandonnée lorsqu'elle était étudiante à l'université de Zurich. Ces événements, sont marqués aussi par l'abandon des maris[102] du foyer familial, qui signent le développement tragique de leur histoire. Elles n'auront pas d'autres personnes que leurs fils qu'ils deviennent pour elles des repères.

Face à cette souffrance pour la perte et la destruction du foyer familial, que les femmes cherchent à protéger, et de l'incompréhension, car les mères comme les fils n'arrivent pas à être comprises par les gens de Wilno et de Zurich, vers le final, les deux femmes auront un futur différent.

Mileva Maric ne sera pas capable de combattre face aux adversités de la vie, à cause de nombreux pertes subies. Elle est privée de son fils Hans-Albert, car il est

[102] Il est intéressant de voir, de façon rapide, le rapport ambigu que les femmes ont vers leurs maris. Comme on a déjà vu, Nina et Mileva souffrent pour ne pas avoir sauvé le foyer familial. Les femmes, mêmes si elles se montrent rancunières et incitent à la haine leurs fils vers le mari, lorsqu'elles se retrouvent seules, elles se souviennent des moments heureux qu'elles ont vécues avec eux. En effet, la mort de Mileva dépend aussi du fait que la femme s'attache aux souvenirs vécus avec Albert. Lorsqu'elle apprend qu'Albert ne fera jamais retour en Suisse, puisqu'il s'est installé définitivement en Amérique, elle s'attache aux lettres qu'ils se sont échangés ou aux moments vécus pendant l'adolescence. La même chose se passe chez Nina. Même si elle est plus forte que Mileva, elle éprouve de la nostalgie pour son mari. Je fais surtout référence à un souvenir en particulier, quand Arieh rentre dans la maison après la guerre et ils se réjouissent du fils et de ses progrès.

accueilli aux États-Unis par le père. Elle doit renoncer à sa sœur Zorka, hospitalisée elle-même au Burghölzli à cause de la schizophrénie et elle est retrouvée morte chez elle à Novi Sad, ville natale de Mileva. Elle est séparée aussi d'Eduard, car elle ne l'arrive pas à le sauver de la schizophrénie et donc elle n'arrive pas à construire un nouveau foyer familial avec lui. À la suite de tous ces malheurs, elle ne reste que mourir vu qu'elle se sent abandonnée par tous les membres de sa famille, car elle a renoncé à sa carrière de grande mathématicienne pour se consacrer exclusivement à elle. Sa famille désormais n'existe plus et ne l'a pas aidé à surmonter la mélancolie crée à cause de ces événements.

La mort est décrite par l'écrivain comme un délire vécu par la femme désormais âgée. Dans ce délire, elle se souvient de tout ce qu'elle a passé et en particulier comment elle est encore tombée amoureuse de son ex-mari Albert Einstein. Cela nous fait comprendre comment elle ne veut pas tourner la page face aux épisodes tragiques qu'elle a vécus, mais plutôt elle s'attache au passé. Voilà une différence importante entre Nina et Mileva qui nous montre comment l'attachement au passé et l'impossibilité d'agir dans le présent et de penser au futur implique une fin tragique.

> « Des mains s'appliquent avec douceur à piquer son bras droit. Elle entend, ce n'est rien tout cela va passer. Elle entrouvre les paupières et croit apercevoir des flocons de neige battre la fenêtre. Il fait presque nuit au-dehors. Elle espère retrouver au plus vite le chemin du Burghölzli. Elle espère que le jeune homme l'attendra encore. Elle sent ses paupières lourdes. Elle se demande si le cours sur l'hypnose reprend. Elle doit se tenir prête. Il faut qu'elle se relève. Elle tente de s'asseoir. Elle essaie de s'aider de ses mains. Ses mains ne répondent plus. Elle éprouve la sensation curieuse que son corps entier ne lui obéit plus. Elle perçoit une sorte d'emballement dans sa poitrine. Une douleur terrible lui déchire le cœur. Elle ne ressent plus rien ».[103]

La mort est vue aussi comme la possibilité de retrouver la paix, face à la solitude et à la souffrance éprouvées.

En outre, dans le passage suivant, il est évident comment elle souffre de solitude et elle a la nécessité de recevoir des gestes affectueux et du réconfort, après la perte de sa sœur Zorka :

> « À la sortie, elle attend un instant comme perplexe. Elle aimerait tant reconnaître quelqu'un venu la chercher, là, sur le trottoir au milieu des petits attroupements où des êtres s'étreignent, s'embrassent se tombent dans le bras, éclatent de rire, s'effondrent en larmes. C'est le joyeux ballet des tendres retrouvailles auquel elle n'est plus conviée ». [104]

[103] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein,* Éditions Flammarion 2013, p.228.

[104] *Ivi*, p.169.

Mileva n'est pas capable de réagir aux événements tragiques, contrairement à Nina. Pour Nina Kacew, la réaction à ces événements est différente. Elle subit des injures par les habitants de Wilno même. L'offense la plus grave qu'elle ait subi est située vers la fin du roman quand elle cherche à vendre des bijoux de famille à un client très riche qui réside dans l'hôtel luxueux de la ville. Mais à la fin de son récit, elle est définie publiquement folle : « Alors, ce qu'on m'avait dit est vrai, vous êtes la plus folle et la plus effrontée des menteuses de Wilno. Allez-vous faire soigner madame ! ». [105] Après cet épisode, elle doit affronter la fermeture imminente de sa boutique de chapeaux de Wilno. Mais Nina, contrairement à Mileva, semble réagir face aux adversités de la vie, car elle sait qu'elle n'est pas seule. En effet, elle arrive à créer un nouveau foyer familial avec son fils cadet, Roman.

À la suite de ces épisodes tragiques, elle s'efforce de ne pas se faire voire peinée face au fils :

> « Elle retourna dans la pièce principale, s'assit sur la chaise, embrassa l'espace vide du regard. Le divan rose avait trouvé preneur en premier. Puis la console Louis XV. Les fauteuils, l'armoire et le grand tapis avaient été emportés par les huissiers. La table, les chaises ainsi que le bahut étaient jugés irrécupérables. Elle poussa un long soupir, plongea son visage entre ses mains, puis elle éclata en sanglots […] Elle sortit un mouchoir de sa poche, essuya ses paupières, alla se poster devant le miroir, se força à sourire, reprit la brosse dans le tiroir et la passa dans ses cheveux avec de lents mouvements de va-et-vient.
>
> On frappa à la porte. Elle s'éclaircit la voix.
>
> - Entre, Roman.
>
> […] Le garçon vint déposer un baiser sur la joue de sa mère, recula d'un pas, s'attarda sur son visage et demanda à Nina si elle avait pleuré. […]
>
> - Si j'avais pleuré, je te le dirais, n'est-ce pas ? ». [106]

Ce passage nous montre comment Nina s'efforce de sourire et de combattre contre les adversités subies. Grâce à ce sourire, elle décide que la seule chose à faire pour ne pas

[105] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, p.161.

[106] *Ivi*, p.15.

mourir et pour sauver elle et son fils c'est échapper de Wilno et de trouver un repaire dans le pays de la liberté, la France. Tout cela est confirmé dans le passage suivant. Elle semble retrouver la paix grâce à un avenir radieux et cet avenir est perçu pour elle en France.

> « - Tu as l'air heureuse, Nina, qu'est-ce qui t'arrive ?
>
> - Elle répondit le plus sincèrement du monde que c'était l'air de Paris qui la rendait joyeuse ». [107]

Le rêve et les désirs sont vus par Nina comme des possibilités pour échapper aux problèmes que la tourmentent. Le besoin de fuir pour garantir un futur à son fils n'est pas compris par les gens du ghetto. Le désir de Nina de fuir a aussi à la base un mauvais pressentiment, c'est-à-dire le sombre futur pour la ville lituanienne et pour les mêmes juifs. En effet, dans la Wilno, définit à l'époque la Jérusalem de la Lituanie, les gens croyaient avoir trouvé le bonheur à la suite des événements historiques antisémites tragiques[108]. Nina discutera, à propos de son choix de quitter la ville, avec différents gens du ghetto, mais un rôle important est joué par le voisin de Roman et Nina de la rue Grande-Pohulanka : M. Piekielny. Il est amoureux de Nina, mais il n'arrivera pas à lui confier ce sentiment. Face à la déclaration de Nina de laisser la Jérusalem de Lituanie avec son fils, il cherche à plusieurs reprises de ne pas la laisser aller.

> -Vous n'avez pas peur… de tout quitter ?
>
> -Tout ? dit-elle d'un air désolé, désignant l'appartement vide d'un geste de la main.
>
> -Traverser le continent, partir dans l'inconnu… souffla-t-il comme s'il se parlait à lui-même.
>
> - Nous n'allons pas dans l'inconnu, nous allons vivre en France ! dit-elle sur un ton plein d'éloquence comme si elle voulait se convaincre de quelque chose.
>
> - Vous connaissez du monde en France ? s'inquiéta-t-il.

[107] *Ivi*, p.30.

[108] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017. À ce propos, je tiens à préciser que les événements, qui ont emmené à Nina et Arieh Kacew à s'éloigner, sont montrés à plusieurs reprises dans le texte analysé. En particulier Seksik fait référence au premier conflit mondial et à la question des pogroms en Russie avant l'arrivée de Hitler.

- J'en connais beaucoup ici, et voyez où cela m'a conduite.

- Mon cousin Wojcek Libermann est parti s'installer à Nuremberg. Il y mène une vie de misère. Les Allemands ne sont pas commodes avec les étrangers.

-La France, ça n'est pas l'Allemagne, monsieur Piekielny… Et puis, ici aussi, nous vivons une vie misérable.

-Mais ici, au moins, c'est chez nous.

- ça n'est pas l'avis du propriétaire qui menace de nous expulser, lâcha-t-elle avec un sourire, comme si tout cela n'était qu'une blague. [109]

Dans cette conversation, il est évident comment le vieil homme incarne les pensées typiques des gens restreints de la ville, alors que Nina traite avec hostilité ces idées. Voilà comment le jour suivant Nina, après avoir perdu sa boutique, son mari et sa dignité, décidera d'accomplir son désir, c'est-à-dire de partir et de s'installer à Nice avec son fils.

2.2.1. Les mères et leur rapport avec les fils.

2.2.1.1. La mère tyrannique. Nina : incitation à la haine vers le père.

Les deux mères, Nina et Mileva, vu qu'elles ont été abandonnées du monde entier et elles souffrent par le fait de ne pas arriver à préserver la famille, elles décident de se concentrer sur les seuls êtres à côté d'elles, c'est-à-dire les fils cadets, Roman et Eduard. Ce rapport peut être défini un extrémisme maternel[110]. Il s'agit, comme affirme Demoulin même, d'un rapport plutôt ambigu, car les fils reconnaissent que leurs mères les aiment, mais ils sentent que cet amour est étouffant.

Pour ce qui concerne Roman, Nina représente la mère tyrannique par excellence. Tout d'abord, elle prend ce rôle quand elle souffre. Elle est présentée comme une femme fragile et fantaisiste[111] et elle empêche à son fils de se détacher d'elle. Le même Seksik la définit comme « […] un personnage courageux, sensible, dévorant de passion pour son fils avec un voisin un peu amoureux d'elle ».[112] En effet, dès les premières pages de

[109] *Ivi*, p.38.

[110] http://www.association-freudienne.be/pdf/bulletins/43-05Demoulin.pdf

[111] www.ovest-france.fr/culture/roman-romain-gary-au-nom-du-père-et-de-la-mère-4837292

[112] https://www.youtube.com/watch?v=U2d_N-KebbU

l'œuvre, la mère souffre pour la situation actuelle dans laquelle elle se trouve à vivre dans le ghetto, car désormais elle n'a plus rien à cause du manque d'argent. Les huissiers ont pris tous les meubles et elle reste seule dans la maison à contempler le vide. Les réactions émotives de la mère sont associées à des événements tragiques et aux prières typiques de l'histoire religieuse judaïque :

> « […] quand Nina pleurait, elle semblait explorer toutes les ressources de sa mélancolie, célébrer en actes l'immensité de sa souffrance, elle pleurait comme les hommes pieux pleurent la destruction du Temple de Jérusalem, Kol Nidre et Kaddish mêlés dans un même et long sanglot ».[113]

Dans ce passage, l'écrivain associe la souffrance de la mère aux hommes de foi qui se plaignent pour la destruction du Temple de Jérusalem[114], l'un des monuments les plus importants de la religion judaïque et surtout pour le même peuple. En même temps, l'écrivain fait référence aussi à la prière du Kaddish récitée avec l'espoir de l'avènement du Messie. Actuellement elle est récitée à l'occasion de la perte d'un parent très cher pour s'apaiser. Enfin, il cite le Kol Nidre, une prière ancienne qui consiste dans l'annulation des vœux faits. Même si la mère s'efforce à ne pas se faire voir triste du fils, la souffrance de Nina, résultats de tous les événements passés et actuels, se déverse toujours sur le fils, contre sa volonté.

Le rôle de la mère tyrannique s'accomplit aussi quand elle empêche aux fils d'exprimer leurs sentiments. Elle croit de savoir ce dont les fils ont besoin ou s'ils souffrent. Ce rôle de figure autoritaire est évident dans le souvenir de Roman, en particulier, lorsqu'il pense à son frère aîné Joseph. Le frère, pour faire rire Roman, décide de raconter une histoire qu'il semble être amusante. Joseph a voulu mettre en scène leur rencontre à Vienne avec le père de la psychanalyse, Sigmund Freud :

> [Freud] – Lui, de quoi souffre-t-il ?
>
> - Mon fils ne souffre pas !

[113] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, p.15.

[114] www.testimonianzecristiane.it/teoulogiaa/vocabolario/tempiodigerusalemme.htm L'histoire du temple de Jérusalem peut être associée à la souffrance de Nina. Le Temple a été détruit trois fois et cela a impliqué la destruction de la ville même. Les juifs ont souffert pour cet épisode. Maintenant, il ne reste que le Mur des Lamentations. Nina vit en quelque sorte cet épisode. L'effondrement du foyer familial et de la maison correspond au monument de la ville juive, car pour elle sont des lieux sacrés. Elle pleut puisqu'elle ne l'a pas pu empêcher.

- Je lui trouve un air un peu mélancolique.

- Mélancolique, mon fils ? Joseph nous parton ! […]

- Joseph, êtes-vous d'accord quand votre mère dit que vous n'êtes pas mélancolique ?

- Je suis toujours d'accord avec ma mère. [115]

Dans cette histoire, le fils veut montrer comment la mère ne veut pas discuter de son mari et elle n'accepte pas que lui il puisse souffrir à cause d'elle. Dans le dialogue, le fils aîné fait dire à la mère que « Les pères n'ont aucune importance ».[116] Les réponses données par le fils font percevoir qu'il est complètement soumis à sa mère. Il sent la nécessité d'échapper de Nina et de trouver un peu de paix et de confort. Mais ce que dit Joseph laisse présager qu'il ne peut pas la désobéir. Roman même, lorsqu'il évoque cet épisode, ne rit plus, car il reconnaît maintenant que son frère n'est pas là et c'est la seule victime qui doit subir les choix de Nina sans la contredire.[117]

L'impossibilité de la contredire concerne aussi le futur du jeune écrivain et diplomate. La mère a déjà projeté le futur à son fils, c'est-à-dire de devenir un écrivain et ambassadeur de France. Toutefois, Roman aimerait poursuivre l'activité de famille, donc être fourreur comme son père. Ce désir va contre tous les projets de sa mère. Dans les passages suivants, le rôle tyrannique devient évident à travers le regard qui tourne à son fils et lorsqu'elle cherche à terminer le discours entrepris par Roman.

« - Et si moi je trouve que fourreur est un beau métier… ?

Elle le laissa divaguer.

[115] *Ivi,* p.58.

[116] *Ibidem*.

[117] Gary Romain, *La nuit sera calme*, Éditions Gallimard, 2015. Romain Gary même met en évidence comment la figure maternelle pour lui était encombrant. Le texte se présente sous forme d'interview entre l'écrivain, qu'il décide de raconter l'histoire de sa vie et François Bondy, un cher ami de l'enfance. Bondy même lui dira : « Je suis […] un des rares témoins à pouvoir dire : oui, c'est tout à fait ça, elle était telle que tu l'as décrite dans La Promesse de l'Aube, admirable, et folle d'amour, mais je crois que tu n'as pas assez dit combien il devait être difficile pour un gosse de vivre avec elle ». Voilà comment la mère a été présentée comme une figure terrible et qui n'a pas donné de liberté à son fils. Toutefois, il faut constater comment Bondy n'est que Romain Gary même. En outre, cette caractéristique va contre les critères présentés par Philippe Lejeune dans *Le Pacte Autobiographique*, car il faut qu'il y ait de la sincérité entre l'écrivain et le lecteur.

- Et même, ajout a-t-il en hésitant, puisque nous somme ruinés, que tes chapeaux ne se vendent plus, que papa n'est plus à la maison, je pourrais…

Elle le dévisagea d'un regard noir, attendant qu'il s'explique.

Il livra le fond de sa pensée. Il avait eu l'idée d'aller travailler à l'atelier de son père, fort des bases du métier qu'il lui avait déjà enseignées […]

- Tu arrêteras l'école ? demanda-t-elle en s'empêchant de rire.

Il acquiesça. Il s'ennuyait à l'école. L'école ne lui apprenait rien, lui faisait perdre son temps.

Elle déclara d'un air définitif :

- Tu n'arrêteras jamais l'école et tu ne seras jamais fourreur ». [118]

Voilà comment la mère empêche le fils à poursuivre un futur qu'elle répute dégradant et que ne l'emmènera à obtenir aucun succès, car cette profession va contre toutes les valeurs qu'elle lui a enseignées. Le but principal est aussi de l'éloigner du père, car elle a souffert beaucoup et elle n'accepte pas d'être remplacée de nouveau par son mari ou par une femme plus jeune.

La mère cherche à éloigner Roman de son vrai père surtout quand elle l'adresse vers la recherche d'une nouvelle figure paternelle. À la suite de l'abandon que la famille a subi, Roman espère toujours que son père peut rentrer dans le foyer familial surtout chaque fois qu'il revient à l'appartement numéro 16, Rue Grande – Pohulanka. En cherchant de le détacher de l'aspiration de devenir fourreur, car elle sait qu'il est destiné à un grand futur, elle commence à imposer comme possible figure paternelle l'acteur russe du cinéma muet Ivan Mousjoukine. Le tout semble naître pas une petitesse, mais Roman crée tout cela seulement pour sauver sa mère de ses pensées qui la sombrent dans une grande mélancolie.

« Elle l'entraîna dans la salle à manger, s'agenouilla face à la pile de revue qu'elle collectionnait et qui, maintenant que l'on avait vendu la bibliothèque, était

[118] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, pp. 24-25.

amassées contre le mur, sur le sol. Elle en tira un exemplaire, le feuilleta rapidement, s'arrêta sur une page, tendit le journal à son fils et dit :

- Regarde à quoi ton nez ressemble !

C'était un long papier consacré à un célèbre acteur russe dont le nom était écrit en lettres capitales, un certain Ivan Mosjoukine […]

- Alors, demanda-t-elle sur un ton de confidence, tu remarques la ressemblance ? […]

- Je ne vois rien.

- Tu es aveugle ! C'est toi tout craché, il pourrait être ton père ! »[119]

Le besoin de choisir un père acteur au lieu d'être fidèle au père fourreur est vu pour Nina comme la possibilité d'augmenter de prestige son fils. En effet, elle-même à travers le mensonge cherche à se présenter à Roman comme une grande actrice du théâtre russe, même si elle ne l'a jamais été.

« Pour le simple plaisir de voir le regard de Roman briller d'émerveillement, elle lui racontait qu'elle avait joué dans les plus grands théâtres moscovites. Et quand l'enfant demandait si elle disait la vérité, elle expliquait que les choses devenaient vraies dès l'instant où on les croyait ». [120]

Ce qui compte pour elle c'est le succès et de bien apparaître dans le monde.[121] Mais elle exerce avec beaucoup de difficultés son activité, c'est-à-dire qu'elle est vendeuse de chapeaux à Wilno.

Pour préserver son Roman, elle cherche à s'interposer entre père et fils. Donc, père et fils pendant leurs rencontres ne peuvent pas rester seuls :

[119] *Ivi*, p.25.

[120] *Ivi*, pp.29,30.

[121] Le passage présenté peut être interprété comme une possibilité pour l'écrivain d'expliquer le comportement de Roman Gary pendant sa vie. En effet, Gary a toujours caché son passé et ses origines. Probablement Seksik considère la mère comme la principale responsable d'avoir grandi le fils dans le mensonge afin de faire apparaître aux lecteurs son univers comme quelque chose de beaux.

- Tu as entendu ? souffle l'enfant d'un sir surpris. Derrière la porte… quelqu'un tousser ?

- Il n'y a que ta mère dans l'appartement Roman… La crois-tu capable d'écouter aux portes ? Elle n'oserait pas faire ça. [122]

Cela renforce le rôle de mère tyrannique, prête à tout pour ne pas perdre son fils. Elle est très protectrice, car s'il écoute quelque chose qui peut déranger son fils, elle intervient attachant le père pour le faire taire. Elle sera prête à employer ses mêmes mots à une occasion donnée pour le faire noter qu'elle a raison.

En outre, elle fait éprouver de la honte à Roman, quand elle l'interrompt en compagnie de ses camarades et elle déclame un discours préparé, en cherchant de personnifier le rôle tant aimé d'actrice dans la vente future de son argenterie en la faisant passer par des grands bijoux de la famille impériale russe.

Dans le moment où Nina reste seule avec le fils on peut voir comment elle cherche à être douce, en espérant se faire pardonner. Roman décide de se rapprocher à elle et d'effacer sa haine et cette honte :

Au bout d'un moment, sa mère frappa trois coups timides à la porte, entra et dit d'une voix gênée :

- Tu m'en veux ?

Il fit non de la tête.

- Si, je vois bien que tu m'en veux.

Il la regarda d'un air triste où tout ressentiment avait disparu […]

Elle ressorti de la chambre, l'air éploré.

[122] *Ivi*, p.83.

- Tu n'exagères jamais, maman, s'écria Roman, tandis que la porte se renfermait. [123]

Roman est combattu entre le choix de suivre le monde des rieurs du ghetto de Wilno et sa mère. Mais il décide de ne pas laisser prévaloir les préjugés du ghetto qui voit sa mère comme une femme mauvaise et qui montre des signes de folie. Dans ce cas, se développe de nouveau un rapport amoureux entre mère et fils qui est le résultat de ce que Freud appelle complexe Œdipien positif.

Le complexe Œdipien ou trio Œdipien[124], qui concerne la mère, le père et le fils, est évident dès le début. Désormais seule, la mère sent la nécessité de trouver un homme et par conséquent elle se concentre exclusivement sur son fils. Elle veut, en effet, que Roman grandit rapidement afin qu'il puisse la défendre face à toutes ces injustices.

> « Elle voulait qu'il fût pourvu de tous les dons, devînt riche de tous les talents, possédât tous les courages – un pur, un juste, un brave qui emploierait sa vie à laver les outrages, réparer les offenses, venger sa mère de la lâcheté, de la mesquinerie, de la petitesse et de la veulerie. Elle qui avait connu le pire de l'existence aurait conçu le meilleur des hommes ».[125]

Elle veut que son fils réagît face aux méchancetés des gens, car ils l'aideront à devenir un homme fort, un héros qui sera prêt pour la sauver.

> « Elle n'avait jamais considéré l'obéissance comme une vertu. La subordination fait de bons et petits soldats […] Elle voulait qu'il fût pourvu de tous les dons, devînt riche de tous les talents, possédât tout le courages – un pur, un juste, un brave qui emploierait sa vie à laver les outrages, réparer les offenses, venger sa mère de la lâcheté, de la mesquinerie, de la petitesse et de la veulerie ».[126]

La mère a besoin d'un repère et de trouver quelqu'un qui la satisfait. Le même Lacan affirme que « n'ayant pas le phallus, elle attend sa compensation, l'enfant »[127]. Pour Lacan, le père tue le couple, car le travail constitue une occupation pour lui et donc son absence dans le foyer familial. Le fils devient objet du désir pour la mère, donc une solution.

---

[123] *Ivi*, pp. 55-56.

[124] www.pleinevie.fr/article/laurent-seksik-romain-gary-a-couru-toute-sa-vie-apres-un-pere-absent-17619

[125] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Édition Flammarion 2017, p.42.

[126] *Ivi*, p.42.

[127] *Le séminaire, Livre IV 56-57, 6* mars cité par Monnier David, *L'amour du père, un modèle lacanien*, Presses Universitaires de Rennes 2013, p.203.

> « La mère est déterminante pour que ce processus ait lieu. En tant que sujette du désir, c'est elle qui est concernée par le passage du phallus à l'enfant, par cette concrétisation du phallus sous la forme de l'enfant ».[128]

Nina espère rééquilibrer la relation désormais disparue. C'est la mère même qui cherche de diffuser la menace de castration que le père veut pour le fils, c'est-à-dire :

> « […] l'angoisse par le fils de succomber au père rival, provoquée par l'effet-retour des agressions dirigées vers l'objet qui s'oppose aux désirs d'origine incestueuse pour la mère. Selon Freud, c'est cette menace qui fait que l'enfant renoncera à l'objet incestueux ». [129]

Mais Arieh Kacew ne représente pas le père-rival ou un père qu'il cherche d'éloigner le fils de sa mère. En effet, il n'a aucun rôle puissant et il ne semble pas avoir ce qui est appelé pouvoir phallique.

Selon Besdine[130], la mère décide de créer une symbiose intime et exclusive avec son fils, car elle éprouve une frustration sentimentale. Tous les gestes de la mère font comprendre comment elle a besoin de retrouver plaisir et d'être appréciée.

> « Elle prit son fils entre ses bras, serra sa joue contre la sienne, demeura un instant immobile, les paupières à demi closes, respirant son odeur. Sa peine se dissipa. Ses larmes cessèrent ».[131]

À la suite de ces épisodes, le fait que son fils lui montre des attentions et d'être à côté d'elle, lui donne courage pour continuer à lutter face à toutes les difficultés présentes dans le ghetto de Wilno, car « la mère de type jocastien cherche inconsciemment consolation et réconfort dans l'amour qu'elle porte à son enfant. Désespérée, attire à elle son jeune fils ».[132]

> « C'était comme si le fait d'attendre Roman le faisait arriver plus vite et elle n'était pas loin de croire que son propre esprit interférait avec celui de son enfant par un lien spirituel et charnel dont la disparition de Joseph avait encore décuplé la puissance, fusion d'amour maternel et de piété filiale, alliance qui surpassait dans

---

[128] *Ivi*, p.36.

[129] Gross, *Le père omniprésent*, Éditions Slatkine, Genève 1998, p. 39.

[130] Goldman Caroline, *Camus, Sartre, Gary et les enfants surdoués : absence paternelle, dépression maternelle et symbolisation* dans *Le Carnet PSY n° 114*, Éditions Cazaubon Boulogne - Billancourt 2007.

[131] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion, p.16.

[132] Goldman Caroline, *Camus, Sartre, Gary et les enfants surdoués : absence paternelle, dépression maternelle et symbolisation* dans *Le Carnet PSY n° 114*, Éditions Cazaubon Boulogne - Billancourt 2007.

l'esprit de Nina l'attachement de son Peuple à l'Éternel, acte de foi dans une religion comptant un sol élu, Roman ».[133]

Le fils devient pour elle un Dieu, elle ne peut pas vivre sans lui et surtout « Elle pensait à son fils comme une terre promise »[134].

La mère tyrannique veut inciter son fils à la haine vers son père, car c'est pour elle le seul moyen pour retrouver du confort et elle peut aussi satisfaire la soif de vengeance. Tout d'abord, cette haine est évidente lorsque Arieh Kacew rentre dans le foyer familial après très longtemps. La réaction de Roman petit nous montre comment sa mère a pu le forger, selon ses idéaux :

« Lorsque la guerre fut terminée, qu'Arieh put retourner à la vie civile, Roman, qui n'avait vu son père que durant ses tout premiers mois, ne l'avait pas évidemment reconnu […] L'enfant était resté dans son dos, avec un air d'hostilité apeurée et quelque chose dans son regard qui pouvait signifier : quel est cet intrus, un étranger, une menace ? L'enfant ne l'avait pas approché durant des semaines, et il mit des mois à se laisser apprivoiser, six pour appeler l'homme papa, trois autres pour lui donner son premier baiser ».[135]

Voilà comment le fils très petit et à contact exclusivement avec la mère, refuse dans un premier temps le retour de son père, car il est vu comme un élément de dérangement qu'il peut perturber la relation entre eux. Grâce à la fréquentation et au retour de son père dans le foyer, Roman se détache de tous les idéaux de haine et de vengeance. Toutefois, dans cette étape de l'abandon, où le fils souffre pour la perte de son père, car il lui rend visite rarement, elle espère obtenir la fidélité du fils en cherchant de recréer les propositions oubliées par lui :

« Parfois Nina s'approchait de Roman, le regardait d'un air étrange et demandait :

- Mon amour, mon chéri, ma vie, ma clarté, mon destin, dis-moi que tu m'aimes– Le garçon obéissait, il était son destin, sa clarté, sa vie, il l'aimait.

– Dis-moi poursuivait-elle que je suis la femme de ta vie - […]

[133] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion, p.26.

[134] *Ivi*, p.41.

[135] *Ivi*, p.63.

- Oui Nina, tu es la femme de ma vie ! […]

- Mon chéri, ma vie, lumière éternelle de mes jours sur terre, cristal de mes nuits, puisque tu m'aimes absolument, dis-moi que tu hais ton père ».[136]

Le fils est donc placé entre le désir de la mère de se venger et le désir d'avoir de nouveau son père dans le foyer familial. Il est évident aussi comment Roman ne semble pas avoir de l'intérêt vers sa mère, car Nina n'a pas réussi à accomplir parfaitement son entreprise. Mais elle ne s'arrête là. Elle espère dans la lettre qu'Arieh Kacew a écrit à Roman, pour lui avouer qu'il ne fera jamais retour dans le foyer familial, de le pouvoir transformer en un assassin cruel : « Elle songe que Roman se souviendra de cet instant avec l'immémoriale fidélité des fils, en cultivera le souvenir, transformera l'innocence meurtrie en haine assassine ».[137]

Toutefois, Roman ne semble pas encore éprouver de la haine envers la figure paternelle. Il essaie toujours dans le retour du père.

2.2.1.2. Mileva Maric pour Eduard Einstein : mère tyrannique et mère douce à protéger.

Comme dans le cas de Nina pour Roman, dans le roman *Le cas Eduard Einstein*, Seksik emploie un même schéma en mettant en évidence le rôle ambigu de la mère Mileva Maric.

Le rôle tyrannique de la mère est raconté par Eduard même. Tout commence quand elle a désormais découvert que son mari entretien une liaison amoureuse avec sa cousine. Einstein et Mileva ont déjà subi une rupture c'est-à-dire quand elle rentre à Zurich avec ses enfants. Le comportement de la femme ne peut être associé qu'à Nina, car elle dans ce moment montre l'un des aspects les plus terribles d'elle et que font effrayer le fils cadet.

[136] *Ivi*, pp.76-77.

[137] *Ivi*, p.92.

> « Un jour, une femme fait irruption dans nos assiettes […] Pourtant maman se bat. Maman veut rester la première dame. La place paraît enviable […] Maman a trouvé une lettre dans la poche de mon père, parce qu'où voulez-vous qu'une femme jalouse cherche ? […] Ma mère fixe mon père du regard et lance : J'ai lu une lettre. Mon père ne répond pas. Une belle lettre, reprend ma mère. Je sens que quelque chose cloche dans le ton de sa voix […] Mon père s'étonne que ma mère ait pu lire une lettre qui ne lui était pas destinée. Il demande si elle l'espionne. L'accusation est grave. […] Ma mère rappelle le 7e commandement de l'Ancien Testament […] Je me sens perturbé. J'éprouve un grand besoin de calme. Je suis un être sensoriel. Ma main renverse un verre sur le carrelage. Cela fait un bruit terrifiant. Maman hurle contre moi, une claque part sur ma joue […] Mon père dit que ce n'est pas grave. Ma mère ramasse les bouts de verre, dit : Avec toi rien n'est grave ! […] La seule chose qu'il comprend, c'est qu'on ne doit pas fouiller dans les poches. Dommage, on y apprend beaucoup, dit ma mère. Il y a des choses qui ne se font pas, dit mon père. Je le confirme, dit ma mère […] De quel droit t'autorises-tu ? demande mon père. C'est toi qui parles de droit ? Toi qui couches avec ta propre cousine ! […] Mon père frappe du poing sur la table et se lève, il dit quelque chose de définitif et là, vous n'allez pas me croire parce que cela paraît impossible : à cet instant, les murs de la pièce ont commencé à bouger, la table elle-même s'est déformée, est devenue toute molle, mes coudes se sont dérobés sous moi, la voix de ma mère est devenue terriblement forte […] Alors ma mère s'est subitement transformée. Elle a pris l'apparence d'un loup. Son corps s'est recouvert de poils, des griffes ont poussé au bout de ses longs doigts, et soudain, oui, vous pouvez me croire, ma mère a dévoré mon père ». [138]

La mère tyrannique dans ce cas est transformée et associée à la figure du loup[139]. Le loup a une acception négative dans la littérature française. Il est le symbole de la domination, de la virilité, de la sauvagerie et de la guerre. Mileva devient un vrai symbole de cruauté. Pour Eduard, elle dévorera son mari, car elle n'accepte pas de se faire déplacer par une autre femme et elle cherche de revendiquer son rôle de première femme. Dans ce passage, ce qui crée une différence entre Mileva et Albert Einstein est la question de la religion. La religion est l'un des motifs les plus importants qui signera une rupture entre eux. La femme est de religion orthodoxe et le 7e commandement auquel elle fait référence est le suivant : « tu ne commettras pas d'adultère » [140]. Seksik laisse répond à Albert que les juifs ne connaissent pas le nouveau Testament. Il a été capable d'insérer un conflit

[138] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion 2013, pp.49-52.

[139] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, p.136. Dans le roman suivant, il est intéressant voir comment Laurent Seksik insère de nouveau l'image du loup. Dans la page citée, la peur du loup est associée à la perte de sa mère, vu qu'elle est désormais âgée : « Depuis la disparition de Joseph, il avait toujours la hantise que sa mère disparaisse, emportée par une maladie grave ou renversée par une carriole. C'était une terreur semblant venir du fond des temps, un peu comme la peur du loup ». Comme pour Eduard, il s'agit pour Roman d'une image de terreur, car il a été déjà abandonné par son père. La mort de la mère implique que Roman reste seul et il ne peut compter sur personne. Seksik a été capable de reprendre la peur que Romain Gary a présentée dans *La Promesse de L'Aube* (1956), roman biographique où il s'est concentré sur l'aspect de la mère et comment elle a vieilli pendant le cours de l'ouvrage.

[140] www.info-bible.org/textes/dix-commandements.htm

entre deux religions qui sont liées par un texte en commun, l'Ancien Testament. En outre, la réponse donnée par Albert constitue un escamotage aux accusations de la femme.

À la suite de cet épisode, la mère garde une certaine rancune envers son mari et cette rancune est transmise à son fils, comme Nina avec Roman. Eduard nous donne des preuves : « Lorsque maman est énervée contre toi, elle prétend que tu n'as que ce que tu mérites. Elle est un peu rancunière, tu connais ma mère ».[141] La rancune emmène la mère à ne pas faire participer le mari dans les décisions futures concernant le destin et la condition de santé d'Eduard.

Comme pour Nina, Mileva décide de se consacrer exclusivement à Eduard. En outre, la mère même a une grande confiance en son fils et comme pour Nina, Eduard est considéré comme une terre promise : « Ma mère me disait que j'avais un don. J'ignore ce que j'en fait »[142]. Voilà comment Mileva cherche à former un univers constitué par elle et son fils en excluant la figure paternelle. Elle s'efforce de créer le trio œdipien déjà traité dans le roman précèdent et c'est naturellement la mère qui donne origine à cette relation. Dès le début du texte, il est évident comment la mère ne voulait pas que son fils soit interné au Burghölzli et elle souffre pour le geste commis :

> « Elle aurait préféré prendre la place d'Eduard. Elle, la prisonnière, et lui, un homme libre. Lui dévalant la route et elle qu'on enferme. Il courrait à en perdre haleine. Tout au bas de la rue, il ne songerait déjà pas plus au mal qui a frappé sa mère. Il apercevrait le lac au loin, aurait envie de flâner sur la rive. Il songerait à sa mère, serait triste un instant ».[143]

Mileva comprend comment la distance marquera la fin du désir de former un foyer familial compacte comme pour Nina et Roman. Toutefois, cette distance, causée par l'internat du fils dans la clinique psychiatrique du Burghölzli, ne l'empêchera pas d'aller chez lui. Mileva décidera d'annuler sa vie pour se consacrer exclusivement à Eduard, car elle sait que son fils a besoin d'elle :

> « Elle n'exprime aucune récrimination. Elle ne se plaint jamais. Il n'y aurait pas de mots pour qualifier son calvaire. Les pensées manqueraient. Elle préfère préserver les mots et les pensées, dédier à son fils chaque instant, chaque parole, chaque pièce, chaque billet, chaque heure, chaque seconde. Elle ne veut rien dépenser. Tout ce

[141] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion 2013, p.102.

[142] *Ivi*, p.159.

[143] *Ivi*, p.15.

qui n'est pas destiné à Eduard est un immense gâchis. La chambre d'Eduard est le centre de l'univers. Le cerveau d'Eduard est le maître du monde ».[144]

Son centre du monde est devenu désormais Eduard. Bientôt, il semble rejoindre le rôle de son père. L'approche de fils, toujours à côté d'elle, la porte à croire de pouvoir constituer le foyer familial mère et fils. Elle s'efforce à combattre face au destin tragique réservé :

> « La clarté du jour lui fait ouvrir les yeux. Elle distingue, penché au-dessus d'elle le visage de son fils. Sa figure nimbée d'un halo de lumière, Eduard ressemble à un ange. Elle esquisse un sourire ».[145]

Le couple Œdipe et Jocaste s'installe surtout quand la mère arrive à Vienne avec son fils pour chercher à le guérir à travers un nouveau traitement mis au point à l'époque par le docteur Sakel. Avant de le laisser dans la clinique, la mère et le fils se permettent un petit tour dans la capitale autrichienne représentant un parfait couple d'époux. Contrairement à Roman, que refuse évidemment d'accomplir le rôle de mari parfait pour sa mère, Eduard semble consentir Mileva et il accomplit les tâches où son père manque :

> « Elle marche dans les rues de la capitale autrichienne aux côtés de son fils. Ils sont le long du Ring. Elle fait du mieux qu'elle peut pour que sa boiterie n'entrave pas la promenade. Ils dépassent Burggarten. Elle se tient droite et fière. Seul le bruit de ses pas sur les pavés trahis son infirmité. Elle flâne près d'Eduard dans la ville splendide. L'étreinte de sa paume la ravit, lui donne du courage ». [146]

Dans ce passage, la mère semble trouver du courage et d'affronter le monde vu qu'elle a été éloignée de la société. Comme pour Nina, Mileva demande à son fils de grandir afin de la protéger du monde extérieur vu que son mari l'a abandonnée. Elle a peur de perdre Eduard et pendant sa maladie, elle espère avoir à côté son fils, car la distance ne fait qu'aggraver la situation :

> « Elle a émis un souhait d'être hospitalisé aux côtés d'Eduard, au Burghölzli. Elle veut être aux côtés de son fils. Qui d'autre qu'elle peut mesurer ce qu'a enduré Eduard au cours de ces années ? […] Il a fait une dernière tentative de suicide, quelques semaines auparavant. Elle doit se tenir à ses côtés ». [147]

[144] *Ivi*, p.76.

[145] *Ivi*, p.216.

[146] *Ivi*, p.123.

[147] *Ivi*, pp.221-222.

Le destin de Mileva dépend en quelque sorte du destin d'Eduard. Le destin tragique du fils ne concernera pas seulement lui-même, mais aussi sa mère, la première à mourir de mélancolie et de souffrance, également le père à cause de la solitude.

La mère douce tyrannique cherche à s'interposer entre père et fils surtout dans la scène où Albert et Eduard s'éloignent. Mileva ne permet pas au mari de s'expliquer, vu qu'elle veut faire comprendre à son fils qu'Albert et le principal responsable de la destruction du foyer familial.

> « - Tu ne viens pas avec nous ? Demande Eduard.
>
> - Non, Tete, ton père ne viens pas, répond Mileva ».[148]

Eduard Einstein, même s'il reconnaît le rôle de la mère tyrannique et qu'elle ne lui donne pas de la liberté d'exprimer ses sentiments, il la remercie pour tout ce qu'elle fait et il lui reste fidèle. « Maman prend soin de moi, seule, depuis tant d'années, il faudrait être ingrat. Pourtant, si ma mère l'affirme, je ne la contredirai pas ».[149] Chez Eduard naît un désir d'échapper de la condition dans laquelle lui et sa mère se retrouvent. Il sent donc la nécessité de protéger Mileva de tout le mal et de toute la souffrance qui l'entoure :

> « Il faut que j'aille la sauver […] Partons ensemble la libérer à la tombée de la nuit. Je connais un endroit, une porte cachée par les broussailles. Si tu acceptes de t'enfuir avec moi, après avoir récupéré maman, nous irons loin de Zurich, Je connais des gens à Genève. De là nous partirons pour l'Amérique ». [150]

Eduard espère sauver sa mère. Il aimerait bien jouer le rôle du héros pour elle et d'échapper aux États-Unis afin de réunir la famille détruite.

L'impossibilité de la sauver, l'emmènera à l'étape finale du processus du rapport avec le père : au sentiment d'hostilité. L'abandon impliquera aussi pour Eduard que son père devient un rival qu'il lui ne permet pas l'accès d'un côté à la mère et de l'autre côté à la possibilité d'une réalisation personnelle et d'être reconnu dans le monde.

La mère même éprouve des sentiments de jalousie envers son fils, surtout lorsqu'il regarde d'autres femmes. Le mère Jocaste et amoureuse de son fils se manifeste, car elle ne veut pas perdre la seule personne fidèle :

---

[148] *Ivi*, p.42.

[149] *Ivi*, p. 21.

[150] *Ivi*, p.219.

« Il a terminé sa Sachertorte. Il dit avoir encore faim. Elle rappelle la serveuse. La jeune femme s'avance, un large sourire aux lèvres. Son tablier décolleté laisse déborder sa poitrine. Elle redoute que son fils ne lance une remarque obscène […]

Il est beau, ce jeune homme. Il nous vient d'où ?

De Zurich, dit-elle.

Très belle, assure-t-elle ». [151]

La mère de nouveau s'interpose et ne laisse pas répondre son fils et elle-même semble être prête à se retransformer en loup. Ce petit voyage ne doit pas être ruiné par personne, car elle croit d'avoir obtenu l'amour de son fils.

2.3 La rencontre avec Macha Weiter La Dingue et Maria Fischer.

Dans les deux romans à l'analyse, l'écrivain a donné de la place aux alter egos, en particulier à des femmes adolescentes. Elles présentent aussi une relation compliquée avec les figures paternelles désormais disparus. Les deux jeunes femmes en question se placent sur le même plan des jeunes protagonistes, en particulier sur la relation qu'elles entretiennent avec le père.

Tous les deux filles sont présentées comme des anges, toujours heureuses. Les deux protagonistes semblent tomber amoureux d'elles pour les gestes et surtout pour leur beauté. Chez Roman, l'écrivain se concentre sur la voix de la jeune femme adolescente associée à une mélodie et sur le fait qu'elle est toujours souriante face aux difficultés de la vie dans le ghetto de Wilno :

« Ne sois pas triste, murmura une voix douce aux intonations cristallines, qui semblait fredonner une mélodie à ses oreilles et parvint à apaiser sa tristesse. En se retournant, Roman découvrit une jeune fille au sourire enjoué plein de vagues promesses […] – Relève-toi, fit-elle, offrant son bras, dans un rire léger qui dissipa en un éclat le ressentiment désolé et las que la perte des livres avait suscité en lui. Saisissant la main tendue, il ressentit au fond de sa paume une sensation inédite, quelque chose de doux, de chaud, semblable au plaisir qu'il prenait en savourant un petit pain au fromage ».[152]

[151] *Ivi*, p.125.

[152] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, p.133.

Pour Eduard, les yeux de Maria sont aussi beaux que l'hypnotise. La beauté de la femme est mise en évidence par le soleil même que l'illumine et pour la nature du jardin que l'entoure.

> « Avant-hier, au Burghölzli, au milieu du jardin, sous un soleil radieux, une jeune fille s'est approchée de moi, m'a pris la main et m'a entraîné vers un banc où nous nous sommes assis […] Dans ses yeux brillait une lueur qui m'hypnotisait. Elle a posé ses mains sur les miennes. Elle me souriait sans raison ».[153]

Macha Weiter, définie par les gens du ghetto La Dingue, est une jeune femme qui a perdu son père à cause des pogroms. Elle est présentée comme une adolescente «[…] elle devait avoir quinze ou seize ans, ses cheveux étaient coupés courts, son teint d'une pâleur maladive jurait avec les accents de sa voix et la tendresse de son visage ».[154] Macha est vue comme folle, car elle espère retrouver dans les rues du ghetto la présence de la figure paternelle.

> « Moi, j'arpente les rues de Wilno une lanterne à la main. Je cherche l'âme de mon père. Je marche à travers les quartiers où il aimait se promener, je caresse les murs des maisons qu'il visitait. Tous les coins de la ville me renvoient son image, tous les murs me parlent, les façades m'appellent. Ceux qui me disent folle m'ont sans doute aperçue à la tombée de la nuit, m'enfoncer rue Iatkova ou rue Rudnicka, une lampe à pétrole à la main, cherchant les traces de mon père et l'empreinte de sa présence. Tu trouves cela insensé toi ? »[155]

Dans ce discours que la fille fait au jeune Roman nous montre comment elle est très liée à son père, car il est pour elle un point de référence. En outre, la fille affirme comment le père est toujours présent et il ne semble pas l'avoir abandonnée. Il lui apparaît sous forme de fantôme, car il y a « la croyance que l'esprit des morts peut revenir hanter les vivants, et en particulier l'esprit mal enterrés et des mal pleurés, plus disposés que tout autres à la revenance parce qu'ils ont amené dans le silence de leur tombe d'indicibles secrets ».[156]

> « - Tu as déjà senti ce souffle ?
>
> Par deux fois, en six-ans, expliqua-t-elle, elle avait été prise d'un halètement ample, profond, incontrôlé. Elle avait eu l'impression de respirer pour deux puis avait

[153] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion 2013, p.189.

[154] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, p.133.

[155] *Ivi*, pp.134-135.

[156] Ledoux-Beaugard Evelyne, *Filles du père ? Le spectre paternel chez quelques auteures contemporaines*, dans *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XXe et XXI siècle*, Éditions L'Harmattan 2008, p.49.

> laissé échapper un soupir qui semblait appartenir à un autre. Cette sensation inédite l'avait fait chavirer dans une sorte d'ivresse, comme si trop d'oxygène lui était monté à la tête. Elle s'était demandé si elle avait rêvé ou si elle était devenue folle de chagrin, comme on la prétendait. Le prodige s'était produit dans une rue que son père empruntait fréquemment, où il avait ses habitudes. Peut-être la rue avait-elle conservé une parcelle du souffle d'Aron Weiter, peut-être cet air flottait-il dans l'air du soleil ? ».[157]

Dans ce cas, il est évident comment la fille avait un rapport étroit avec son père, en particulier une relation qui plonge dans un rapport incestueux. Toutefois, cette liaison est évoquée comme quelque chose de magique pour la fille et elle cherche à retrouver les gestes tendres que son père l'adressait. Tout cela est confirmé par l'écrivain même qui emploie l'adverbe halètement que renvoie au sens littéraire et figuré d'un « état de celui qui est en proie à une vive émotion ou qui aspire ardemment à quelque chose ».[158] Le rôle du fantôme représente une maladie pour la fille et en même temps cela indique le respect et l'amour qu'elle nourrit pour le père : « Je cherche à capter son souffle dans le vent du soir. J'aspire à pleins poumons l'air qu'il a respiré »[159]. Le père, donc, accompagne Macha dans la ville et il semble s'emparer du corps de la jeune fille. Dans la symbiose entre père et fille, elle croit que le père n'est pas mort et cela emmène à l'adolescente à ne pas se rendre à l'évidence :

> « - Ma mère me répète que je dois faire mon deuil, ajouta-t-elle. Je déteste quand elle parle ainsi. Je ne serais jamais en deuil pour la simple raison que mon père n'a pas disparu. Il occupe chacune de mes pensées. Son âme plane autour de moi, sa silhouette paraît quand vient le crépuscule, j'entends sa clé tourner dans la serrure, à l'heure où d'ordinaire il rentrait, sa voix me parvient dans le couloir. Maman, tu es une menteuse, ou bien tu es aveugle et sourde, tu ne sais pas voir papa dans la pénombre, tu ignores comment sentir sa présence. C'est à se demander comment un tel homme a fait pour tomber amoureux de toi ».[160]

La fille croit à la présence de son père. Elle-même s'acharne contre sa mère, car elle a accepté sa mort. Elle fait cette critique à la mère, car elle a senti son père et elle croit pouvoir entretenir de nouveau cette relation amoureuse qu'elle désire y avoir il y a six ans.

---

[157] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, p.135.

[158] www.cnrtl.fr/definition/hal%C3%A8tement

[159] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, p.135.

[160] *Ivi*, p.136.

Pour Maria Fischer, la relation avec son père se place en fait entre amour et haine. Elle parlera de son père et de la relation incestueuse sans un fil de honte comme quelque chose de monstrueux :

> « Il a couché avec moi. Il me viole depuis que j'ai cinq ans. Le dimanche matin quand ma mère va au marché. Tous les dimanches, il me viole. Je n'aime pas les dimanches ».[161]

La fille éprouve pour le père une rancœur envers lui. Cette haine devient évidente quand Eduard et Maria décident d'entreprendre une compétition afin de voir lequel des deux a eu un pire comportement : « Le fait d'être célèbre ne rend pas forcément plus odieux […] S'il y avait un prix Nobel de la saloperie, mon père l'obtiendrait ».[162]

Le fantôme du père est toujours présent dans les mots employés par la jeune femme, en particulier si on tient compte de la proposition depuis, présente dans le passage précédent. La définition donnée par le dictionnaire Trésor de la Langue française en ligne (TLFI) nous dit qu'il s'agit d'une :

> « Préposition indiquant un point de référence initial, spatial ou temporel, à partir duquel une action se produit et dure et spécifiant donc un intervalle dont le point terminal est éventuellement exprimé par *jusqu'à/en/au* ». [163]

Cela nous fait comprendre comment le père est présente encore chez elle et donc il est évident comment cette union spirituelle est bien installée. Comme pour Macha Weiter, le père s'empare du corps de Maria pour continuer à entretenir cette relation ambiguë. Le fait que les pères fantômes sont en symbiose avec les filles dépend de l'éloignement et du sentiment de l'abandon qu'elles éprouvent pour eux. Ils espèrent rétablir cette liaison amoureuse rompue à cause de la mort.

Toutefois, les deux filles, vu qu'elles n'arrivent plus à être satisfaite par les pères, recherchent d'autres hommes. Pour Macha : « Eh bien…, dit-elle d'une voix hésitante, dans leur étreinte, je cherche le souvenir de mon père quand il me prenait dans ses bras ».[164] Pour Maria, c'est la même chose, mais elle ne dit pas de façon explicite qu'elle recherche d'autres hommes pour revivre la relation incestueuse avec le père : « Est-ce

[161] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion 2013, p.190.

[162] *Ivi,* p.191.

[163] www.cnrtl.fr/definition/depuis

[164] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t'en guerre*, Éditions Flammarion 2017, p.138.

que tu voudrais avoir du sexe avec moi ? […] D'habitude les hommes acceptent ma proposition sans discuter et nous allons avoir du sexe au sous-sol dans la remise ».[165] Les filles recherchent la figure paternelle à travers le contact avec d'autres hommes afin de recevoir les mêmes caresses et les mêmes attentions reçus des leurs pères amants. Mais vu qu'elles sont obsédées par la présence paternelle, elles n'arrivent pas à avoir des relations amoureuses.

Les alter egos, en outre, donnent un rôle négatif aux hommes et en particulier aux pères de familles, incapables d'êtres fidèles à leurs femmes et surtout à leur fils. Elles les aiment, mais les hommes n'arrivent pas seulement à se contenter du plaisir fourni par sa femme et par les filles. Ils ont besoin de maîtresses. Tout cela les associe à des êtres cruels qui ne pensent qu'à satisfaire leur plaisir sexuel :

> « Tous les hommes s'en moquent ! […] Ils oublient tout chez leur maîtresse. Ils perdent la tête, font peau neuve en se glissant sous les draps. Ils se vautrent en oubliant qui ils sont, à la chaleur de bras empressés entre lesquels ils se croient les hommes plus forts du monde ». [166]

Dans ce message, Maria et Macha signent un développement dans la psyché de Roman et Eduard qu'ils les emmèneront vers l'étape finale, c'est-à-dire à la haine et à l'effacement de la figure paternelle.

Vers le final, l'écrivain nous fait comprendre le destin des deux adolescents. Ces femmes angéliques, sont définies folles et elles sont tenues à l'écart des sociétés comme les protagonistes. Mais si Roman cherche à s'identifier, sans succès, dans la communauté du ghetto de Wilno, Macha accepte d'en ne pas faire partie. Elle-même fera comprendre à Roman la nécessité de laisser le ghetto pour se sauver et ne pas devenir comme tous les hommes malades de la ville : « Tu devrais quitter la ville, Roman Kacew. Pars avant de devenir un homme comme les autres ».[167] Maria Fischer, par contre, ne voit pas cette solution pour Eduard, car il est destiné à périr dans la clinique du Burghölzli :

> « Ni plus ni moins, tu es un salaud comme tout le monde. Quand tu auras compris ça, tu iras mieux, et tu voudras avoir du sexe avec moi. C'est pour cela qu'il vaut mieux que je te quitte maintenant. Tant que tu n'es pas pourri de l'intérieur ». [168]

---

[165] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion 2013, p.191.

[166] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t'en guerre,* Éditions Flammarion 2017, p.137.

[167] *Ivi*, p.139.

[168] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion 2013, p.192.

CHAPITRE 3 - la haine et l'effacement du fils vers le père.

3.1 La confession de la haine vers leurs pères.

Le développement de la troisième phase marque un détachement définitif des fils vers les pères. À cause de la distance des figures paternelles et de l'influence que les personnages, comme les mères et les alter egos, ont eu dans l'abandon, Eduard et Roman arrivent à haïr et à écarter leurs vrais pères.

Tous les deux, à travers une confession ou un aveu, décident de se libérer de ce grand poids. Roman déclare sa haine envers Arieh Kacew au rabbin Abraham Ginzburg. Le rabbin rencontre dans le ghetto le garçon et lui demande ce qui se passe. Il commencera à confier tous les problèmes dont il est victime. Ces douleurs sont causées par un seul responsable : le père. « Je hais mon père ! Lâcha-t-il, comme succombant à une folie soudaine ». [169]

La même chose se passe pour Eduard Einstein. Mais le sentiment d'hostilité vers le père est déjà clair. Cela est plus évidente quand dans la vie des deux Einstein s'interpose Carl Seelig, un journaliste suisse qui a choisi d'écrire une biographie sur Albert. Pour pouvoir s'approcher à Eduard, le journaliste envoie une lettre au génie en lui expliquant comment il peut être utile pour son fils, car il est intéressé à la maladie de la schizophrénie et donc aux personnes qu'ils en sont victimes. Pendant ce temps qu'ils passent ensemble, il joue en quelque sorte le rôle du rabbin, c'est-à-dire qu'il devient à son tour un confident auquel Eduard choisi à avouer toute sa souffrance et sa haine vers le père :

> « La disparition de mon père ne change rien à ma vie. En réalité, pour moi, mon père est mort depuis longtemps. Je ne lui en veux pas pour autant. J'ai cessé tout rapport affectif depuis des années ». [170]

Tous les deux fils croient que les pères ont refusé leur amour. Vu qu'Arieh et Albert ont été cruels avec eux et ont causé la destruction du foyer familial, ils comprennent que le seul moyen pour ne pas souffrir et pour chercher à les oublier, c'est s'éloigner d'eux.

[169] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, France, Éditions Flammarion 2017 p.150.

[170] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion, 2013 p.281.

Le rabbin et le journaliste jouent le rôle de médiateur. Ils cherchent à faire raisonner les deux adolescents et d'apaiser le sentiment d'hostilité. Chez Romain Gary, le rabbin lui dit que :

> « La haine est une réaction extrême […] La haine peut être l'expression d'une grande souffrance, mais elle renforce nos désespoirs, nous rend prisonniers du passé, fait de nous des spectateurs impuissants de nos actes. L'amour de nos proches est fait de sentiments contradictoires qu'il faut savoir admettre. Tu as le droit de haïr même ton père. Mais cette haine doit rapidement faire partie de tes plus mauvais souvenirs. Je suis sûr que tu te reproches déjà ces pensées […] La chose que tu dois retenir, c'est que si ta haine perdure, même pour une raison qui te semble recevable, à la fin des fins, tu en auras oublié la cause et il ne restera dans ton cœur qu'un intarissable flot de rancune et d'hostilité. Si tu demeures muré dans son ressentiment, Roman, tu ne seras bientôt plus qu'une statue de violence hostile ».[171]

Pour Eduard Einstein, le journaliste Carl Seelig cherche à le faire comprendre comment le père et très important dans la vie d'un fils. Il dit cela surtout face au sentiment d'intolérance qu'Eduard montre au journaliste quand il apprend qu'Albert est mort :

> « - Tu étais son fils Eduard.
>
> - Je manque d'éléments de comparaison. Je n'ai été le fils de personne d'autre.
>
> - Tu auras tout le temps de comprendre […] Ton père était un grand homme.
>
> - Cela m'émeut de vous entendre parler ainsi d'un homme qui est mon père en quelque sorte. Est-ce que je dois être triste aussi ?
>
> - Pour d'autres raisons.
>
> - Lesquelles ?
>
> - Eh bien quand un proche disparaît… […]

[171] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion, 2017, pp.150-151.

- Vous m'avez dit un jour que la dernière fois que j'ai vu mon père c'était en 1933, n'est-ce pas ?

- C'est vrai […]

- Cela signifie que j'ai vécu vingt-trois ans avec un père proche et vingt-deux ans sans père proche. Alors vous qui êtes aussi fort en mathématiques qu'en philosophie, peut-on dire que j'ai perdu un proche ?

- Au fil du temps, tu ressentiras les choses ».[172]

Le rabbin et le journaliste jouent aussi le rôle de confesseur et confiant d'Arieh et d'Albert. Les deux pères trouvent dans ces deux figures la possibilité d'avouer et de confier toute la souffrance qu'ils éprouvent par cette distance. Arieh Kacew Cohen est fidèle à sa confession juive et il se dirige chaque jour à l'église de la ville de Wilno pour accomplir ses fonctions et pour recevoir aussi des conseils par le rabbin. Pour Albert Einstein se passe la même chose. Il voit dans le journaliste la possibilité d'expliquer les choix qu'il a faits et pourquoi il a choisi de s'éloigner d'Eduard.

> « Il a décidé de lui répondre. Le plus honnêtement possible. Tandis qu'il ne s'est jamais expliqué sur son comportement avec quiconque, il éprouve le besoin de se justifier devant cet inconnu qui vit à l'autre but du monde […] Il se demande d'abord pourquoi il ne s'est jamais ouvert à son ami et confident Michele Besso de la vraie nature de son rapport avec son fils ». [173]

Les deux fils réagiront de façon différente à la suite de la confession et de l'aveu avec ces médiateurs. Mais ils n'arriveront pas à suivre leurs conseils et ils décideront de poursuivre vers leurs choix. Ce choix-ci portera à la recherche pour Roman et Eduard d'une nouvelle figure paternelle à quoi faire référence et donc oublier le père naturel. De l'autre côté naît le désir de détruire le vrai père.

[172] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion, 2013 pp. 278-279.

[173] *Ivi*, p. 261.

3.2 La recherche d'un nouveau père et l'identification dans un nouveau monde.

La recherche des nouvelles figures paternelles est une étape très difficile pour Roman et Eduard. Ils doivent réfléchir attentivement sur ceux qu'ils peuvent devenir les figures de repère et qu'ils peuvent combler le vide laissé par les vrais pères. Cette recherche repose sur le concept de grand homme. Il s'agit d'un concept pragmatique « […] qui ne trouve son unité que par l'identité des réactions psychiques infantiles ».[174]

Eduard et Roman font connaissances d'autres pères imaginaires ou réels qui leurs permettent d'entreprendre une critique contre Arieh et Albert. Cette critique les fera comprendre comment autres pères sont préférables. Les fils, dès le début, comprennent vite que « Pater semper incertus est, mater certissima est ».[175] Voilà pourquoi Eduard et Roman ne s'éloignent pas aussi de la mère, car, même si elle a le rôle de femme tyrannique, elle reste toujours à veiller sur le fils. Toutefois, cette haine envers la mère est plus cachée et réprimée contrairement au sentiment éprouvé par le père qui est porté à l'extérieur.

Le fils éprouve le sentiment de haine envers le père, car il n'accepte pas de le partager avec d'autres frères. Eduard, interné au Burghölzli, apprend que son frère aîné, Hans-Albert, aura le plaisir de se réconcilier avec son père une fois arrivé en Amérique. Eduard même désire aller en Amérique, mais sa condition ne le permettra pas de laisser la clinique. Chez lui se développe un sentiment de jalousie envers son frère, car il croit qu'Albert se concentrera exclusivement sur Hans-Albert en l'oubliant définitivement.

> « - Alors, tu pars ? je demande.
>
> - Dans une semaine.
>
> - Moi aussi, j'aimerais aller en Amérique.

[174] Kofman Sarah, *L'enfance de l'art. Une interprétation de l'esthétique freudienne*, Éditions Galilée 1975, p. 34.

[175] Freud Sigmund, *Le roman familial des névrosés et d'autres textes*, Éditions Payot & Rivages 2014, page couverture.

- Mais tu es bien ici ?... Tu es mieux que chez maman, n'est-ce pas ?

- Ne t'inquiète pour moi […]

- Alors, je dis, tu vas retrouver notre père. Tu vas vivre à Princeton ? »[176]

Roman même n'accepte pas de partager son père avec une sœur, c'est-à-dire la future Valentine Kacew. À travers ce processus, les garçons éliminent définitivement les rapports de parenté.

Le fait de créer ces figures de repère nous fait comprendre comment l'enfant sent la nostalgie au regard d'une époque heureuse qu'il ait vécu et que ce nouveau père n'aura d'autres fils hors d'eux. Cette nouvelle figure paternelle, en outre, éprouvera sûrement des émotions majeures. Il sera un repère à chaque moment où ils auront besoin, par rapport au père naturel toujours absent et vu par les fils comme un être insensible. Le père naturel donc est escamoté d'un côté et de l'autre côté tué. Tout cela est le résultat d'une :

> « […] activité très particulière de l'imaginaire, qui se révèle d'abord dans les jeux d'enfants et qui, à peu près à partir de l'époque de la prépuberté, s'empare du thème des relations familiales ».[177]

La réaction entre les deux garçons est différente. Romain se limitera à effacer et à s'éloigner de son vrai père pour le remplacer par d'autres figures et en lui donnant d'origines différentes.[178] Pour Eduard, la chose est un peu plus violente et tragique. Il n'est pas capable de rechercher un point de référence précis, car il est obsédé par Albert et il comprend que le seul moyen pour rejoindre le bonheur est de le tuer.

---

[176] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditons Flammarion, 2013 p.143.

[177] Freud Sigmund, *Le roman familial des névrosés et autres textes*, Éditions Payot & Rivages 2014, p.37.

[178] Anissimov Myriam, *Romain Gary, le caméléon,* Éditions Denoël 2006, pp. 915-920. Myriam Anissimov, biographe de Romain Gary, nous donne des épreuves, en particulier dans *L'Annexe I : le nom du père. Une stratégie de survie.* Anissimov, à travers un travail méticuleux, a ressemblé tous les documents où Romain Gary a donné des renseignements concernant l'identité des deux parents, sur le lieu et l'année de naissance. Il est stupéfiant comment il a déclaré d'être fils de parents d'origines différents. Gary Roman, *La Promesse de L'Aube*, Éditions Gallimard, 1960. Il parle toujours d'être le fils d'un père d'origine russe.

Le résultat de cette imagination qui se prolonge dans la vie des deux sujets est le résultat du rêve éveillé que Freud a expliqué plusieurs fois dans son ouvrage[179]. Voilà comment ils décident de remplacer leurs propres pères par d'autres figures qui peuvent être d'un niveau social supérieur - Ivan Mousjoukine, acteur du cinéma muet de fin XIX siècle et début XX siècle pour Roman au lieu du vrai père, un simple fourreur - ou d'une condition sociale inférieure - comme Eduard Einstein vers la fin de l'ouvrage -. Le choix du père dépend aussi du matériau à disposition du garçon, en particulier de l'influence qu'il subit des personnes et du milieu qui l'entourent. [180]

3.2.1. La réaction de haine chez Roman après l'abandon.

Roman commence à discréditer son père quand il apprend par lui-même qu'il a une nouvelle copine, Frieda Bojarski. Mais Arieh commit une grande erreur c'est-à-dire qu'il n'a pas eu le courage d'avouer à son fils que cette jeune nouvelle femme est enceinte de lui. La nuit du 26 janvier 1925 a été très difficile pour Roman et le lendemain, il réfléchit sur tout ce que son père lui a dit. Voilà comment garçon commence à se détacher de son père et montre un dégoût vers lui :

> « Mon père avec Frida Bojarski ! objecta Roman avec la volonté de défendre l'honneur des Kacew, et malgré le dégout que lui inspirait le fait de prononcer le nom de la maîtresse de son père ». [181]

Dans ce passage, Roman s'élève à un rôle au-dessus de son père afin de préserver l'honneur de la famille, car il est encore attaché aux enseignements qu'il a reçus par lui. Il devient un membre ancien du clan Kacew et il reproche à Arieh d'avoir sali l'honneur et le nom de la famille. Mais cette élévation ne dure qu'un moment, car plus tard il

[179] À ce propos, j'ai consulté les ouvrages suivants : *Totem et Tabou, Le roman familial des névrosés et autres textes, Cinq leçons de psychanalyse.*

[180] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion, 2017. Dans ce cas, le matériau à disposition pour Roman est la mère qui cherche à plusieurs reprises d'imposer la figure de l'acteur du cinéma muet russe comme un père que peut lui donner du succès. Pour Eduard, tout d'abord la maison même et le fait d'avoir fréquenté et lu les textes de la bibliothèque paternelle. Ensuite la clinique du Burghözli.

[181] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion, 2017 p.130.

comprend qu'il doit renoncer à faire partie de ce clan, puisqu'on ne peut pas vivre deux Kacew. La solution est d'abandonner le ghetto et de recommencer une nouvelle vie :

> « Il se força à oublier son père et s'abandonna à la contemplation des flots qui charriaient des branches d'arbres sur lesquelles il se mit à voguer, descendant dans son esprit le cours de la rivière, quittant les faubourgs de la ville, naviguant vers la mer, là où les fleuves vont […] Un jour, il irait voir la mer […] Nina disait qu'à Nice la lumière était plus vive que partout ailleurs, que l'on y voyait plus clair, que la terre était plus ronde ». [182]

La présence d'une seule identité est causée par le père qui bride la personnalité du fils. Ce qui reste est un double, une ombre de lui, voilà pourquoi il sent la nécessité de s'écarter de lui.[183] Le changement du nom implique aussi l'abandon de sa ville natale et donc de s'éloigner définitivement de son père, afin de ne pas souffrir.

Donc Romain ne choisira pas de combattre son père, mais plutôt « Il se promit d'oublier sa colère, d'effacer tout sentiment de rancœur. Il dit adieu à son passé. »[184]

Avec cette attitude, Roman s'inscrit dans la catégorie du héros paranoïaque[185]. Le paranoïaque revendique que :

> « ceux dont il porte le nom ne sont pas ses vrais parents ; en fait, il serait le fils d'une personne noble, il aurait dû être écarté pour un mobile mystérieux et aurait été, enfant, confié à ses 'parents'. Ses ennemis veulent maintenir la fiction de sa basse extraction pour étouffer ses droits légitimes à la couronne ou à de grandes richesses ».[186]

Vu qu'il s'est éloigné d'Arieh, Roman revendiquera son statut et son rang dans la famille à laquelle il affirme d'appartenir, c'est-à-dire une famille d'acteurs russes une fois arrivé à Nice[187]. La reconstitution et l'identification du fils et du père nouveau passe tout d'abord à travers l'analyse et l'observation du visage qu'il fait à travers une photo donnée par la mère et qu'il cherche à y déceler les traits de cette nouvelle figure paternelle.

---

[182] *Ivi*, p.182.

[183] Ruivo Coppin Michelle, *Le tryptique de Philippe Guillou*, dans *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XXe et XXI siècles. La figure du père*, Éditions L'Harmattan 2008, p.190.

[184] Seksik Laurent*, Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, p.203.

[185] Rank Otto, *Les héros pathologiques*, dans *Le roman familial des névrosés*, Éditions Payot & Rivages 2014, pp. 85-106.

[186] Rank Otto dans *Héros Pathologiques* cité d'Abraham Kaarl, *« rêve et mythe » dans Œuvres complètes I* : 1907-1915, traduit par Ilse Barande Éditions Payot & Rivages 2014, p.95.

[187] www.youtube.com/watch?v=U2d_N-KebbU Je cite Seksik même qui affirme comment Romain Gary racontait à ses amis que l'acteur Ivan Mosjoukine était son père.

Après cet épisode, il est évident que, en confondant la représentation photographique de son propre visage avec celui de l'acteur, il prend tout à coup conscience qu'il s'est mis à lui ressembler. [188]

Le paranoïaque, en outre, manifeste un caractère d'égoïste. L'élévation et l'oubli sont un moyen pour s'élever. Tout cela le porte à se mettre à la place de la figure paternelle, car le jeune enfant, à la suite de cet événement est devenu jeune homme et donc il peut accéder au rôle même de père[189]. Mais Roman, en tant que héros paranoïaque, n'arrivera pas à résoudre tous les conflits et les questions avec Arieh Kacew[190], car il décidera d'abandonner Wilno pour aller à Nice.

Le voyage entrepris par Gary avec sa mère joue un rôle important. L'adolescent le considère comme motif pour échapper au malheur qui le frappe dans sa maison et dans la ville où il est né et qu'il a grandi. Comme affirme Freud, le goût du voyage consiste dans l'accomplissement de ces désirs précoces, c'est-à-dire qu'elle prend ses racines dans l'insatisfaction qu'inspirent maison et famille. [191] En outre, Roman aura le plaisir de découvrir des nouveaux lieux qui constituent seulement des désirs que la mère lui avait inspirés.

---

[188] Bourdieu Séverine, *L'épreuve de la mémoire et des photographies*, dans *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XXe et XXIe siècle*, Éditions L'Harmattan, Paris, 2008 p. 302.

[189] www.youtube.com/watch?v=U2d_N-KebbU. À ce propos, je veux citer la journaliste Caroline Goldman le 27 janvier dernier. Dans l'interview suivante, elle affirme que l'ouvrage publié par Seksik, c'est-à-dire Romain Gary s'en va-t-en guerre, peut être lu en parallèle à La Promesse de L'aube de Romain Gary, car cette histoire fictionnelle comble un vide présent dans le roman de l'écrivain juif. En effet, Romain Gary laisse entendre comment il a désiré grandir rapidement et donc devenir adulte, car il aimerait bien défendre sa mère face aux gens qu'ils la maltraitent. Tout cela dépend évidement à cause de l'absence d'une figure masculine dans la famille, c'est-à-dire son père.

[190] www.akadem.org/sommaire/colloques/livres-des-mondes-juifs-et-diasporas-en-dialogue-2015/l-impossible-judeite-de-romain-gary-05-03-2015-68057_4575.php Je cite Myriam Anissimov dans la journée dédiée à l'écrivain juif Romain Gary. Elle dit que Romain Gary a souffert beaucoup pour son père et surtout d'être le seul à survivre après l'épisode de la shoah. Dans *L'Éducation Européenne*, elle dit que l'écrivain aurait aimé sauvé son père, mais il n'a pas pu le faire.

[191] Freud Sigmund, *Un trouble du souvenir sur l'Acropole*, dans *Le Roman familial des névrosés*, Éditions Payot & Rivages 2014, pp. 47-64. Il s'agit d'une lettre que le fondateur de la psychanalyse adresse à Romain Roland.

3.2.2. La réaction de haine chez Eduard Einstein et le dévorement de son père.

Pour Eduard la recherche d'un point de référence est un peu plus complexe. Dans un premier temps, il semble que la figure qui considère comme maître et père est le fondateur de la psychanalyse Sigmund Freud[192].

> « Il [Albert Einstein] frappe à la porte de la chambre d'Eduard et n'obtient aucune réponse. Il tente à nouveau. Rien. Il tourne la poignée, jette un regard […] Il n'ose pas avancer d'un pas. Il remarque placardé au-dessus du lit l'immense portrait de Freud auquel le garçon voue une véritable vénération ». [193]

Il possède sa photo qui est placée au-dessus de son lit et qui veille en quelque sorte sur lui. Dès les premières pages, Eduard s'adresse au lecteur et il dit :« Et savez-vous vers quelle spécialité je compte m'orienter ? Vous êtes sur la voie. Je rêve d'être psychiatre ! ».[194] Il s'agit d'un domaine d'étude que son vrai père, Albert Einstein, n'apprécie pas. Eduard a eu le plaisir de la découvrir grâce à la lecture faite dans la bibliothèque paternelle et à travers nombreux écrivains et philosophes : « J'ai avalé Schopenhauer et Kant Nietzsche et Platon. J'ai dévoré Thomas Mann. À six ans, je lisais Shakespeare ».[195] Contrairement à son père, il effectue des études différentes et l'intérêt même de devenir psychiatre est dû au fait qu'il veut lui démontrer comment cette discipline produit des résultats significatifs comme les sciences, en particulier la physique. En outre, il espère se faire connaître dans le monde et ne pas vivre à l'ombre d'Albert.

Pour se détacher ultérieurement d'Albert, il revendique d'avoir reçu un baptême, selon les préceptes de la religion orthodoxe, contre la volonté d'Albert même.

> « Quant à la question de mon identité, il est bon de préciser, en ce début troublé des années trente, que, contrairement à ce que mon patronyme laisse entendre, je ne suis pas juif. Qu'on le dise haut et fort, Eduard Einstein est chrétien orthodoxe, baptisé

[192] À ce propos, je veux citer le même Laurent Seksik. Il a discuté du rapport entre Sigmund Freud et Eduard Einstein. Freud, en effet, a raconté qu'avant l'échange épistolaire qui a donné à la naissance à l'ouvrage *Pourquoi la guerre ?* (1932-1933), Albert Einstein se moquait de sa discipline.

[193] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion, 2013 p.99.

[194] *Ivi*, p.22.

[195] *Ibidem.*

> le 4 juin 1912 dans la ville de Novi Sad, en Serbie ! Je dispose de tous les documents nécessaires ». [196]

La revendication d'être d'un credo différent est vu comme une arme qu'il emploie contre son père pour le férir. En effet, « Le refus […] se dirige donc en premier lieu contre les attributs du monde paternel, tels que les normes, les traditions, les règlements, les nouveautés, le progrès la technique, les idéologies politiques et religieuses ». [197]

Eduard, en outre, considère son internat dans le Bürgholzli comme une expérience qui peut enrichir ses études de médecine et son intérêt vers la psychiatrie, même s'il est « entré à la clinique par la grande porte ». [198] Ce séjour est considéré comme une expérience que le lie aussi à son père, car Albert Einstein, pendant ses études, a travaillé ensemble à sa femme, Mileva Maric, dans la clinique du Bürgholzli. Pendant son séjour, la santé d'Eduard s'aggrave. L'aggravation de sa maladie dépend aussi de la clinique même. Eduard est maltraité par beaucoup d'infirmier comme Gründ et surtout le surveillant Heimrat. La relation qu'il entretient avec Heimrat lui conduit à la folie pure et il le fait à travers des mots et de la violence. À la suite de tous ces épisodes, le surveillant, face au désir d'Eduard d'échapper et d'aller aux États-Unis, lui demande « Ne te sens-tu pas plus en sécurité dans notre monde, que dehors ? »[199]

Quand Eduard montre des moments de lucidité dans les discussions qu'il entretient avec le surveillant, Heimrat s'énerve et il lui dit qu'il se trouve dans un lieu dans lequel les pensées doivent taire, car il est malade, en lui faisant comprendre comment il ne pourra jamais guérir. Le résultat de cette violence psychique et physique le porte à une détérioration et à croire d'avoir des pouvoirs magiques. Il est convaincu de pouvoir se transformer en chien.

> « Il est sorti en fermant la porte. Le claquement de la porte a dû fissurer quelque chose dans mon cerveau fragilisé par tant d'efforts de réflexion. J'ai senti un fragment de mon encéphale gauche se détacher […] J'ai failli m'effondrer sur le sol. Ma jambe et mon bras gauche ont tenu bon. J'ai avancé jusqu'à la porte avec l'intention de rattraper le surveillant Heimrat. Je voulais lui signifier dans quel état cette conversation m'avait mis […] Au prix de longs efforts, j'ai réussi à ouvrir la porte. J'ai commencé à marcher dans le couloir. Je voyais au loin la silhouette du surveillant Heimrat. J'ai voulu hurler son nom. Au lieu de cela, il m'est sorti un aboiement. Je

[196] *Ivi*, pp.20-21.

[197] Gross Manfred, *Le père omniprésent : réflexion sur l'élaboration littéraire du conflit père et fils dans l'œuvre de C. -F Ramuz*, Éditions Saltkine Reprints 1998, p.211.

[198] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion 2013, *p*.22.

[199] *Ivi*, p.211.

> m'accrochais à cet espoir qu'homme j'étais né, homme je mourrais. J'ai senti que l'accumulation des événements récents était peut-être en train de me transformer définitivement. Sans doute l'aboiement n'était-il que le prélude à une métamorphose plus profonde et annonçait-il également la perte de l'usage de mon bras et de ma jambe gauche, ainsi que la fracture définitive de mon cerveau […] J'ai à nouveau hurlé le nom d'Heimrat. Un autre aboiement a jailli de mes poumons ».[200]

Seksik donne la possibilité à Eduard de décrire tout ce qui est en train de se passer dans son corps, en nous montrant comment l'écrivain franco-algérien mêle à la littérature ses connaissances médicales. Le changement qu'Eduard subit montrera aussi comment il s'éloigne de la figure paternelle de Freud pour s'orienter vers un monde plus naturel et plus bas, donc primitif, de la condition familiale dans laquelle il est grandi. L'expression la plus adéquate serait, selon Sándor, le roman familial de déchéance[201] si on tient compte de la condition sociale d'Eduard. Dans plusieurs passages successifs dans le texte, Eduard affirme, dans des moments où il n'est pas lucide, d'être capable de se métamorphiser quand il veut, même quand son père veut le donner un dernier salut :

> « Mon père va vouloir entrer dans ma chambre et me parler, je le sais. Je suis quelqu'un de très intuitif. Einstein va ouvrir la porte et apparaître. Je ne veux pas qu'il apparaisse. Dommage que je n'aie pas le pouvoir de faire que la porte ne s'ouvre pas. J'ai de nombreux pouvoirs, pas celui-là […] Ce que je peux en revanche, c'est me transformer en chien. Je me métamorphose à ma demande. En entrant, Einstein verra un chien allongé sur le lit […] Si la porte s'ouvre, le chien lui sautera à la gorge. Eduard n'est pas le gentil garçon qu'on croit. Je peux me comporter en bête sauvage quand on me provoque. » [202]

En outre, dans les passages suivants du texte, il n'arrive pas à se transformer et cette incapacité de ne pas se métamorphiser est attribuée à Albert même, car il a peur que son père puisse lui voler ses pouvoirs magiques.

Son père est considéré comme un ennemi mortel. Il l'a empêché d'avoir une identité. Il croit qu'il peut lui voler tout, de redevenir personne et de ne pas être spécial et reconnu dans le monde. Eduard le voit comme principal responsable de sa maladie et de ses problèmes :

> « Peut-être ne me croyez-vous toujours pas ? Peut-être que de nombreuses personnes se présentent en ce lieu en affirmant être le fils d'Einstein. Je ne leur jetterai pas la pierre. Porter un illustre patronyme peut être considéré comme une chance. On croit que la gloire rejaillira sur soi. On se trompe lourdement. Le nom d'Einstein est

[200] *Ivi*, pp. 211-212.

[201] Frenczi Sándor, *Le « roman familial de la déchéance »* dans *Le roman familial des névrosés*, Paris, Éditions Payot & Rivages 2014, pp. 79-84.

[202] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion, pp. 97-98.

> une charge pour le commun des mortels. Une seule personne possède les épaules assez solides pour supporter un tel fardeau : mon père. Ni mon frère ni moi n'avons la stature. Voilà la cause de mes tracas si c'est ce que vous cherchez ».[203]

Il se sent menacé de l'influence de son père et il sent la nécessité d'échapper afin de lui sauver. Ce rancune est présent dans plusieurs passages du texte :

> « Malgré les apparences, je suis en première année de médecine. La faculté de Zurich est une des meilleures d'Europe. Je reste dans ma chambre à étudier, des semaines entières sans mettre le nez dehors. Mon père me recommande de prendre l'air. C'est commode pour lui. Moi, j'ai besoin de beaucoup travailler. Je ne suis pas Einstein ». [204]

Même s'il cherche à se reconnaître dans les succès d'Albert : « Je suis aussi célèbre que mon père. Le E de l'équation, c'est le E d'Eduard »[205], il est envahi par la mélancolie, car tout ce qui cherche de dire et de faire n'est pas suffisant :

> « Hors mon père, je n'ai pas d'existence légale. Aviez-vous déjà entendu parler de moi avant que je débarque ici ? Non. Je n'existais pas […] Il n'y a pas de place dans ce monde pour un autre Einstein. Je pâtis d'un trouble du culte de la personnalité ». [206]

Le fils pense d'être renié par le père et pour pouvoir retrouver la paix, il doit le tuer. Le père lui a fourni un motif d'hostilité, car sa notoriété l'empêche d'avoir un nom.

Ce sentiment se manifeste à travers le rêve. Eduard dit d'être victime de sa maladie et d'avoir des rêves[207] terrifiants. Des rêves, où son père réapparaît et ils ne concernent que sa mort : « Début septembre, une foule gigantesque s'est massée sous ma fenêtre en agitant des fourches sur lesquelles était plantée la tête de mon père ».[208]

Eduard, contrairement à Romain paranoïaque, est un anarchiste,[209] car il veut se venger de son père. Ces sentiments sont présents dans la psyché du personnage de l'enfance et ils restent aussi dans la période de l'adolescence, même si le protagoniste est en fait un adulte, car la psychique infantile a été renforcée au lieu d'être modifiée.

---

[203] *Ivi*, p.24.

[204] *Ivi*, p.22.

[205] *Ivi*, p.44.

[206] *Ivi*, p.46.

[207] *Ivi*, p.23.

[208] *Ibidem*.

[209] Rank Otto, *Héros Pathologiques* dans *Le roman familial des névrosés et d'autres textes*, Éditions Payot & Rivages 2014, p.100. Mot employé par le philosophe autrichien qui s'oppose au paranoïaque.

Vers la fin de l'ouvrage, quand Eduard découvre, à travers une photographie fournie par un journaliste, d'être la cause de la souffrance de son père, il semble s'apaiser, car il a obtenu tout ce qui voulait, c'est-à-dire faire souffrir et causer la mort d'Albert.

> « Il (Journaliste) sort de son cartable une photographie et me la tend. Il précise qu'il l'a trouvée en faisant des recherches. Je contemple longuement cette vieille photo où mon père et moi sommes assis dans la salle de réception du Bürgholzli. Le journaliste précise que la photo date de mai 1933 […] Je demande au journaliste si lui aussi a l'impression que mon père est triste alors qu'il est seulement ici pour me dire adieu […] Oui, vous avez raison, votre père a l'air très triste, j'ai vu de nombreuses photographies de lui, eh bien, je ne lui ai pas connu cet air-là […] Cher Eduard il me semble que c'est de la peine […] vous devez être la cause du chagrin de votre père. Alors, lentement, s'est mis à monter en moi un sentiment étrange que je ne reconnaissais pas […]
>
> -Eduard, vous avez l'air heureux ».[210]

En outre, l'écrivain ne se contente pas de mettre en évidence la violence du personnage principal, mais il décrit l'intensité d'un conflit entre père et fils. Voilà un exemple de violence verbale employé par Eduard Einstein vers Albert qui est venu lui rendre visite, avant de partir aux États-Unis :

> « - Quelqu'un t'a-t-il dit entrer ? - demande Eduard.
>
> La pénombre jette sur le visage de son fils une grimace à faire frémir. Un grand rire éclate dans le noir. Il ne reconnait pas ce rire. Dans la chambre règne une odeur poisseuse. Il a l'impression de glisser dans un lieu peuplé de mauvais songes. Il finit par demander s'il peut entrer.
>
> - Tu dois avoir une autorisation ».[211]

Pour Eduard, le père est vu comme un être despotique et tyran envers lui. Sa mort se déroule dans le climat de révolte du fils, donc dans la transgression de la loi du père et dans l'accomplissement de tous les interdits. Voilà comment Eduard, en reprenant la conception fournie par Freud, a probablement dévoré son père afin de s'emparer de la force et de la puissance de la victime en l'incorporant en eux[212]. Mais le fait de ne pas

[210] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion, 2013, pp. 292-294.

[211] *Ivi*, p.99.

[212] Freud Sigmund, *Le retour infantile du totémisme* dans *Totem et tabou*, cité par Ruivo Coppin Michelle dans *La relation père/fils dans le triptyque de Philippe Le* Guillot dans *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XXe et XXIe siècle*, Éditions l'Harmattan, p.189.

pouvoir tourner la page et d'échapper du lieu où il se trouve, nous montre comment Eduard même est destiné à succomber.

TROISIÈME PARTIE : LE RAPPORT PÈRE ET FILS DANS L'OPTIQUE DE LA FIGURE PATERNELLE.

CHAPITRE 1 - La séparation du père.

1.1. Le père : évolution et le rôle dans les textes de Laurent Seksik.

Dans les deux romans à l'analyse, Seksik laisse de la place à la figure paternelle, car il a voulu donner une motivation aux choix qui les ont emmenés à s'éloigner des fils. À travers la technique de l'empathie et en employant la fiction, il met en évidence quels sont les sentiments des personnages et les réactions éprouvées lorsqu'ils décident de s'en aller du foyer familial.

Toutefois, la critique journalistique actuelle donne une interprétation aux rôles qui ont joué Albert Einstein et Arieh Kacew dans les textes de l'écrivain franco-algérien. Claire Julliard[213] affirme qu'Arieh Kacew n'a pas un bon rôle dans le texte, car il a abandonné une fois Nina et Roman à cause du premier conflit mondial. Après son retour, il les abandonnera définitivement par une femme plus jeune. Dans une émission radiophonique présentée par Laurent Goumarre[214], le journaliste dit à l'écrivain comment Albert Einstein est présenté dans le texte comme un monstre, car il n'a rendu qu'une fois visite à son fils en 23 ans. En outre, Einstein est défini comme un mari et père égoïste qui abandonne son fils[215] ou qu'il a des comportements ambigus avec eux.

Seksik a répondu aux interprétations faites par les critiques. Pour ce qui concerne le génie du XX siècle, il dit d'avoir raconté l'histoire d'un être humain avec ces failles, son courage[216]. L'écrivain même affirme qu'il n'a jamais voulu représenter des hommes

[213] bibliobs.nouvelobs.com/critique/20170315.OBS6649/romain-gary-et-son-pere-ce-mystere.html.

[214] www.franceinter.fr/emissions/le-nouveau-rendez-vous/le-nouveau-rendez-vous-24-janvier-2017.

[215] http://culturebox.francetvinfo.fr/livres/la-rentree-litteraire-2014/le-cas-eduard-einstein-la-relativite-des-sentiments-143171.

[216] https://vimeo.com/81181635.

monstrueux, plutôt des pères qui ont toujours aimé leurs fils, même s'ils sont loin d'eux. Ce qui compte pour Seksik est de montrer comment les pères sont « pétris d'humanité »[217], car il a mis en évidence tous les sentiments qu'Arieh Kacew et Albert Einstein éprouvent lorsqu'ils perdent définitivement Roman et Eduard. Le but de cette partie est de montrer comment la critique journalistique donne une interprétation incorrecte des figures paternelles et comment l'écrivain franco-algérien a représenté deux hommes qui ont souffert pendant le cours de leur vie, puisqu'ils restent toujours à côté de leurs fils, même si Roman et Eduard croient à la fin que les pères ne les aiment plus.

1.2 La cause du détachement du père.

En général, la figure paternelle dans la littérature française contemporaine change de perspective. Dans les siècles précédents, ils sont présentés comme symbole d'autorité et de pouvoir. Chaque enfant a dû affronter ce conflit avec lui et dans cette bataille les écrivains ont mis en évidence l'autorité paternelle. Le père est le repère de la loi, celui qui construit la morale, le lien avec les racines et la tradition.[218] Au XIXe siècle, ils s'inscrivent dans la catégorie de pater familias, c'est-à-dire qu'ils indiquent la puissance absolue et ils ont le droit sur la vie et la mort de toute la famille. Toutefois, ce rôle d'autorité a désormais perdu du pouvoir et les écrivains contemporains s'adaptent à cette nouvelle évolution. Claire Metz même affirme que :

> « Les évolutions de la société depuis la fin du patriarcat ont si profondément modifié notre perception du père que nous ne savons plus ce qu'est un père, ni même qui est le père. Les critères de désignation du père se sont multipliés tandis que ses fonctions sociales se sont disjointes, entre éducateur, géniteur, père légal, sans compter les fonctions psychiques nécessaires à la constructions subjective de l'enfant ». [219]

La question du père est ensuite délaissée par la littérature et cela a constitué un domaine de réflexion pour les sciences humaines comme la psychologie et la psychanalyse. La perte de pouvoir dépend aussi de l'évolution de la société. Seksik même s'adapte à cette figure incapable de recouvrir le rôle puissant du passé.

[217] www.youtube.com/watch?v=U2d_N-KebbU

[218] www.nidoevolo.it/levoluzione-della-figura-paterna-nella-letteratura-nel-cinema-e-nellarte/

[219] Metz Claire, *Absence du père et séparation*, Éditions l'Harmattan 2009, p. Introduction.

Dès le début des œuvres, les pères ont déjà abandonné le foyer familial pour recommencer une nouvelle vie avec ses nouvelles copines, c'est-à-dire Frieda Bojarski, pour Arieh, et sa cousine Elsa, pour Albert Einstein. La cause de l'abandon du foyer familial ne concerne pas les fils, qu'ils croient être les principaux responsables qui ont emmené les pères à s'éloigner de la maison, mais ce sont les femmes, donc Mileva et Nina. Comme on a déjà vu, elles incarnent le rôle de femmes despotiques et tyranniques par excellence, qui s'interposent dans le rapport entre les pères et les fils. Évidemment, elles emploient ce pouvoir despotique avec leurs maris et surtout quand elles ne leur donnent pas la possibilité de répliquer. L'impossibilité de répliquer est dû à la différence de leurs principes.

Tout cela se déduit dans le rapport entre Nina et Arieh Kacew. Leur liaison amoureuse, repère pour le petit Roman, semble présenter une faille lorsque mari et femme sont éloignés à cause du premier conflit mondial. Vers la fin de la grande guerre, le père accède de nouveau au foyer familial, mais il est évident que quelque chose a changé. Mari et femme n'arrivent plus à se comprendre et la présence de Nina devient très lourde pour lui.

Comme pour Roman, Nina s'impose à Arieh pour lui changer et projeter le futur.

> « - Un jour, après que cinq garçons et trois filles seront nés de mon ventre, tu dirigeras la plus grande manufacture de fourrure de toute la Russie. Nous vivrons dans le palais d'un grand domaine. Toute la cour du tsar portera tes manteaux, tes pelisses habilleront l'armée russe ! George V t'enverra un émissaire pour te supplier de lui confectionner un vison blanc qu'il aura vu sur les épaules du Kaiser Guillaume II. Et le tsar lui-même, constatant la perfection de ton travail, aura une révélation. Il confessera ses fautes, interdira les pogroms, mettra l'antisémitisme hors la loi, dissoudra l'armée des Cosaques, fera brûler tous les exemplaires des Protocoles des Sages de Sion, autorisera les juifs à habiter où bon leur semble, et pour finir il deviendra le Grand Protecteur des Juifs.
>
> - Je veux bien que le tsar devienne notre grand protecteur, ma Nina, mais avant, j'ai rendez-vous avec Lev Perutz, mon comptable.
>
> - Je te parle de sauver le peuple juif et tu me réponds : 'Lev Perutz, le comptable' ! Arieh Kacew, tu me désoles… Au moins, profite de ce Perutz pour embaucher et t'agrandir. Pourquoi n'exportes-tu pas en

> France ? Les Français ne sont pas comme nous, leurs maris se damneraient pour parer leurs épouses des plus belles fourrures ». [220]

Dans le passage suivant, il est évident comment les deux ne sont pas de la même idée. Nina présente des principes qui vont contre ceux d'Arieh. Évidemment, la femme a des rêves et des aspirations trop grandes par rapport à ceux d'Arieh. En outre, dans le discours qu'elle fait, lorsqu'elle projette le futur à son mari, elle laisse apparaître son âme d'actrice et d'artiste qui n'est pas compris par Arieh, puisque pour lui ne sont que des rêves. Tout cela ne fait qu'énerver Nina, car il ne veut pas suivre ses propositions. Le mari ne peut pas suivre les projets de sa femme, car il a déjà atteint ses aspirations bourgeoises. Il se montre faible et soumis et avec cette réponse, il espère la satisfaire face au discours qu'elle a déclamé. Toutefois, il comprend vite que ce n'est pas la bonne réponse, puisqu'il n'est pas capable de lui donner une réplique appréciée. Cette incapacité de lui donner tout ce qu'elle veut, ne fait qu'aggraver la situation et à donner lieu à toute une suite de discussions. Cette opposition entre homme bourgeois, religieux et femme artiste rêveuse, est présentée à plusieurs reprises dans le texte. Nina s'acharne toujours lorsque son mari vit dans l'appartement 16 de la rue Grand- Pohulanka, car il n'a pas d'aspirations :

> « Ça n'est pas ton Lev Pertuz de comptable qui aurait écrit ça ! Allez, amène-moi à Paris ! Ou, à défaut de Paris, offre-moi une datcha lin de la ville, sur la Vilnia. Comment veux-tu que l'ambassadeur d'une grande marque remarque mes créations ! Oh, je sais bien, tu vas encore penser que j'ai trop d'ambitions, que Nina Owcinska est folle ! Ton père le pense si fort que cela va finir par déteindre sur toi. Qu'est-ce que j'y peux si les Kacew ont si peu d'ambitions ! – J'ai l'ambition d'être heureux et de rendre les miens heureux. – Ambition de petit-bourgeois… - Je donne le meilleur de moi-même. – Et si cela n'est pas assez ? – On ne peut donner que ce que l'on a. – Alors donne-moi un enfant ! ». [221]

Pour Nina, Arieh Kacew, n'a pas de grands désirs et elle ne l'accepte pas. Tout cela ne fait qu'intensifier leurs divergences.

Nina ne tient pas compte des biens matériels comme l'argent. Pour un bourgeois comme Arieh, l'argent est la seule chose qui donne du bonheur à la suite d'un travail très lourd, contrairement à sa femme, laquelle n'importe rien. Dans le passage suivant, on

[220] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, p.68.

[221] *Ivi*, p.69.

peut voir comment les principes bourgeois de l'homme sont en opposition aux valeurs de la femme et de nouveau elle fait taire son mari, en l'empêchant de répliquer.

> « L'argent ! Il n'y a que ça qui t'intéresse ! – Elle avait repris le cadeau d'entre ses mains, l'avait jeté sur le fauteuil : - J'ai passé des jours à chercher cette montre, je me suis ruinée en téléphone avec Genève pour te faire plaisir ! Et avant même de me dire qu'elle est magnifique, que c'est le plus cadeau que tu aies jamais reçu, ta première réaction est de me dire : l'argent ! … la prochaine fois, je t'offrirai une montre-bracelet, en toc, comme celles que porte ton frère ! Et puis non, il n'y aura pas de prochain fois – Elle avait claqué la porte de la maison ». [222]

Le comportement de la femme que domine son mari est évident. « Face à tous ces mauvais traitements, le père ne fit mot et laisse faire ! ». [223] Nina ne rejoint pas son désir, c'est-à-dire de modifier les valeurs de son mari. L'oppression n'implique qu'une solution : la nécessité de fuir du foyer familial pour retrouver la liberté perdue. L'escamotage est de trouver une nouvelle femme qui peut lui garantir de la sérénité.

Chez Einstein se passe la même chose. À cause de la distance de sa femme et du rapport de l'incompréhension, il ne reste qu'échapper du foyer familial de départ pour recommencer à nouveau, sans les fils. Comme pour Arieh, Albert est accusé par sa femme de ne pas avoir du temps à dédier à sa famille, car il est occupé du travail. Les autres accusations sont de ne pas lui donner des attentions qu'elle demande et voilà comment le rôle de femme despotique et tyrannique sort. Mileva montre des comportements identiques à Nina, alors qu'Albert, comme Arieh, n'arrive pas à la satisfaire comme elle veut.

> « Mileva vivait dans un état de jalousie maladif. Elle était dans le reproche permanent. Elle refusait son mode de vie. Elle l'accusait du temps consacré à ses travaux, de ses sorties avec ses amis, Besso, Grossmann et Volodine. Tandis qu'il s'ouvrait au monde, elle se repliait sur elle-même. Elle lui imputait la responsabilité de son propre malheur ». [224]

Comme pour Arieh Kacew, Einstein semble être la victime de sa femme. Elle le harcèle afin qu'il puisse obtenir ce qu'elle veut. Arieh et Albert ne représentent plus les pères à poigne[225], car ils se laissent écraser par leurs femmes et ils perdent l'autorité. L'autorité paternelle disparaît avec toutes les fonctions que les pères ont dans la famille,

[222] *Ivi*, p.167.

[223] Metz Claire, Metz Claire, *Absence du père et séparations*, Éditions L'Harmattan 2009, p.69.

[224] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion 2013, p.201.

[225] Metz Claire, Metz Claire, *Absence du père et séparations*, Éditions L'Harmattan 2009, p.72.

comme le fait d'imposer et de faire grandir leurs propres fils avec les valeurs, en garantissant leur transmission de génération en génération. Ils apparaissent comme deux personnages presque silencieux qui n'arrivent pas à s'imposer et à résoudre les accusations lancées par leurs femmes.

Dans les deux romans, Laurent Seksik a présenté de façon rapide le rapport que les deux hommes entretiennent avec les deux parents, en particulier chez Arieh Kacew son père et chez Albert Einstein ses parents. Le père, pour Arieh, et les parents, pour Albert, représentent les figures tyranniques par excellence, car ils symbolisent la loi et le pouvoir sur les autres membres de la famille. Il est évident comment Arieh et Albert ont vécu le contraste avec les figures paternelles, afin qu'ils puissent obtenir la liberté et tout ce qu'ils désirent. Ils doivent se détacher des parents et ils doivent les remettre en question afin qu'ils puissent reconnaître leurs identités.[226] Ce contraste ne se passe bien et tous les deux membres de la famille refusent d'accorder le mariage avec ces deux jeunes femmes. Les fils doivent combattre beaucoup pour obtenir tout ce qu'ils veulent et ils sont prêts à aller contre les parents mêmes.

Chez Arieh Kacew, on peut voir comment se développe un discours dans lequel le père espère d'éloigner son fils d'une erreur, car Nina et lui sont deux personnes différentes :

> « Cette Nina, je ne l'ai croisée qu'une seule fois, mais je sais qu'elle n'est pas pour toi, avait-il lancé. – Que lui reproches-tu au juste ? – J'ai lu dans ses yeux quelque chose qui ne présage rien de bon. – Nous lisons l'avenir dans les yeux maintenant, et pourquoi pas dans le marc de café ? – Ne te montre pas insolent, s'il te plaît. – Excuse-moi papa… - […] Quelque chose ne tourne pas rond chez elle. – Comme chez tout le monde, non ? – On dirait une aventurière. – Tu disais que le mariage est une grande aventure. – Pour l'affronter il te faut quelqu'un de sensé, de solide et de doux, elle n'a aucune de ces qualités. – Elle en a un tas d'autres. – Lesquelles ? – Elle est… énergique ! D'une force à soulever les montagnes ! – Quoi d'autres ? – Passionnée ! – C'est une qualité la passion ? – Terriblement sensible. – C'est pire encore ! – Cultivée, elle a lu des bibliothèques entières. – Le Talmud en entier ? – Pas ce genre de littérature, papa. – […] Bientôt tu vas m'apprendre qu'elle a été actrice ! – Elle l'a été papa… Papa je me moque de ses qualités et je me moque de ses défauts ! Je l'aime voilà tout ! – L'amour ne fait que passer, Arieh, la seule chose qui reste, c'est la tendresse. – Elle est tendre, plus qu'aucune femme ne saurait l'être. – Je ne l'ai pas remarqué. – Tendre avec ceux qui l'aiment ». [227]

[226] www.stpauls.it/fa_oggi00/1199f_o/1199fo53.htm

[227] *Ivi*, pp. 97-98.

Dans le discours, Arieh Kacew tient tête au père pour réaliser son désir. Le père ne veut pas lui accorder la bénédiction pour les noces, mais ensuite il doit céder contre sa volonté.

La même chose se passe chez Albert Einstein. Il connaîtra sa femme pendant ses études à l'Université de Zurich. Il tombe amoureux d'elle et il ira contre les opinions des camarades et contre sa famille. Même pour lui, la bénédiction du père est difficile à obtenir :

> « Le mariage était né sous les pires auspices, considéré comme une mésalliance. Albert avait arraché la bénédiction de son père sur son lit de mort. Sa mère, Pauline Einstein, avait fulminé – Tu es en train de gâcher ton avenir et ta carrière !... Ta 'Dockerl' (ainsi surnommait-il Mileva tandis que lui était son 'Johnzerl') elle n'a sa place dans aucune famille convenable !... Elle, c'est un livre. Comme toi. Alors que c'est une femme qu'il te faudrait… Tu n'auras pas trente ans qu'elle sera déjà une vieille sourcière ». [228]

Toutes les deux femmes sont présentées par les parents comme des sourcières, inaptes à être à côtés des fils, car ils comprennent que Nina et Mileva ne les feront pas heureux. En outre, Arieh et Albert ont grandi avec une éducation différente. Ils sont le résultat des valeurs qui ont reçu par leurs parents et il est évident que cette relation ne provoquera que de la souffrance. Toutefois, vu qu'ils sont soumis à la loi patriarcale, avec le mariage ils espèrent se libérer des valeurs traditionnelles.[229] Les parents sont vus comme des êtres qui empêchent la liberté et ils représentent la discipline et la raison.

L'éloignement d'Arieh et d'Albert nous montre comment ils reconnaissent plus tard que leurs parents avaient raison et que la seule chose à faire pour ne pas souffrir, c'est échapper et de vivre loin des femmes. La rébellion n'est qu'une faute commise et la seule chose à faire est de revenir en arrière. Le retour implique la redécouverte des racines familiales et des traditions.[230] Plus tard, chez les deux pères, se développe un sentiment d'apaisement vers leurs parents « ce chemin l'a conduit à une compréhension plus large et profonde des autres et du monde ».[231] Toutefois, les deux maris n'arrêtent pas d'aimer

---

[228] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion 2013, pp. 53-54.

[229] García Casado Margarita, *Des pères et des filles à travers l'œuvre de Assia Djebar*, dans *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XXe et XXIe siècles. La figure du père*, Édition l'Harmattan 2008, p.43.

[230] www.stpauls.it/fa_oggi00/1199f_o/1199fo53.htm

[231] Balint Babos Adina, *La rencontre fils-père dans L'Africain de Jean-Marie Gustave Le Clézio*, dans *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XXe et XXIe siècles. La figure du père*, Édition l'Harmattan 2008, p.146.

le foyer familial constitué et la femme même. Cela est évident quand ils sont déjà loin de la maison et des fils. Arieh pense au jour du mariage avec Nina et comment il était heureux dans les premiers moments avec elle. Chez Einstein, on retrouve tout cela à travers des réflexions qu'il fera dans le train lorsqu'il donnera un dernier salut à son fils Eduard avant de partir aux États-Unis.

1.3 Le détachement des fils.

Arieh et Albert n'abandonnent pas seulement leurs femmes, mais aussi leurs fils, en particulier, pour Albert, Hans-Albert et Eduard, tandis que pour Arieh, Roman. Ce détachement n'est pas très simple, même pour les pères.

La souffrance et la difficulté éprouvées par Albert Einstein sont mis en évidence, lorsque Hans-Albert le rejoint aux États-Unis et après la réconciliation le fils lui demande pourquoi il a commis ce geste. Face aux accuses que sa femme lui fait, Albert Einstein cherche à lui donner une explication :

> « Ces actes remontaient à trente ans en arrière […] Ses théories publiées dans les Annales de physique avaient fait dire à Planck, le patron de la science allemande, qu'Einstein étain un nouveau Galilée. Il n'aspirait qu'à résoudre la généralisation de la théorie de la relativité restreinte. Prague lui offrait une chaire de professeur. Berlin l'accueillait. […] Il était jeune, il avait à peine vingt-cinq ans. Ne commettons-nous pas des erreurs à vingt-cinq ans ? ». [232]

La cause principale de son éloignement ne dépend pas seulement de sa femme, mais aussi du travail, car il a atteint tout ce qu'il désire : être le génie du XX siècle. Les pères semblent trouver des moments heureux seulement quand ils se retirent dans leurs bureau[233], car une fois qu'ils finissent de travailler, ils ne font que réfléchir sur ces problèmes.

[232] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion 2013, pp.201-202.

[233] Savic Maria, *Relation père-fille dans l'œuvre de Gabrielle Roy : dynamique oscillatoire entre rapprochement et éloignement* dans *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XXe et XXIe siècles*, Éditions l'Harmattan 2008, p.106.

Arieh et Albert n'arrivent pas à affronter leurs fils, car ils éprouvent des remords, mais ce n'est pas la même chose comme pour leurs femmes. Ils aiment et ils aimeront toujours les fils.

Toutefois, l'abandon du foyer familial pour tourner la page et vivre avec une nouvelle femme font « ébranler le statut familial dans ses fondements même et toucher de plein fouet l'institution du père ». [234]

Chez Arieh Kacew, le détachement se passe à travers une lettre, qu'il décide d'écrire, car il n'a pas le courage d'affronter vis-à-vis son fils. « Pour éviter de se désister à nouveau tout autant que pour se faciliter la tâche, il a écrit une longue lettre qu'il a passé la nuit à rédiger et qu'il lira à son fils ». [235] La phase de l'écriture n'est pas facile, car il éprouve beaucoup de remords pour le geste que doit faire.

> « Il l'a écrite comme en proie à une fièvre, envoûté par les sortilèges du remords, pesant chaque terme, choisissant chaque phrase, recommençant sans cesse, jetant ses brouillons à la poubelle, froissant une page à peine commencée, en déchirant une autre apparemment terminée parce qu'à la relecture elle n'exprimait pas exactement ce qu'il ressentait, trahissait son chagrin ou atténuait sa faute ». [236]

Le fait de réécrire plusieurs fois la lettre et de vérifier tout ce qu'il écrit nous fait comprend comment il ne veut pas causer des incompréhensions avec le fils. En outre, il ne veut pas que Roman fasse des crises hystériques comme sa mère et qu'il lui tourne le dos. Le lendemain, le père doit affronter le fils et chez lui se développent des sentiments comme la peur et surtout la souffrance de briser le cœur de Roman. « Montant les escaliers, il a comme l'impression d'aller à l'échafaud. Il est le juge qui prononce la peine. Il ressent l'amer regret du coupable ». [237]

Face à Roman, Arieh se trouve à affronter une grande épreuve. Le père, comme d'habitude, espère lui donner des renseignements concernant la vie, car il doit accomplir son rôle, c'est-à-dire d'introduire le fils dans la société. Toutefois, même s'il accomplit son rôle, le fils semble déjà comprendre ce qu'Arieh veut lui avouer :

> « - Comment vas-tu, Roman ? murmure l'homme d'une voix douce, en posant la main sur l'épaule de son fils. Tu travailles toujours bien à l'école ? Je te l'ai répété cent fois, l'essentiel de la vie d'un homme doit résider dans l'étude et dans le respect

[234] Metz Claire, *Absence du père et séparation,* Éditons l'Harmattan 2009, p.21.

[235] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre,* Éditions Flammarion 2017, p.70.

[236] *Ibidem.*

[237] *Ibidem.*

de la Loi. Le reste importe peu, réussite, argent, gloire. Seul veut de respecter les Commandements. Honorer son père et sa mère, ne pas mentir, ne pas voler…

- Ne pas commettre adultère ? interrompt l'enfant.

- L'homme lâche, avec un brin d'hésitation, d'une voix un peu gênée :

- Oui, bien entendu, le sixième Commandement est aussi important que les autres. Un grand amour fidèle est la vocation innée de tout être humain ».[238]

Les mots employés par Roman qui évoquent le Commandement font une percée dans le cœur d'Arieh et cela augmente la difficulté d'avouer au fils toute la vérité, comme le fait que sa nouvelle copine est enceinte de lui.

Dans la lettre, il est évident comment Arieh Kacew revient sur ses pas, car il comprend que son père a raison. Donc, il y a une récupération de tous les conseils et de toutes les valeurs qu'il lui avait données lorsqu'il était en vie. En outre, il fait comprendre à Roman comment a-t-il combattu afin d'éviter la séparation, mais cela n'a pas été suffisant :

« - Me marier avec ta mère n'a pas été simple. Elle était plus âgée que moi, s'était déjà mariée une première fois, avait déjà un fils. Ma famille, mon entourage, les règles de bienséance édictées par mon milieu, tout s'opposait à notre union. Un membre de la tribu des Cohen à l'interdiction d'épouser une divorcée. Il a fallu lutter pour que mon père consente à ce mariage, pour obtenir sa bénédiction. Nous nous sommes battus, elle et moi. Nous avons remporté cette bataille et ta naissance est venue récompenser la victoire. Mais à peine était-tu né que j'ai dû partir pour la guerre. Quand je suis revenu, je n'étais plus le même, mais la guerre m'avait changé et ta mère également. Vous aviez dû quitter Wilno. Les privations et les voyages avaient atteint ta mère, tout comme les morts et les rats m'avaient éprouvé sur le front. Nous étions devenus deux étrangers, nous luttions chacun contre nos démons. Puis nous avons entamé notre guerre. Et celle-là, je l'ai perdue, ou je n'ai pas su la mener, ou j'ai rendu trop tôt les armes… » [239]

Dans le passage précédent, il est évident comment le rôle du père n'est pas celui commun de la littérature du passé, mais d'un père soumis, dans ce cas à sa femme, et qui n'arrive pas à la faire taire. Arieh ne semble pas échapper aux ordres de la figure

[238] *Ivi*, p.83.

[239] *Ivi*, pp.90-91.

paternelle tyrannique et la rébellion ne semble qu'être provisoire. Dans le choix de la nouvelle copine, il est évident comment elle est l'opposée de Nina. En effet, elle est grandie avec les valeurs bourgeoises et elle est plus tendre et douce par rapport à Nina :

> « Nina lui donnait l'impression de marcher dans une forêt sombre et hostile, remplie d'êtres malfaisants qui avaient juré sa perte […] Il l'avait toujours protégée contre ses excès. Mais ce combat contre des démons imaginaires qui allait à l'encontre de sa nature première avait laissé Arieh au bord de l'épuisement. Un jour, il avait rencontré Frida, l'exacte opposée de Nina, quelqu'un de doux, d'attentionné ». [240]

Pour Albert Einstein, comme Arieh, le détachement du fils arrive deux fois. La première fois lorsque Mileva n'accepte pas de vivre dans la ville de Berlin et elle fera retour à Zurich avec ses propres fils. Le père lui-même fait une comparaison entre son ex-femme tyrannique et sa nouvelle copine. En effet, Mileva est présentée comme une femme « […] Serbe orthodoxe, petite, mince et taciturne, sèche et affûtée, fière et rebelle »[241]. Alors que sa nouvelle copine et cousine Elsa est présentée comme « […] une juive allemande de Souabe, affable, ronde et douce, au tempérament effacé et jovial ».[242] Albert, même s'il est le plus grand génie du XX siècle, ne fait que suivre la loi des parents, c'est-à-dire de choisir une femme de confession juive et douce au lieu de rester ensemble à Mileva, une femme qui, comme Nina a une grande personnalité.

[240] Ivi, p.117.

[241] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion 2013, p.36.

[242] *Ibidem.*

CHAPITRE 2 - La culpabilité.

2.1 Le sentiment de culpabilité chez les pères.

Après le détachement, les pères ne font que souffrir à cause du choix pris. Comme pour les garçons, il est évident qu'ils éprouvent le sentiment de culpabilité. Naturellement, ce sentiment est complètement différent par rapport à celui éprouvé par Roman et Eduard. Albert et Arieh tournent la page. Maintenant ils doivent penser à créer un nouveau foyer familial avec les copines. Mais ils le font avec beaucoup de difficultés, car ils pensent toujours aux fils et à la douleur qu'ils leur ont donnée.

Ils se voient comme de mauvais exemples pour les fils. Tout cela est évident chez Arieh Kacew. Pendant le développement de l'ouvrage, Seksik le présente comme un homme qui n'arrive pas à vivre tranquillement, hors du contexte de travail. Avouer à son fils l'impossibilité de ne pas rentrer chez lui et de lui faire retrouver la maille dans le couloir, constitue une sorte de décadence pour lui, car il n'a pas réussi à combattre face aux adversités et aux sentiments éprouvés.

> « Maintenant, Arieh repartait pour une autre vie, cette fois au bras d'une autre femme. 'Roman connaîtra-t-il jamais vraiment son père ? se reprochait-il en poursuivant son chemin. Je suis un salaud de la pire espèce', conclut-il en franchissant la porte cochère du numéro 16 […] ». [243]

Il n'arrive pas à être présent et être un repère pour Roman.

> « Il marche le long des rues, les épaules ployant sous un fardeau invisible. La ville basse, plongée dans la nuit, semble s'éloigner de lui à mesure qu'il avance. À peine remarque-t-il que la neige a cessé de tomber. Il revoit le visage tordu de souffrance de Nina, les yeux embués de larmes de son fils, entend l'écho de sa propre voix lisant la lettre. Il éprouve un sentiment de honte devant l'indifférence qu'il est forcé d'afficher ».[244]

Arieh n'a rien de glorieux pour incarner cette figure de repère et de puissance de famille. Lorsqu'il rejoint l'appartement 16 de la rue Grande – Pohulanka et se retrouve face au fils, il éprouve des sentiments de peur. Il ne veut pas lui dire qu'il partira de nouveau et cette fois de façon définitive, car Roman espère dans son retour.

> « Il tourne la tête, voit dans l'encadrement de la porte la figure de son père. Ce dernier s'engouffre dans la chambre, comme s'il voulait échapper à la foudre, et

[243] Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, p.63.

[244] *Ivi*, 95.

renferme soigneusement la porte derrière lui. Le garçon se lève, va l'embrasser. Cela fait des lustres qu'il ne l'a pas vu ». [245]

Dans ce passage, le père est incapable d'exercer son rôle. Il semble régresser au rôle de fils. Donc, il ne fait que donner lieu « aux images de famille instables, aux liens fragilisés par […] les insuffisances […] relationnelles ». [246]

Même s'il n'est pas capable d'être à côté de son fils, il montre du courage lorsqu'il se retrouve face à un officier allemand des SS. Dans le discours qu'il entretient avec le militaire, Arieh risque sa propre vie sans détour. Comme pour Albert Einstein, Arieh Kacew n'a pas de problèmes à affronter la mort et ses ennemis. Il espère combattre avec la force des mots, afin qu'il fasse comprendre à cet homme comment tous les crimes qui perpétuent sont injustes. L'officier tout d'abord lui demande s'il a bien compris qu'il existe une race supérieure et une inférieure, pour le mal qui ont fait. Mais Arieh Kacew, à travers la réponse qu'il lui donne, montre une attitude très calme, qui fait énervé l'officier même.

« - Regarde mon insigne, Kacew, l'insigne de la SS. Nous, nous avons le culte de la mort. Alors n'essaie pas de m'apitoyer, Kacew !

- Je tente juste de vous expliquer qu'un juif est avant tout un homme comme les autres.

- Ne sais-tu pas qu'il y a une race supérieure ?

- Je l'ignorais avant que vous ne nous massacriez.

- Mais maintenant, tu le sais, n'est-ce-pas ?

[245] *Ivi*, p.75.

[246] Savic Maria, *Relation père-fille dans l'œuvre de Gabrielle Roy : dynamique oscillatoire entre rapprochement et éloignement* dans *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XXe et XXIe siècles*, Éditions l'Harmattan 2008, p.112.

- Je ne me pose pas la question en ces termes. Je m'interroge sur vos motivations profondes. Et sur celles de l'Éternel, notre Dieu, roi de l'Univers ». [247]

L'officier, en outre, veut jouer avec lui, en lui posant des questions sur sa foi et sur l'existence de Dieu. Il veut le mettre en difficulté, mais il n'est pas capable.

« - Sur vos motivations, je persiste à croire que vous vous égarez, toute haine est gratuite, sans avenir, sans fondement. S'il ne devait rester qu'un commandement divin, ce serait celui d'aimer son prochain.

- Et sur votre Dieu ?

- Je n'arrive pas à comprendre le dessein qu'Il poursuit. Mais tout cela dit bien avoir un sens. Peut-être l'Éternel œuvre-t-il au Rassemblement des Exilés ? Et le chemin de cette Rédemption passerait par ces routes de souffrance. À vrai dire, il y a quelque chose dans le silence de Dieu, son absence, sa surdité, sa cécité, son indifférence face à nos tourments que je ne saisis pas. A-t-il cessé d'aimer Son peuple ? J'ai toujours appris que Sa volonté était éternelle. Nous savons aussi que Son amour est immuable et va au-delà de nos fautes. Alors je répète la phrase du prophète Samuel : 'Ki alécha Oragnu kol ayom'. C'est pour Toi que nous nous faisons tuer tous les jours ». [248]

La réponse suivante, il nous fait comprendre comment il n'a pas conçu ce qu'est le destin de son peuple, mais il est prêt à l'accepter. Il montre une foi inébranlable.

Le sentiment de culpabilité est surtout vécu par le génie du XXe siècle, car il ne sait pas comment affronter la maladie de la schizophrénie qui a atteint son fils cadet Eduard. En effet, il est présenté comme un individu impuissant pour Eduard, car il est incapable de l'aider.

Einstein souffre en général, car il n'arrive pas à résoudre tous les drames qui entourent sa famille et sa vie. Toutefois, il est présenté comme un homme qui a combattu

[247] *Ivi*, p.224.

[248] *Ibidem.*

face aux injustices qui ont impliqué le XXe siècle. Il a lutté le nazisme et ce comportement l'emmène à figurer dans la liste noire des intellectuels à tuer par les SS. Une fois qu'il s'est installé aux États-Unis, il se bat pour la cause des noirs, en suscitant des critiques par les Américains mêmes, qu'ils désirent le faire rentrer en Allemagne afin qu'il puisse mourir par les nazis. Il a signé la naissance de la vraie physique et de ses lois. Enfin, il sera défini le père de la bombe atomique. Un homme qui sera apprécié par tout le monde, mais qui a un problème : être à côté d'Eduard.

Dans le passage suivant, Einstein, qui a pris le train pour rejoindre son fils désormais intégré au Bürgholzli, commence à réfléchir sur la situation familiale. Il ne voit pas son fils depuis longtemps.

> « Le cours de la vie normale est brisé. La vie d'Eduard et son cerveau, sa vie, celle de Mileva et celle d'Hans-Albert. Il nourrissait l'illusion de maîtriser les événements. Il pensait que le sort de l'humanité dépendait de sa science. Il croyait avoir résolu les plus grandes énigmes. Une mouche bourdonne dans le compartiment, se cogne contre la vitre, tourne en rond au-dessus du siège en face. Son destin vole désormais aussi bas que cette mouche ».[249]

Albert se plaint, car il n'a pas réussi à résoudre les dilemmes qui entourent le clan familial, car même pour un homme très célèbre et connu comme lui, la famille est la chose la plus importante. Il s'agit d'une souffrance que l'accompagne pour tout le cours de sa vie, jusqu'à la mort. En outre, le fait qu'il réfléchisse sur le passé ne fait que lui apporter de la douleur :

> « Il ne remuera pas le passé. Il ne remontera pas le chemin de l'enfance. Il n'attendra le dévoilement d'aucune vérité fatale. Aucun tribunal intérieur ne siégera. Aucun aveu ne sera fait. Pas de malédiction qui tienne. Nulle faute commise, nul acte répréhensible Il n'y a rien à comprendre, Expliquer serait faire offense à la souffrance ».[250]

Le même Einstein comprend à travers les réflexions faites que son fils souffre depuis son enfance de la maladie de la schizophrénie en particulier, lorsque père et fils ses coupent de la réalité et qu'ils sont en contact avec la nature. Il a constaté que son fils :

> «[…] se retire du monde. Eduard s'absente. Eduard se tait. Eduard étonne une comptine. Et ce qu'il exprime est soudain dissocié du contexte. Son discours est brisé […] Lui-même était un enfant différent des autres, solitaire, irascible, surnommé

[249] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion 2013, p.65.

[250] *Ivi*, p.67.

> ‘l’Ours’ et dont les crises de colères terrorisaient l’entourage. Hélas, la forme d’étrangeté qu’il devine chez Eduard lui semble sans pareil ». [251]

Il se culpabilise de ne pas être un père présent pour Hans-Albert et Eduard, car il a consacré sa première partie de sa vie à la découverte des lois de la physique. Dans les réflexions qu’il fait, il se demande s’il peut être le principal responsable de la maladie du fils.

> « Il se demande si la séparation d’avec Mileva a pu accentuer les troubles. La distance entre lui et ses fils, l’abîme qui s’est creusé avec son ex-femme ont-ils constitué des éléments favorisants ? Et ces tombereaux de haine déversées entre époux ».[252]

Il a compris qu’une cause peut être la séparation entre Mileva, qu’Eduard n’a jamais accepté. Mais dans quelque instant, afin de ne pas se surcharger de beaucoup de fautes, il commence à réfléchir en employant une justification de caractère médicale.

> « Non ! Les enfants de divorcés ne finissent pas à l’asile. Quant à la descendance des prétendus génies, qui peut savoir ce qu’elle devient ? La seule certitude, Mileva vit depuis toujours de longues périodes de désespoir. L’unique hérédité avérée, celle de la tante Zorka ». [253]

Le fait de réfléchir à travers des connaissances médicales, en refusant tout ce qui s’est passé dans le lieu de la maison, il est vu comme une solution pour ne pas se voir comme le principal responsable de maladie du fils, car il a déjà commis beaucoup de fautes dans le passé. En outre, il croit que se faire voir de nouveau à son fils, ne peut être qu’une cause de souffrance. Albert Einstein, comme Arieh Kacew, ne veut pas faire souffrir Eduard. La seule solution pour ne pas donner des ennuis est de garder une certaine distance.

> « Il est des malheurs auxquels on ne peut rien. On ne peut blâmer ni soi ni personne. Il range dans cette catégorie le mal qui frappe Eduard. Son chagrin se double d’un sentiment d’impuissance. Mais il ne ressent pas une once de culpabilité. Il garde la certitude que sa seule présence, la moindre de ses actions aggraverait l’état de son fils. La seule évocation de son nom agit comme un brasier dans l’esprit d’Eduard ». [254]

Einstein a peur du fils et il n’accepte pas qu’il puisse le haïr. Ce comportement adopté par le génie du XX siècle, présenté par Laurent Seksik, ne fait que montrer l’un

[251] *Ivi*, p.66.

[252] *Ivi*, p.67.

[253] *Ibidem.*

[254] *Ivi*, p.164.

des aspects les plus terribles d'Albert Einstein. Cette situation se développe, car tous les deux pères n'oublieront jamais les choix ce qu'ils ont faits. Tout cela ne fait qu'aggraver leur rapport avec les fils. En effet, lorsque les pères les rendront visite, ils dissimulent les sentiments et les expressions du visage. Toutefois, Albert et Arieh même s'ils sont loin d'eux, ils leur sont proches.

2.2 La troisième phase pour le père : l'attention et l'orgueil.

À cause du sentiment de la culpabilité éprouvée vers leurs fils, Arieh et Albert Einstein disparaîtront de la vie de Roman et Eduard. Mais, ils veillent en quelque sorte sur eux et ils s'informent toujours sur tout ce que les fils font.

Seksik donne la parole à Arieh Kacew dans la partie finale, c'est-à-dire dans l'épilogue. L'écrivain nous catapulte dans la période de la deuxième guerre mondiale, en particulier quand les allemands ont envahi la Pologne et ils ont rejoint le ghetto de Wilno, la Jérusalem de la Lituanie de l'époque. Toutes les personnes qui ont caractérisé la vie de Roman sont désormais morts, comme Sascha Goldberg, son camarade, et aussi son amie de mésaventure Macha Weiter La Dingue. Un officier des SS veut interroger et discuter avec les derniers survécus du ghetto de Wilno. Entre les victimes qui seront interrogés par lui, il se retrouve aussi Arieh Kacew.

Contrairement aux autres, Arieh Kacew ne sera pas tué par un coup de feu. Le général des SS reconnait quelque chose en lui.

> « L'officier laissa passer en silence. Et, comme il lui semblait que ce soir était différent des autres soirs et ce type différent des autres, il fut pris d'une soudaine envie de prolonger cet instant singulier ».[255]

Dans la conversation qu'il entretient avec l'officier des SS, il lui expliquera quelles sont ses traditions de la communauté juive et surtout l'importance pour un juif du prénom, puisque « Kacew, Katz et même Cohen, n'était finalement que noms d'emprunts, pseudonymes ». [256] Il lui sera demandé de sa famille et il devra lui dire où se trouvent Nina et Roman. Dans la réponse que l'officier lui donne, il apprend très vite que la France

[255] Seksik Laurent, *Roman Gary s'en va-t-en guerre*, Éditions Flammarion 2017, p.220.

[256] *Ivi*, p.221.

du sud a été désormais attachée par les nazis et que tous les juifs ont été tués. Toutefois, l'officier constate qu'il parle seulement de son ex-femme et il ne cite pas son fils. Quand il lui demande de Roman, Arieh sourit et dans la réponse qu'il lui donne, il est plutôt soulagé qu'il soit encore vivant :

> « - Tu as précisé que deux étaient avec toi… Le troisième est déjà mort ?
>
> - Roman ? Oh, il est loin d'ici très loin…
>
> - Loin, où ? demanda-t-il tout en sentant monter en lui une froide colère.
>
> - J'ai rencontré à Wilno quelqu'un qui avait obtenu des nouvelles de lui par un des membres du gouvernement polonais en exil. Cet homme m'a expliqué que Roman était un soldat de la France libre.
>
> - Un juif soldat !
>
> - Un aviateur ! répondit Kacew, une immense fierté dans le regard. Il est pilote dans l'Armée française. Il vole, il accomplit des missions depuis Londres ». [257]

Il est évident comment le père, même si le fils l'a oublié et il a changé du nom, il n'a pas fait la même chose. Il est très fier de son fils qui est devenu quelqu'un d'important et qui combat contre les ennemis de son peuple et de sa famille.

Après la conversation avec l'officier, Arieh a déjà compris que sa fin et celle de sa famille est proche. Vers la fin du discours, lorsqu'il a conduit par les soldats dans ce qui reste du ghetto, il lance un regard au ciel, en espérant que son fils peut les sauver.

> « Et tandis qu'un des SS le frappait dans le dos avec la crosse de son fusil pour qu'il presse le pas, Arieh Kacew imagina que son fils Roman était aux commandes d'un bimoteur des Forces de la France libre, qu'il était parvenu à déjouer les tirs de la défense aérienne allemande, les balles traçantes des Stukas. Roman s'en allant en guerre avait volé jusqu'à Wilno pour écraser sous les bombes le maitre du monde afin qu'il se terre et qu'il fuie, accomplir un acte de gloire, venger le siens, faire payer sa dette aux

[257] *Ivi*, p.225.

> barbares, semer terreur et désolation chez eux, faire cesser l'air de jubilation qu'ils prenaient à l'instant des grands massacres, déverser sur le Reich un déluge de feu, même si son fils était sans doute devenu le plus doux des hommes, lâcher la mort sur leur tête pour qu'il comprenne la portée de leurs crimes. Oui, un instant Arieh Kacew, sachant qu'ils mourraient le lendemain ou le surlendemain, lui, sa femme Frida, sa fille Valentine, son fils Pavel, se souvenant combien il avait été heureux, entrevit le fol espoir que son fils, depuis les airs, allait les sauver, les libérer, arracher la Jérusalem lituanienne ou ses ruines des griffes du conquérant allemand, le lieutenant Roman Kacew, de l'escadrille du groupe Lorraine des Forces françaises libres, affilié au 137e Wing, stationné à Hartfordbridge, en mission avec son équipage […] qui portait sous sa coque une tonne de bombes, son fils, officier de l'armée française, petit juif de l'armée des ombres, fils d'un simple fourreur de Wilno, volait juste au-dessus de sa tête, fol espoir des affligés, ivresse de ceux qui ont connu le bonheur en leur vie, déraison de ceux qui vont bientôt mourir, et Roman, à son poste de navigateur, était venu sauver son père, se réconcilier avec lui […] ». [258]

Avec ce geste, il s'excuse pour tout le mal qui a causé à Roman et de ne pas être présent : « Arieh jeta un dernier regard vers le ciel, demanda pardon à son fils. Puis il accéléra le pas ». [259]

La même chose se passe chez Albert Einstein. Même s'il a peur de la maladie du fils, il ne fait que penser à lui. Pendant la période où il est vivant, Albert aimerait bien se réconcilier avec son fils cadet. Mais le fait que le haïsse est interprété comme l'impossibilité de lui rendre visite.

> « Il veillera désormais au confort d'Eduard. Mais il ne quittera pas Princeton. Il ne prendra pas l'avion. Il n'atterrira pas à Zurich. Il n'empruntera pas un taxi. Il ne donnera pas au chauffeur la direction du Burghölzli. Il ne frappera pas à la grande porte. Il ne signalera pas son nom. Il ne demandera pas à voir Eduard. Il n'entrera pas dans l'enceinte escorté d'un infirmier. Il ne traversera pas le jardin. Il ne pénétrera pas dans le bâtiment. Il ne logera pas dans le grand couloir. Il ne croisera pas des fous par dizaines. Il ne s'entendra pas dire, tous les traitements ont échoué. Depuis quand ne l'avez-vous pas vu ? 1933 ? Attendez-vous à un choc, peut-être n'allez-vous pas le reconnaître au premier abord, Eduard a tellement grossi, il a seulement trente-cinq ans, il en parait cinquante, vous connaissez la maladie, elle n'altère pas seulement les fonctions psychiques. Peut-être lui-même ne vous reconnaîtra-t-il pas ? Ou peut-être vous sautera-t-il à la gorge à peine vous paraîtrez ? Il peut se montrer d'une cruauté extrême ». [260]

La seule chose qu'il peut faire est de veiller sur lui, même si Mileva, lorsqu'elle est vivante, veut l'exclure définitivement des choix concernant les soins destinés à son fils. Toutefois, avant qu'il arrive à prendre cette décision, Albert Einstein a nourri un désir, c'est-à-dire d'emmener son fils tout d'abord en Allemagne et ensuite aux États-

[258] *Ivi*, pp.227-228.

[259] *Ivi*, p.228.

[260] Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Éditions Flammarion 2013, pp.241-242.

Unis. Dans le premier cas, il est arrêté par Juliusberg, un ami avec lequel il a travaillé et qui le conseille d'abandonner l'Allemagne à cause de la menace nazi.

> « Albert tu l'as compris, c'est très grave. Il est difficile de mettre un nom sur la maladie à ce stade. Nous serons fixés bientôt. La seule chose qui s'avère positive c'est que le Burghölzli est le bon endroit. Jung y consulte encore, et Minkel est un élève de Bleurer. Eduard est entre des bonnes mains. Le ramener à Berlin avec toi n'est pas une bonne idée. Eduard a besoin de calme. Un long voyage ne ferait qu'aggraver la situation. Et puis ton fils, en Allemagne, au vu de ce qui se passe, c'est impensable. Les patients sont très sensibles à l'environnement extérieur. Eduard interné à Berlin ? Tu peux songer à la une des journaux. Le fils d'Einstein est à l'asile ! […] Tu es un ennemi public, Albert, l'ennemi du peuple allemand. Ton seul nom suscite une haine immense. Cela accentuera le chaos dans l'esprit d'Eduard ». [261]

Même le fait de l'emmener avec lui en Amérique, c'est impossible. Einstein est désormais haï par tout le monde, même dans le pays que l'accueillera jusqu'à sa mort. Le fait de sauver tous les deux fils à cause des nazis et de la maladie est vu comme la possibilité de se réconcilier avec eux. Mais la réponse qu'il recevra du gouvernement américain n'est pas positive pour Eduard. Il doit rester en Europe, car l'Amérique n'accueille pas les malades psychiatriques. Avant de faire la demande au gouvernement américain, il le propose à son fils même.

> « Il aimerait poser une question, quelque chose qui lui tient à cœur et qu'il n'a pas encore osé lui demander. Il ignore si c'est une bonne idée. Cela vaut la peine d'y réfléchir. Demain il sera trop tard. Alors, voilà, pourrait-on songer, ensemble, au fait d'aller tous les deux en Amérique ?
>
> - Que j'aille avec toi en Amérique ? […]
>
> - On va partir ensemble, prendre le bateau et s'installer à Princeton. Au début bien sûr, on sera un peu dans le provisoire, n'est-ce pas ? Et puis on ira se promener sur un voilier qu'il achètera là-bas, il y a un petit lac près de Princeton. On voguera comme avant, tous les deux, capitaine Tete. On rentrera à terre et on trouvera un petit restaurant où se reparaitre de bons poissons. Alors, qu'en penses-tu, Eduard ?

[261] *Ivi*, pp.40-41.

- T'accompagner ? Plutôt crever ! ». [262]

Toutes ces tentatives ont un but, d'accomplir le rôle de père. Albert espère se rapprocher au fils, mais en vain. Il sait désormais qu'Eduard ne le pardonnera jamais pour l'avoir abandonné seul avec sa mère. Toutefois, le désir de l'emmener dans le nouveau continent s'éteignent, car il comprend bientôt qu'il s'agit d'un mauvais choix. Il est désormais mal vu en Amérique à cause des positions qu'il a prises pendant la question des noirs. Il a peur que son fils puisse être victime des médias de l'époque.

> « Il peut aussi imaginer l'arrivée à New York. Einstein débarque en Amérique. Les flashes crépitent, les foules s'amassent. Et qui est le garçon à l'air un peu absent, à côté du génie ? Il imagine la une du Time, la photographie du père et du fils, côte à côte. L'article insinuant le doute dans les esprits. L'insistance des journalistes pour interroger son fils. Le désarroi mué en discours délirant. Non, Eduard n'est pas un animal de foire ». [263]

Il émerge un désir de protection vers son fils. Il veut seulement qu'il se reprenne et que ne souffre plus. En outre, il reçoit des nouvelles d'Eduard et sur tout ce qu'il fait par ses amis comme Michele Besso, qui espère le convaincre d'emmener son fils avec lui. Il constate comment la maladie d'Eduard ne fait que s'aggraver, même si Mileva a essayé plusieurs fois à le soigner par des médecins différents. Il aura majeures préoccupations après la mort de son ex-femme, Mileva Maric, car il sait que son fils est désormais seul.

> « Il songe à Eduard, à ce qu'il adviendra alors de son fils. Après le décès de Mileva, Eduard a connu une période très difficile. Il se porte mieux aujourd'hui. Il a été autorisé à sortir du Burghölzli. Eduard fait des allers-retours entre la clinque et une famille d'accueil, sur les hauteurs de Zurich. Les nouvelles données par Besso et Meili laissent entendre qu'il y est bien. Eduard donne des concerts pour les enfants dans un presbytère. On lui a assigné une tâche : il remplit des enveloppes. Pour la première fois de son existence, Eduard a un travail. Eduard est accepté dans la communauté des hommes ». [264]

À côté de la préoccupation pour son avenir, car lui-même est en train de mourir à cause d'une maladie, il est très heureux que son fils ait trouvé un travail et il puisse sortir de la clinique. Tout cela le voit comme une possible amélioration de sa condition psychique. Le père semble un peu soulagé pour lui.

---

[262] *Ivi,* pp.102-103.

[263] *Ivi,* p.87.

[264] *Ivi,* p.249.

Il veille sur lui depuis le détachement. En effet, il envoie de l'argent pour son bien-être, il a donné l'argent du Nobel à sa femme Mileva et après sa mort, il a engagé un homme qui doit gérer son fils. Donc, il s'occupe de lui et il est préoccupé pour lui, car, quand il meurt, il sait que la vie pour son fils n'est pas facile. En effet, quand Albert meurt à cause de sa maladie, Eduard perd son poste de travail et retourne définitivement dans le Burghölzli. Il ne pourra jamais sortir de la clinique et son occupation jusqu'à la mort sera travailler comme jardinier dans la clinique du Burghölzli.

Conclusion.

À travers l'analyse des deux ouvrages, il est possible de constater comment le rapport père et fils est caractérisé par l'incompréhension. Les fils croient être haït par les pères et donc ils décident de s'écarter et de les réinventer ou les détruire alors qu'Albert et Arieh décident de s'éloigner seulement pour ne pas apporter de la souffrance à Eduard et à Roman. Les décisions entreprises par les pères ne sont pas correctes, mais ils chercheront à accomplir leur rôle même s'ils sont loin. En outre, pour ce qui concerne les fils, Eduard et Roman auront un destin différent. Le sort d'Eduard semble être préannoncé, comme celui de Mileva. Il est destiné à périr dans la clinique du Burghölzli, contrairement à Roman qui aura l'occasion de recommencer à nouveau et ce destin embrassera Nina même.

Le but principal des ouvrages est de chercher à éclairer quelque chose qui n'est pas claire au passé de ces personnages illustres et connus dans le monde, une finalité typique de l'exofiction. Toutefois, il est intéressant de constater comment tous les romans écrits par Seksik sont liées entre eux et ils peuvent être classés, à mon avis, en trois domaines. Le premier concerne la question des juifs pendant le XXe siècle. Le deuxième comment la médecine est toujours présente dans ses textes, mais de façon différente : d'un côté, Seksik représente des personnages fictifs qui doivent se confronter avec le milieu médical, donc ils sont obligés à suivre les traces de la famille. De l'autre côté, il représente des protagonistes qui sont victimes d'une maladie. Le troisième domaine, le plus important, concerne le rapport entre parents et fils qui est toujours compliqué.

Dans le premier cas, Seksik est intéressé au contexte historique du XXe siècle, sur la question des juifs et des intellectuels qui ont été victimes des nazis. Il montre d'avoir une grande connaissance si on pense au roman fictif *L'exercice de la médecine*, où l'auteur met en relief l'histoire des juifs à partir des persécutions qu'ils ont subies par les russes, par les allemands jusqu'à l'époque actuelle ou la jeune protagoniste Léna doit poursuivre l'activité de médecin et combattre avec tout le passé de sa famille. En outre, il inscrit la famille de Léna Kotev dans la lignée des Thérapeutes ou Therapeutae, une tribu juive du premier siècle sous Caligula et qui en parle Philon d'Alexandrie. Ils sont voués à la science médicale et ils ont connu un destin tragique. Sur cette ligne s'insère l'une des exofictions les plus importantes de Seksik, c'est-à-dire *Les derniers jours de*

Stefan Zweig. Il montre comment le pouvoir d'Hitler a obligé un intellectuel autrichien à renoncer à vivre en Allemagne, car il a figuré dans la liste noire des nazis à tuer. Il n'est pas capable de vivre cette situation et la seule solution est le suicide, avec sa copine en Amérique du Sud. Il faut aussi citer les deux romans analysés, car Albert Einstein combat contre les nazis. Chez Roman transparaît l'épisode de l'invasion de la Pologne, puisque Wilno, à l'époque ville polonaise, et tous ces habitants seront victimes des allemands. Le premier roman de l'écrivain, *Les Mauvaises Pensées*, s'adaptent à ce contexte. Le protagoniste Nathan, que l'écrivain affirme dans plusieurs interviews d'être très proche de Roman, a un don, c'est-à-dire qu'il lit dans les pensées des gens et ensuite il se trouvera à affronter Hitler même.

À propos de la question de la médecine, protagoniste généralement de ses textes, il faut faire une différence. Les romans, comme on a déjà dit, peuvent être classés, selon le destin même des protagonistes. Ils doivent poursuivre l'activité de famille, donc être médecins et s'ils ne sont pas capables, ils seront écartés du clan. Tout cela on le retrouve avec *l'Exercice de la médecine*, car Léna doit accepter et poursuivre les traces des Kotev, donc être médecin et de vivre avec le fardeau qui a touché sa famille. Dans le deuxième cas, on retrouve *La Consultation*, où le protagoniste, Julien Lerner n'arrive pas à suivre le chemin du clan familial, donc être un médecin. Il sera éloigné de la famille et il deviendra stagiaire dans un cabinet d'avocat. Seksik insère la maladie qui frappe le protagoniste, car un soir il sera victime d'un malaise qui atteindra le cerveau. Aux yeux de tous, il ne sera qu'un cas.

La maladie on la retrouve dans différents romans. En effet, il met en évidence ses connaissances de médecin, en laissant, à côté des événements qui entourent les personnages, une place pour la description sur l'état de la maladie. En outre, le mot cas, présenté dans *La Consultation*, est déjà employé pour le même roman analysé, car Seksik, face au rapport qu'il décrit entre Albert et Eduard, donne de la place à l'évolution que la maladie de la schizophrénie atteint. Un autre exemple se retrouve dans *La folle histoire*, où un jeune garçon appelé Benjamin ou Ben est né dans un asile par des parents fous. Il est adopté par une famille qu'il n'aime pas et à l'âge de dix-huit ans, il sent la nécessité de les faire échapper pour leur faire vivre leur histoire d'amour.

Enfin, ce qui est très important et qui constitue l'objet d'analyse finale est comment l'écrivain met en relief un rapport plutôt compliqué avec les figures paternelles.

Seksik semble développer un même schéma dans les ouvrages suivants. Après avoir traité la question dans les deux exofictions, Nathan même, protagoniste dans *Les Mauvaises Pensées*, a grandi sans avoir un père, avec une mère qui le tourmente. L'unique solution pour trouver de la paix est d'échapper. Dans *La Légende des fils*, schéma presque identique aux textes exofictifs, le protagoniste qui s'appelle Scott doit se confronter avec un père qui a été traumatisé par les épisodes des guerres et qui ne le comprend pas. Le fils et la mère ne sont que ses victimes. Mais Meredith Hartford, mère de Scott, de nouveau s'impose pour instiller de la haine au fils vers le père. Seksik, comme pour les deux romans analysés, présente le trio œdipien et dans certains passages du texte lu, l'adolescent aimerait tuer le père pour défendre sa mère qu'elle le voit comme objet de désir. Mais, en même temps, il sent toujours la nécessité d'obtenir la reconnaissance de son père, le lieutenant Hartford. Mère et fils décideront de fuir de Jeffrey Hartford pour vivre ensemble et construire le tant aimé foyer familial. Mais ce rêve ne peut pas s'accomplir. La mort de la mère, qui cause un tourment intérieur et un malaise physique au fils, rééquilibre enfin le rapport entre Scott et lieutenant Hartford qui semblait impossible à reconstruire.

Ce dernier lien est très important pour la réflexion concernant la vie de l'écrivain. À plusieurs reprises, il est évident que dans chaque interview il échappe aux questions concernant son passé et ses origines, même si son éditeur l'incite à écrire une autobiographie. Des majeures informations ont été données lors de l'interview avec la journaliste Monique Ayoun sur Radio Judaïque. Elle lui a demandé s'il est juif et pourquoi il montre tout cet intérêt pour la Russie et la Mitteleuropa. L'écrivain affirme d'être d'origine algérienne et que sa famille s'est située en Russie avant d'arriver à Nice. Il dit d'avoir commencé à écrire une histoire sur son père et que probablement emploiera deux ans pour l'achever, car pour le moment, le sujet de Romain Gary s'est imposé à lui et il a décidé d'en parler. Même s'il s'éloigne généralement au genre de l'autobiographie, qui nous dit qu'il n'a pas présenté au lecteur le rapport conflictuel avec le père dans ses textes ? Tout cela est justifié par le fait que Seksik dit que la fiction permet d'aboutir à un souci de vérité plutôt que la biographie même. En effet, il affirme que tous les personnages de ses ouvrages ont des liens avec lui. Si on tient compte des études concernant la réalité et la fiction, Eco dit que la fiction narrative se mêle avec les références du monde réel. Tout cela emmène à croire à l'existence des personnages et des

événements fictifs, donc à projeter le monde fictionnel sur la réalité. L'écrivain italien Ermanno Cavazzoni écrit dans un article que l'imagination est liée aux expériences vécues au passé, donc chaque roman contient un fond de vérité. Mariangela Lopopolo même avance que la fiction plonge généralement dans la réalité et elle met en évidence tous les problèmes de la société. Enfin, Blanckeman dit qu'à travers la fiction, l'auteur donne voix aux événements vécus et aux sentiments.

À côté de tout cela, on peut voir comment les hypothèses sont confirmées. Il faut tenir compte de tout ce qui a dit dans l'interview donnée à France Culture, lors de la présentation de *L'exercice de la médecine*. Avant de lire des passages concernant à l'ouvrage, il explique comment ce roman constitue en quelque sorte une tentation biographique. Il ne s'agit pas seulement d'une histoire de médecins, mais elle explique aussi comment devenir un écrivain. À côté de ces deux mondes dans lesquels il passe, c'est-à-dire entre la médecine et la littérature, il affirme que tout ce qui compte est de montrer l'importance de maintenir une tradition, dans ce cas, être un médecin. En quelque sorte, cela peut embrasser l'activité de l'écriture. Seksik affirme dans l'interview à Radio Judaïque avec la journaliste Monique Ayoun que son oncle qui s'appelait Jacques Seksik exerçait deux professions : il était ingénieur et il écrivait. Cela, en quelque sorte, peut-être interprété comme la nécessité de poursuivre cette tradition. Dans les différentes questions concernant *Le cas Eduard Einstein*, il dit qu'il s'est inspiré au frère schizophrène de son ami et la description de la maladie et les hallucinations dont Eduard est victime dépendent de l'expérience qu'il a fait pendant ses études de médecine, dans le domaine de la psychiatrie. Pour ce qui concerne *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, il semble se revoir dans le personnage de Roman, pour sa grande sensibilité et pour avoir fréquenté les mêmes lieux.

À côté des réflexions faites, la question principale est la suivante : est-ce que Seksik a eu un rapport difficile avec son père ? À mon avis, cela est fort probable si on tient compte des liens présentés qui constituent les ouvrages et comment il donne une explication à une question qu'il lui a été posée, c'est-à-dire pourquoi il a écrit sur Romain Gary. Il cite plusieurs fois l'épisode qu'il a vécu à l'âge de quatorze ans, lorsqu'il était à Nice et il contemplait la mer avec son père. Il lui disait qu'un jour il serait devenu un grand médecin, alors que lui rêve dès l'adolescence de devenir un écrivain. Cela, selon l'information fournie par Seksik même, ne l'a pas dit à son père, probablement était-il

contraire à ce choix ? Fort probablement, car le métier d'écrivain vers la fin du XXe siècle et début XXIe siècle a beaucoup changé. Il ne peut pas vivre seulement de ce métier comme au passé. Probablement, il a dû affronter un conflit avec son père et tout cela l'a éloigné. Seulement grâce au fil du temps, le père a reconnu le fort désir que son fils nourri pour l'écriture et il a commencé à croire en ses capacités en devenant son premier et plus grand lecteur. Comme il affirme plusieurs fois, il se définit depuis l'adolescence un écrivain. Le fait d'avoir eu un contraste avec le père et leur réconciliation peut être en quelque sorte justifié par toute une suite d'épisodes que Seksik insère à l'intérieur de ses textes. Les pères reconnaissent dans les textes leurs fautes et ils aimeraient bien se réconcilier avec les fils. Cela peut être considéré comme une motivation. Toutefois, contrairement à ce qui se passe dans *La Légende des fils*, vu que les deux romans analysés ne sont que d'exofictions, il doit seulement donner une interprétation aux événements qui se sont passés entre pères et fils. En effet, Albert et Arieh ne sont pas représentés comme des êtres monstrueux, mais ils sont incapables d'exprimer leurs sentiments et de s'éclaircir avec les fils. Cette incapacité se traduit dans des fardeaux, avec lesquels les pères doivent vivre ensemble toute leurs vies.

En outre, il aime beaucoup la littérature française du XIXe siècle et XXe siècle, tant que Laurent Goumarre, dans l'interview du 24 janvier 2017, lorsque l'écrivain franco-algérien est invité pour présenter *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, affirme que des traits de Nina peuvent être associés à *Madame Bovary*, roman de Gustave Flaubert. En effet, il commence, comme on a déjà dit, son activité lorsqu'il recopie les œuvres de cet écrivain et de Proust.

Seksik présente des liens très forts avec Gustave Flaubert. L'écrivain du XIXe siècle semble être fidèle au goût pour la science et pour une observation objective et méticuleuse. Comme Seksik, l'écrivain a passé beaucoup de temps dans le milieu médical et ce qui compte pour lui est la documentation. Flaubert même a conduit des enquêtes à travers le milieu du réel, comme la recherche des personnages, sur les lieux où ils ont vécu et sur les comportements. Tout cela est reprise en quelque sorte par l'écrivain, à travers la description qu'il donne de Wilno, dans *Romain Gary s'en va-t-en guerre* et dans les villes de Novi Sad et Zurich, dans *Le cas Eduard Einstein*, et dans les évolutions qui subissent chaque personnage.

Un autre écrivain aimé est Marcel Proust qui a joué un rôle important dans la production de l'écrivain franco-algérien. Seksik, si on tient compte de tout ce qui a été dit, il semble être d'accord avec la théorie de l'écrivain du XXe siècle qui dit qu'un livre n'est qu'un autre moi qui comporte la manifestation des habitudes, de la société et des vices. En outre, il affirme comment l'art plonge dans le social et cela donne à la fiction un lieu de réalité sentimentale.

Enfin, on retrouve aussi un autre écrivain français qu'il aime beaucoup, c'est-à-dire Honoré de Balzac. De Balzac on retrouve essentiellement la création des types humains et comment son imagination est accompagnée par la documentation. Un fort lien peut être retrouvé à travers les figures paternelles, en particulier avec Arieh Kacew. Balzac présente des personnages qui incarnent le milieu social, comme dans le cas du père de Roman, il est embu des valeurs de la communauté juive du ghetto de Wilno ou personnages qui représentent un tempérament et une passion. Il veut prendre les individus tels qu'ils sont. Il s'agit d'une technique employée par Seksik même et qui nous fait comprendre comment, à côté de ses influences, il laisse de la place aux épisodes intimes et personnels vécu avec le père.

BIBLIOGRAPHIE.

- Anissimov Myriam, *Romain Gary, le caméléon*, Paris, Éditions Denoël, 2006.
- Beilin-Bourgeois Claire, *Rencontre avec Laurent Seksik dans Nouvelle Revue Pédagogique (NRP) N°61 Septembre 2014*, Paris, Éditions Nathan, 2014.
- Blanckeman Bruno, *Les fictions singulières étude sur le roman français contemporain*, Paris, Éditions Prétexte Éditeur, 2002.
- Chemama Roland, Vandermersch Bernard, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 2003.
- Clément Murielle Lucie, Wesemael Sabine (dir.*), Relations familiales dans les littératures française et francophone des XXe et XXIe siècle. La figure du père*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2008.
- Crépu Michel (dir.), *La nouvelle Revue Française n°622 janvier 2017*, Paris, Éditions Gallimard, 2017.
- De Léonardis Myriam (dir.), *L'enfant dans le lien social : perspectives de la psychologie du développement*, Ramonville Saint-Agne, Éditions érès, 2003.
- Dor Joël, *Le père et sa fonction en psychanalyse*, Toulose, Éditions érès, 2016.
- Ferré Jean, *Dictionnaire des symboles, des mythes, et des mythologies*, Paris, Éditions du Rocher, 2003.
- Freud Sigmund, *Le roman familial des névrosées et autres textes*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2014.
- Freud Sigmund, *Totem et tabou*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2001.
- Gary Romain, *La nuit sera calme*, Barcelone, Éditions Folio Gallimard, 2015.
- Gary Romain, *La Promesse de l'Aube*, Barcelone, Éditions Folio Gallimard, 2017.
- Goldman Caroline, *Camus, Sartre, Gary et les enfants surdoués : absence paternelle, dépression maternelle et symbolisation* dans *Le Carnet PSY n° 114*, Éditions Cazaubon Boulogne - Billancourt 2007
- Gross Manfred, *Le père omniprésent. Réflexions sur l'élaboration littéraire du conflit père-fils dans l'œuvre de C.-F. Ramuz*, Genève, Éditions Slatkine, 1998.

- Kofman Sarah, *L'enfance de l'art. Une interprétation de l'esthétique freudienne*, Paris, Éditions Galilée, 1985.
- Lagarde André et Michard Laurent, *XIXe Siècle. Les grands auteurs français du programme. Anthologie et histoire littéraire*, Paris, Éditions, Bordas, 1985.
- Lagarde André et Michard Laurent, *XXe Siècle. Les grands auteurs français. Anthologie et histoire littéraire*, Paris, Éditions Bordas, 1988.
- Metz Claire, *Absence du père et séparations*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2009.
- Monnier David, *L'amour du père : un modèle lacanien*, Rennes, Éditions Presses Universitaire de Rennes, 2013.
- Sacotte Mireille, *Commente "La Promesse de L'Aube " de Romain Gary*, Éditions Foliothèque Gallimard, 2006.
- Seksik Laurent, *La légende des fils*, Paris, Éditions J'ai Lu, 2013.
- Seksik Laurent, *Le cas Eduard Einstein*, Roubaix, Éditions Flammarion, 2013.
- Seksik Laurent, *Romain Gary s'en va-t-en guerre*, Roubaix, Éditions Flammarion, 2017.
- Viart Dominique, Vercier Bruno, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris, Éditions Bordas, 2005.
- Winnicott Donald, *L'enfant et sa famille*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2002.

SITOGRAPHIE.

- a-lire.info/seksik-einstein.html
- bibliobs.nouvelobs.com/critique/20170315.OBS6649/romain-gary-et-son-pere-ce-mystere.html
- bibliobs.nouvelobs.com/sur-le-sentier-des-prix/20133113.OBS5193/goncourt-des-lyceens-2013-les-5-finalistes.html.
- bscnews.fr/20100524926/Notre-selection/laurent-seksik-un-ecrivain-peut-en-cacher-un-ature.html
- Bm-poitières.fr/Laurent Seksik dans la peau de Romain Gary aux Editoriaux

- culturebox.francetvinfo.fr/livres/la-rentree-litteraire-2014/le-cas-eduard-einstein-la-relativite-des-sentiments-143171
- cum-nice.org/files/2013-10/Seksik%20NM%20jpg.jpg
- dramaparis.com/wp/artists/laurent-seksik/
- Fucíková Milena, *Les images des Tsiganes dans la littérature française du XIX siècle. Les origines de la naissance d'un mythe* dans *Revue Etude Tsiganes*
- http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/cinq_lecons_psychanalyse/cinq_lecons/cinq_lecons_psychanalyse.pdf, p.35.
- laregledujeu.org/2010/03/03/1024/memoire-de-nos-peres/
- livre.fnac.com/a10684509/Laurent-Seksik-Le-monde-de-Romain-Gary
- next.liberation.fr/culture/2013/10/02/toute-la-verite-sur-le-fils-d-einstein_936504
- prepod.livreshebdo.fr/prix/actualites/le-prix-des-lecteurs-d-impact-medecine-a-laurent-seksik/5549.aspx
- pubs.rsna.org/toc/radiology/187/1
- vimeo.com/81181635
- www.actualitte.com/article/monde-edition/de-la-fiction-a-la-biographie-l-exofiction-un-genre-qui-brouille-les-pistes/66392
- www.akadem.org/magazine/2009-2010/les-derniers-jours-de-stefan-zweig-avec-laurent-seksik-22-01-2010-8001_4369.php
- www.akadem.org/sommaire/colloques/livres-des-mondes-juifs-et-diasporas-en-dialogue-2015/l-impossible-judeite-de-romain-gary-05-03-2015-68057_4575.php
- www.association-freudienne.be/pdf/bulletins/43-05Demoulin.pdf
- www.bd-best.com/rencontre-avec-guillaume-sorel-laurent-seksik-news-4985.html
- www.bibliosurf.com/Romain-Gary-s-en-va-t-en-guerre.html
- www.cclj.be/actu/judaisme-culture/destin-tragique-fils-einstein
- www.cnrtl.fr/definition/hal%C3%A8tement
- www.cnrtl.fr/definition/depuis

- www.culture-tops.fr/critique-evenement/livres/romain-gary-sen-va-t-en-guerre
- www.dailymotion.com/video/x15ngwa
- www.dailymotion.com/video/x15ngwa_laurent-seksik-24-09-2013_news
- www.dailymotion.com/video/xm84p2_laurent-seksik-invite-de-christophe-bourseiller-le-091111_
- www.editions.flammarion.com/Auteurs/seksik-laurent
- www.educ-revues.fr/LLP/AffichageDocument.aspx?iddoc=40391
- www.europe1.fr/emissions/c-est-arrive-demain/cest-arrive-demain-david-abiker-150117-2950934
- www.franceculture.fr/emissions/les-bonnes-feuilles/laurent-seksik-l-exercice-de-la-medecine
- www.franceinter.fr/emissions/le-nouveau-rendez-vous/le-nouveau-rendez-vous-24-janvier-2017
- www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/L-un-et-l-autre
- www.griseldaonline.it/index.html
- www.humanite.fr/cest-la-rentree-des-classes-litteraires-582318
- www.judaiquesfm.com/emissions/155/presentation.html
- www.info-bible.org/textes/dix-commandements.htm
- www.lacauselitteraire.fr/le-cas-eduard-einstein-laurent-seksik
- www.laprocure.com/biographies/seksik-laurent/0-1390511.html
- www.ledevoir.com/culture/livres/493604/entrevue-laurent-seksik-revisite-les-figure-multiples-de-romain-gary.
- www.lefigaro.fr/livres/2013/09/26/03005-20130926ARTFIG00534-academie-francaise-en-piste-pour-le-grand-prix-du-roman.php
- www.lefigaro.fr/theatre/2012/08/06/03003-20120906ARTFIG00361-les-ecrivains-en-haut-de-l-affiche.php
- www.lefigaro.fr/livres/2017/02/01/03005-20170201ARTFIG00258--romain-gary-s-en-va-t-en-guerre-au-nom-du-vrai-pere.php
- www.lefigaro.fr/bd/2012/02/17/03014-20120217ARTFIG00591-stefan-zweig-au-c339ur-de-la-tempete.php

- www.lemonde.fr/livres/article/20160818/une-saison-litteraire-prometteuse_4984224_3260.html
- www.lemonde.fr/livres/article/2016/08/18/rentree-litteraire-une-pointe-d-inquietude_4984287_3260.html
- www.lequotidiendumedecin.fr/actualites/article/2015/09/07/fiction-autofiction-et-exofiction_768506
- www.lesechos.fr/24/08/2015/LesEchos/22007-031-ECH_apres-l-auto--l-exofiction.htm
- www.lesechos.fr/21/02/2017/LesEchos/22388-040-ECH_romain-gary--des-racines-et-des-ailes.htm
- www.letemps.ch/culture/2017/03/17/romain-gary-jusquou-ira-legende
- www.lexpress.fr/culture/livre/cette-aspiration-a-lire-a-nouveau-de-vrais-romans_1849133.html
- www.lexpress.fr/culture/livre/le-cas-eduard-einstein-par-laurent-seksik_1285556.html
- www.marianne.net/culture/rentree-litteraire-les-flops
- www.mollat.com/videos/laurent-seksik-le-cas-eduard-einstein
- www.nidoevolo.it/levoluzione-della-figura-paterna-nella-letteratura-nel-cinema-e-nellarte/
- www.ouest-france.fr/culture/roman-romain-gary-au-nom-du-père-et-de-la-mère-4837292
- www.parismatch.com/Chroniques/Valerie-Trierweiler/Mon-pere-ce-genie-525969
- www.parismatch.com/Culture/Livres/Laurent-Seksik-ausculte-Romain-Gary-1174700
- www.pleinevie.fr/article/laurent-seksik-romain-gary-a-couru-toute-sa-vie-apres-un-pere-absent-17619
- www.remue.net/spip.php?article7502
- www.revue-etudes.com/article/le-cas-eduard-einstein-15813
- www.rtl.fr/culture/arts-spectacles/les-livres-ont-la-parole-romain-gary-s-en-va-t-en-guerre-de-laurent-seksik-7786721222
- www.stpauls.it/fa_oggi00/1199f_o/1199fo53.htm

- www.testimonianzecristiane.it/teoulogiaa/vocabolario/tempiodigerusalemme.htm
- www.vacarme.org/article1986.html
- www.youtube.com/watch?v=U2d_N-kebbU
- www.youtube.com/watch?v=uQqHZZeMU1Q
- www.youtube.com/watch?v=50FzS2AgJuA

RIASSUNTO.

Lo scopo principale del seguente lavoro è di analizzare il rapporto di incomprensione tra padre e figlio nei romanzi di Laurent Seksik. Prima di trattare la questione principale della tesi, è doveroso illustrare nella prima parte come si è evoluta la letteratura francese, in particolare quali sono le nuove tendenze, e infine presentare lo scrittore franco algerino ancora poco conosciuto.

Oggi, tracciare i contorni della letteratura francese è molto difficile, tant'è che può essere un'impresa molto ardua. I critici cercano di individuare quelle che sono le tendenze, ma possono mancare di alcune informazioni come la nascita o l'arricchimento di alcuni generi letterari o la comparsa di un nuovo scrittore che si fa conoscere grazie al successo di opere da poco pubblicate. Il ruolo dello scrittore entra in crisi. Infatti, non può più vivere solamente di questa attività, ma è necessario che svolga un ulteriore lavoro per poter sopravvivere, contrariamente ai secoli precedenti. Esce dalla sua torre d'avorio e incontra direttamente il pubblico dei lettori, senza intermediari giornalistici e critici. Grazie a ciò, la letteratura abbraccia a pieno l'ambito sociale, poiché diventa un modo per far parlare di sé.

Tuttavia, già verso la fine del ventesimo secolo i critici iniziarono ad accanirsi contro gli scrittori contemporanei poiché non producevano più testi degni di essere considerati come vera letteratura. Inoltre, anziché proporre qualcosa di nuovo, riscoprono forme già esistenti, cercando di arricchirle con nuovi temi.

I libri si evolvono. I testi non sono solamente stampati, ma il lettore può acquistare un testo in diversi formati su internet. Oppure, chi non ama leggere, può ascoltarli tramite gli audiolibri. Lo sviluppo e la potenza di internet portano a vivere alle librerie un periodo difficile.

L'economia, inoltre, si interpone tra lo scrittore e le case editrici. Quest'ultime, se in origine erano gestite da singolo, attualmente vengono inglobate in un grande gruppo contenenti altre case editrici. A partire dagli anni 1980, ne nascono altre e compaiono nuovi premi letterari come le Prix Goncourt des lycéens, che permettono di far emergere altri scrittori. I giornali cominciano ad occuparsi di letteratura e cercano di fornire un'attenta analisi, consigliando quelli che sono i testi che avvalorano come la letteratura

contemporanea. Tuttavia, vittime come le case editrici del potere economico, fanno conoscere solamente dei testi specifici, criticandone altri poco conosciuti con le accuse di essere legati al passato o di non favorire lo sviluppo di quelle che potrebbero essere le nuove tendenze della letteratura contemporanea. Tutto ciò porta a porsi una domanda: i giornalisti vogliono delineare quelle che sono le nuove tendenze letterarie? Probabilmente, poiché agli inizi degli anni 1980 le riviste di avanguardia spariscono, così come i gruppi estetici e non vengono sostituiti. Lyotard, in questo periodo, propone il concetto di postmodernismo, che in Francia ha un'accezione negativa, poiché pone fine al modernismo, un movimento che ha segnato il successo della la società intellettuale francese.

La letteratura francese attuale si interessa alle questioni individuali e alle storie di famiglia, dunque riprende un tema che gli scrittori avevano abbandonato e che era stato oggetto delle scienze umane. Si riscopre il genere della biografia e dell'autobiografia, ma con l'introduzione dell'elemento della fiction. Ed è proprio nel genere che in origine prende il nome di fiction biographique che possiamo ascrivere Laurent Seksik con le opere *Le cas Eduard Einstein*, *Romain Gary s'en va-t-en guerre* e soprattutto il romanzo *Les derniers jours de Stefan Zweig*. Lo scopo principale è quello di raccontare eventi poco conosciuti di personaggi che hanno influenzato i secoli precedenti come pittori, musicisti, re e scrittori, dandone una loro interpretazione. Grande importanza ha la documentazione, le immagini e le fotografie diventano oggetto d'interpretazione.

Un genere molto vicino alla fiction biographique è l'agiografia, che tratta la storia di personaggi storici, religiosi e leggendari. Qui, il narratore si esprime in prima persona e impiega la tecnica dell'empatia.

Tuttavia, l'approccio usato dagli scrittori contemporanei è differente rispetto al metodo classico degli antichi. Infatti, se prima gli scrittori si concentravano sulle opere degli intellettuali del passato, attualmente ciò che conta è indagare sulla storia poco chiara dei personaggi. Questo genere è stato accompagnato da una collezione letteraria creata da Gallimard, ovvero *L'un et l'autre,* nata nel 1990. La fiction biographique ha lasciato campo al genere dell'autofiction, che è stata riscoperta solamente nel 2010 con un nuovo termine coniato da Philippe Vasset, l'exofiction. Lo scrittore, nella rivista Vacarme, invita i romanzieri a proiettarsi verso l'esterno per descriverlo o riscriverlo piuttosto che concentrarsi sulle vicende personali. L'exofiction è vista come la possibilità di dar luce

al passato di personaggi o avvenimenti sconosciuti, come è avvenuto, ad esempio, in seguito agli ultimi attentati che si sono verificati in Francia.

Spesso però, l'exofiction può suscitare numerose critiche, come è capitato a Seksik con *Le cas Eduard Einstein*. Il genere letterario stesso è tuttora oggetto di critiche se si pensa a Pierre Assouline che nel *Magazine littéraire* lo considera come una soluzione di fronte all'impossibilità di cercare nuove forme per lo scrittore contemporaneo.

Laurent Seksik comincia a farsi conoscere solamente a partire dal primo decennio del ventunesimo secolo. Nato a Nizza nel 1962, sin da giovane è appassionato alla letteratura e ben presto inizierà a produrre dei primi scritti, senza ottenere un gran successo. Contemporaneamente decide di studiare medicina, ambito che gli è caro ed è sempre presente all'interno dei suoi romanzi. Tuttavia, dal 2013 capisce di non essere in grado di poter scindersi tra questi due ambiti differenti, così deciderà di dedicarsi esclusivamente alla letteratura. Inizierà così la sua ascesa nel mondo della letteratura francese, alternando testi di carattere fictifs e testi exofictifs. Nel mese di ottobre di quest'anno pubblicherà per conto della casa editrice Flammarion un altro romanzo riguardante lo scrittore camaleonte dal titolo: Le *monde de Romain Gary.*

Nel seguente lavoro saranno analizzate le opere: *Le cas Eduard Einstein* e *Romain Gary s'en va-t-en guerre*. Seksik ha spiegato quali sono le ragioni che lo hanno condotto a scrivere i seguenti testi ed è importante notare come lui stesso sia abile a rivestire i panni di padre, madre e figlio. Presenta così dei romanzi a tre voci. Il perché di ciò dipende dal fatto che lo scrittore cerca di dare un'interpretazione alle scelte che i tre personaggi hanno compiuto durante il corso degli avvenimenti.

La differenza tra i due romanzi sta nel ruolo che assume nei confronti di Eduard, poiché impiega la tecnica del narratore omodiegetico. Il figlio di Einstein si rivolgerà direttamente al lettore, mostrando segni di follia e di lucidità, raccontando quali sono i sentimenti che prova nei confronti dei propri familiari e di tutto ciò che gli accade.

Le ragioni che lo hanno condotto a indagare e a dare una propria interpretazione su Romain Gary è legato al suo passato. Seksik ha vissuto e vive attualmente a Nizza, ha frequentato il liceo du Parc Impérial della stessa città, luogo molto importante per lo scrittore ebreo come attesta nella sua autobiografia *La Promesse de L'Aube*. Per Gary, nutre una grande passione così come per Zweig, basti pensare che la sua tesi di medicina l'ha dedicata a queste due figure importanti della letteratura francese e tedesca. Ed è

sempre per questo suo interesse che è stato incoraggiato a scriverne una storia dalla sua editrice, ovvero la figlia di Paul Pavlowitch, cugino di Gary, che ha personificato negli ultimi anni della vita dello scrittore il ruolo di Émile Ajar.

Infine, è importante osservare come Seksik, in entrambi i testi, abbia voluto inserire anche personaggi che sono secondari nelle vicende dei due protagonisti, come il fratello Joseph, per il giovane Roman, e la sorella morta prematuramente e nascosta da Albert e Mileva, Lieserl.

La seconda parte del lavoro costituisce l'oggetto principale della tesi, ovvero il rapporto padre e figlio, nell'ottica dei figli Roman e Eduard. È possibile constatare come Seksik abbia sviluppato uno schema ben preciso. Possiamo individuare tre tappe principali: il ricordo e la colpevolezza, l'abbandono e infine l'allontanamento e la cancellazione della figura paterna.

Il primo capitolo della prima parte tratta il ricordo e la colpevolezza. Il ricordo costituisce per i figli un mezzo che li lega ai propri padri, poiché gli fanno visita raramente. Ciò che evocano costituiscono degli episodi che padre e figlio trascorrono a contatto con la natura, poiché questi ultimi sono esclusi dalle società in cui vivono. Inoltre, sono dei momenti molto importanti, perché i padri istruiscono i loro figli, Roman ed Eduard, così come questi ultimi insegnano qualcosa ad Arieh e ad Albert. Visto che non riescono ad ottenere nulla attraverso l'evocazione dei ricordi, Roman ed Eduard decidono di agire affinché possano riportare i padri nelle loro vite. Entrambi i protagonisti decidono così di abbracciare appieno gli interessi delle figure paterne. Il desiderio di riavvicinamento porterà a Roman a voler passare la maggior parte del tempo insieme al padre, però essendo cresciuto con la madre egli rispecchia valori opposti a quelli con cui Arieh Kacew è cresciuto. Il padre rappresenta i valori tipici di un borghese ebreo, ovvero è legato al lavoro, al rispetto delle regole e delle tradizioni, molto religioso ed è legato ai beni materiali. Quando il giovane scrittore ebreo è condotto dal padre nella chiesa ebraica di Wilno, non comprende pienamente quelle che sono le sue tradizioni, ma si sforza affinché possa riaverlo con sé.

Eduard farà la stessa cosa. Ormai lontano dal padre, poiché Mileva si rifiuta di restare accanto a lui a Berlino, decide che l'unico modo per avvicinarsi ad Albert è di frequentare la sua biblioteca.

Questo stratagemma non aiuterà i due ad ottenere ciò che vogliono e così decidono di conquistare i propri padri cercando di diventare ciò che Lacan definisce l'oggetto del desiderio. Infatti, Seksik sembra sviluppare, secondo i termini freudiani, un complesso di Edipo in chiave negativa, cioè il figlio in questo caso si innamora del padre e fa ciò principalmente perché la madre è incapace di riportarlo a casa. Infatti, in alcuni passaggi, Roman decide di adottare la tecnica dell'obbedienza, un espediente che ha appreso dalla madre e che piace molto ad Arieh Kacew. Lui stesso, credendo di essere diventato oggetto di desiderio del padre, sembrerebbe pronto ad affrontare la sua amante, impiegando il senso di colpa per farle capire che Arieh deve avere attenzioni solamente per lui. Per Eduard invece, troviamo un qualcosa di diverso. Sin dall'infanzia sembra soffrire di schizofrenia, tant'è che nei momenti in cui non risulta essere lucido, parla di un primo alter ego che si impossessa del suo corpo e lo obbliga a vestire i panni della madre. Mileva, sebbene in un primo momento reagisca ai comportamenti adottati dal figlio, decide successivamente di tacere poiché ha paura di perdere l'unica persona che l'è rimasta accanto. Dal confronto fatto, è stato possibile constatare come Eduard, contrariamente a Roman, che può agire senza problemi, non potrà mai essere oggetto di desiderio del padre, poiché sono distanti ed è passato molto tempo dall'ultima volta che si sono visti. Tutto ciò ci aiuta anche a comprendere i destini dei due adolescenti: come Roman sia destinato a un gran cambiamento e al successo e come contrariamente Eduard sia destinato a soccombere. Nonostante abbiano cercato di personificare i panni delle donne tanto amate, i figli capiscono che Arieh e Albert non ritorneranno più da loro ed è per questo che passano alla fase della colpevolezza. Roman ed Eduard credono di essere i principali responsabili dell'allontanamento del padre dal nido familiare. Per Roman ad esempio, il sentimento di colpevolezza lo ritroviamo quando, dopo aver detto al padre di seguire le sue orme, ovvero diventare un pellicciaio, Arieh gli confessa l'impossibilità di ritornare definitivamente. Crede di averlo deluso, poiché non è riuscito ad abbracciare a pieno quelli che sono i suoi valori e dà la colpa principalmente alla madre di averlo forgiato con dei principi che sono gli opposti a quelli del padre. In Eduard il sentimento di colpevolezza lo ritroviamo nel fatto che, nonostante sia diventato un intellettuale e abbia composto alcune poesie molto apprezzate dalla madre, pensa che il padre si rifiuti di leggerle poiché non ha talento. Inoltre, un ulteriore colpevolezza sta nel fatto di non poter essere l'oggetto di desiderio del proprio padre poiché è ingrassato.

Roman ed Eduard reagiscono in modo differente a questo sentimento. Roman può essere definito come un malinconico, poiché è incapace di combattere il sentimento di colpevolezza, contrariamente ad Eduard, definibile come un nevrotico ossessionale, in termini psicanalitici, poiché chiede di essere liberato da questo sentimento ingiusto. La colpevolezza lascerà spazio a un nuovo sentimento, che costituisce la seconda fase che attraversano gli adolescenti: l'abbandono.

Questa fase è sancita in realtà nel momento in cui ricevono la notizia dell'allontanamento definitivo dei padri dal nido familiare. Roman, il giorno seguente, deciderà di marinare la scuola e vivrà una serie di episodi di bullismo da parte di un compagno di classe e di antisemitismo da dei ragazzi polacchi. Nelle descrizioni di queste scene, è importante constatare come Seksik mostri una grande conoscenza del contesto storico in cui ha deciso di inserire la storia del giovane ragazzo, preparandolo in qualche modo a crescere e a difendersi da solo, visto che suo padre lo ha abbandonato. Per Eduard non vi è la possibilità di una crescita, poiché è rinchiuso, a causa di un episodio di violenza contro la madre, nella clinica psichiatrica del Burghölzli. Si sentirà abbandonato non solo da suo padre, ma anche da sua madre. Tutto ciò lo porterà a un sentimento di ostilità nei confronti di Albert.

In questa fase si inseriscono le madri, Nina e Mileva e gli alter ego come Macha Weiter La Dingue, per Roman et Maria Fischer, per Eduard, che li influenzeranno, portandoli alla fase finale: all'odio e all'eliminazione della figura paterna. Prima di trattare l'influenza che le madri hanno sui figli, è necessario presentare Mileva e Nina e il ruolo che hanno all'interno dell'opera e come il loro destino sia fortemente legato a quello di Eduard e Roman. Entrambe le madri sono accomunate da una serie di sofferenze, come la morte dei figli, l'abbandono dei mariti e l'esclusione dalle comunità in cui si trovano a vivere. Rimaste sole, si legano ai soli esseri che gli sono vicini, ovvero Roman ed Eduard. Tuttavia, si evince una differenza: nonostante il figlio abbia un rapporto di amore e odio nei confronti della madre, Nina riesce a scappare da Wilno, stabilendosi in Francia e creando il tanto amato nido familiare che porterà ad escludere Arieh Kacew. Mileva, invece, non riuscirà nel suo intento, poiché nel momento in cui suo figlio sarà condotto al Burghölzli, contro la sua volontà, nonostante gli sforzi che farà per formare il tanto amato nido familiare, sarà costretta a soccombere. Infatti, contrariamente a Nina, che riuscirà a voltare pagina e a reagire di fronte alle ingiurie subite, Mileva non

ne sarà capace, poiché è completamente sola e invece di reagire, si legherà ai ricordi. Il ricordo corrisponde all'impossibilità di vivere, tant'è che verso la fine dell'opera Mileva morirà ricordando il primo incontro con il suo ex marito Albert Einstein. Le madri, inoltre, sono presentate dallo scrittore, una volta che si rapportano con i figli come delle figure tiranniche. Sono coloro che decidono ciò di cui hanno bisogno e non riescono ad accettare, come nel caso di Nina, che i propri figli possano soffrire a causa loro. Entrambe le madri vogliono creare quello che lo stesso scrittore definisce il trio edipico o meglio definito triangolo edipico. Per comprendere al meglio le azioni che compiono le madri, si è deciso di impiegare in questo caso gli studi che sono stati condotti dal filosofo francese Lacan. Il filosofo francese, mostra, trovando conferma nei passaggi selezionati in entrambi i testi, che le madri, ormai sofferenti per l'allontanamento del padre, volgono i loro sguardi verso i propri figli, poiché hanno il fallo. Visto che i padri sono lontani da casa e sono sempre impegnati nelle attività lavorative, le madri vogliono trovare appagamento durante la loro assenza. Per poter ottenere ciò, entrambe cercano di conquistare i propri figli mediante attenzioni, lodandoli per i loro successi, chiedendogli più volte di crescere con lo scopo di proteggerle dal mondo esterno. In queste gesta si manifesta il ruolo tirannico che porta ai figli ad essere messi in imbarazzo, come nel caso di Roman, o di fare delle vere e proprie scenate di gelosia nei confronti dei figli, come nel caso di Eduard, quando hanno a che fare con altre donne. In tutto ciò, entrambe incitano Roman ed Eduard a provare astio nei confronti dei padri, poiché sono ferite e vogliono solamente ottenere vendetta. Nonostante questi incitamenti, chi porterà i figli ad allontanarsi definitivamente da Arieh e Albert sono gli alter ego, ovvero Macha Weiter La Dingue e Maria Fischer. Anch'esse vivono una situazione simile con i loro padri, ormai persi da tempo. L'incontro, che avviene con i giovani protagonisti, è sottolineato dalla bellezza attribuita a queste giovani ragazze e soprattutto dalla dolcezza con cui si rivolgono nei confronti di Roman ed Eduard. Macha Weiter La Dingue è allontanata, come Roman, dal ghetto di Wilno, poiché vaga per le strade alla ricerca della figura paterna, uccisa a causa dell'episodio dei pogrom. Nella descrizione del suo rapporto con il padre, emerge un amore di tipo incestuoso, raccontato da lei come un'esperienza magica. Inoltre, attraverso l'analisi dei passaggi, è stato possibile constatare come la figura paterna non l'abbia mai abbandonata. Sembra che si sia impossessata del suo corpo e vivono la loro relazione da un punto di vista spirituale. La stessa cosa capita alla giovane

Maria Fischer, anche lei ospite nella clinica del Burghölzli. Parla di suo padre che la violenta da quando aveva cinque anni ogni domenica. Anche lei sembra intrattenere questa relazione amorosa con un padre ormai morto, che si è impossessato del suo corpo, mantenendo con lui la relazione spirituale. Tuttavia, entrambe, non riuscendo a sentire come una volta le gesta e gli abbracci affettuosi dei padri, cercano di ritrovarli in altri uomini, ma, siccome i genitori dominano le proprie figlie, non riusciranno mai a trovare qualcuno che possa stargli accanto. Nel loro discorso le giovani donne metteranno in cattiva luce i padri additandoli come individui insoddisfatti dell'amore dato a loro dalle proprie mogli e dai propri figli e che pertanto necessitano delle amanti. Nei consigli che daranno poi ad entrambi, è sottolineato ancora una volta il destino che attende i due protagonisti. Macha invita Roman a lasciare Wilno, altrimenti non è destinato a salvarsi, mentre Maria dice a Eduard che la sua fine è ormai scritta e che non c'è alcuna via di salvezza. A seguito di ciò, i figli raggiungono la terza e ultima tappa: l'odio e l'eliminazione della figura paterna.

A questa fase è dedicato il terzo capitolo. Nella prima parte, si inseriscono i due mediatori tra padri e figli, ovvero da una parte, il reverendo Abraham Ginzburg, per Roman, e dall'altra il giornalista Carl Seelig, per Eduard. Entrambi incitano i figli ad accantonare il sentimento di odio nutrito nei confronti del padre e cercano di dare dei consigli per relazionarsi con loro. Tuttavia, Roman ed Eduard rifiuteranno le loro opinioni e entrambi cercheranno di trovare una figura paterna che possa sostituirli. Lo scopo è il seguente: avere accanto una figura che debba avere attenzione solamente per loro e che abbia maggiori sentimenti rispetto ad Arieh e ad Albert. Tutto ciò nasce dal fatto che entrambi non accettano di dover condividere i propri padri con altri fratelli: nel caso di Eduard, il fratello maggiore Hans-Albert avrà la possibilità di raggiungere Albert negli Stati Uniti e quindi questo evento è interpretato come una riconciliazione tra i due e il suo abbandono definitivo; questo sentimento si impossessa di Roman quando scopre che la nuova compagna del padre, Frieda Bojarski, è incinta della futura Valentine Kacew. La ricerca di una possibile figura paterna è spinta dalla nostalgia che provano ricordando i momenti gioiosi vissuti insieme. Inoltre, secondo gli studi psicoanalitici, la possibilità di ricercare una nuova figura paterna dipende dal materiale che Roman ed Eduard hanno a disposizione. Roman opterà per una figura di rango superiore, ovvero l'attore del cinema muto russo Ivan Mosjoukine, grazie all'influenza che la madre ha avuto dandogli una sua

foto e facendogli credere che potrebbe essere suo padre. Roman decide così di rinnegare le proprie origini arrivato a Nizza, ascrivendolo nella categoria degli eroi nevrotici come paranoico. Tuttavia, l'allontanamento implicherà la mancata risoluzione delle questioni lasciate in sospeso con il padre poiché opterà per un viaggio, visto come la possibilità di lasciarsi alle spalle i problemi vissuti in casa e nel ghetto in cui è nato e cresciuto.

Per Eduard, la situazione è molto complicata, gli unici ambienti in cui può ricercare una possibile figura sono in primis la biblioteca paterna e in seguito l'ambiente disagevole della clinica psichiatrica. In un primo momento, riconosce come possibile padre, il fondatore della psicanalisi Sigmund Freud, che ha avuto il piacere di conoscere grazie alla frequentazione nella biblioteca paterna. Inoltre, ripete più volte ai lettori, nel corso del testo, come sia interessato a diventare psichiatra, una professione non molto apprezzata dal padre, poiché non la considera veritiera. La scelta di interessarsi a ciò può essere interpretata come la possibilità di voler crearsi una propria identità, poiché vede il padre come il principale responsabile che non gli ha permesso di essere riconosciuto nel mondo. Cerca in ogni modo di ferirlo, ad esempio rivendicando la sua confessione ortodossa, un motivo che ha sancito la rottura del rapporto tra Mileva e Albert. Ogni suo atteggiamento ha uno scopo particolare, quello di portare alla morte della figura paterna. Contrariamente a Roman, Eduard non potrà ricominciare da capo una propria vita in quanto è destinato a vivere nella clinica del Burghölzli. Gli stessi infermieri, in particolare Heimrat, lo portano a regredire ad uno stato sociale inferiore. Infatti, ogni qualvolta mostra dei segni di lucidità verrà sgridato e percosso poiché il luogo in cui si trova, i pazienti non devono pensare. Tutto ciò lo porterà a credere di avere dei poteri magici e di poter trasformarsi in un cane in qualsiasi momento. Metamorfosi che vorrebbe impiegare quando suo padre lo saluterà per un'ultima volta prima di partire per gli Stati Uniti. Il desiderio della morte del padre è evidente anche in una serie di sogni che Eduard fa e confessa al lettore. Ciò è chiaro quando emerge un sorriso dopo aver appreso da un giornalista di essere la causa principale della sofferenza del padre.

La terza parte, composta da due capitoli, affronterà il rapporto padre e figlio, nell'ottica della figura paterna. Prima di tutto si cerca di spiegare quali siano i motivi che li hanno condotti ad abbandonarli definitivamente e di fornire un'interpretazione diversa rispetto a quella data dai giornalisti. Seksik ha dichiarato diverse volte che non ha mai voluto rappresentare i padri come degli esseri mostruosi, ma il contrario. Inoltre, sembra

riprendere la figura paterna tipica della letteratura di quest'ultimo secolo: un padre che non rappresenta il tipico esempio di pater familias, che incarna dei valori, che impone la sua presenza e ha il diritto di vita e morte su tutti i membri del clan familiare. I padri sono presentati come delle figure sottomesse alle proprie mogli, ai propri figli e agli stessi parenti. Infatti, la causa principale dell'abbandono del nido familiare è dovuto all'impossibilità di far prevalere la propria autorità contro quella delle mogli. Nel caso di Arieh, viene accusato da Nina di non aver progetti, immaginazione e condurre una semplice vita da borghese legato solamente ai beni materiali. Einstein, invece, nel periodo in cui vive a Zurigo e a Berlino con la sua famiglia, è accusato da Mileva di passare buona parte del tempo a lavoro e di non dedicarle mai attenzioni. I padri cercano di sopportare la situazione per il bene dei figli, ma in seguito si rendono conto che i propri genitori avevano ragione. Infatti, Arieh, per avere il consenso di sposare Nina, dovrà confrontarsi con suo padre, che rappresenta la figura di pater familias per eccellenza. La stessa cosa accade ad Albert Einstein. Suo padre consentirà alla benedizione della loro unione solamente sul letto di morte e sua madre lo criticherà definendo la propria moglie come una donna incapace di renderlo felice. Con questa scelta, vediamo come Arieh e Albert decidono di mettere in discussione i valori che rappresentano i propri genitori. Il matrimonio rappresenta una ribellione a tutto ciò che simboleggiano, ma come si vedrà in seguito riconosceranno che i genitori avevano ragione e ciò li spinge verso la scelta di nuove compagne opposte alle loro mogli e che rappresentano gli ideali inculcatigli. Quindi vi è in qualche modo la riscoperta delle tradizioni che li porterà a un distacco dal figlio. Il distacco non è mai semplice, poiché tutto dipende dalla situazione familiare che si creata, ormai pesante a causa del ruolo preponderante della moglie. L'assenza da casa e il lavoro costituiscono un luogo nel quale i padri riescono a ritrovare la pace e la libertà tanto voluta. Inoltre, la confessione che dovranno fare ai propri figli non è mai semplice, poiché loro stessi hanno paura delle reazioni. Non vogliono causargli ulteriori delusioni e sanno di non essere capaci di compiere il loro ruolo, ovvero quello di introdurre i figli nella società. Questi pensieri lasciano spazio alla seconda fase, la colpevolezza, un sentimento completamente diverso da quello provato da Roman ed Eduard. Oltre ad essere un cattivo esempio per i figli, vediamo come Arieh crede di mostrarsi a Roman come un essere impotente e incapace di combattere, regredendo così al ruolo stesso di figlio. Mentre Einstein, non riesce ad accettare il fatto di non aver potuto risolvere i

problemi riguardanti la famiglia e di essere incapace di stare accanto a suo figlio malato. Nonostante ciò, mostrano coraggio nelle più grandi questioni che riguardano il ventesimo secolo. Arieh, ad esempio, sfiderà apertamente un ufficiale delle SS, cercando di fargli capire come tutte le azioni che stanno perpetuando non sono altro che crimini. Albert Einstein, invece, combatterà anche lui contro il nazismo, figurando nella lista nera degli intellettuali da uccidere e una volta arrivato in America si batterà per la causa del razzismo.

Nonostante siano lontani, contrariamente ai figli che credono di essere stati abbandonati e quindi vogliono dimenticarli o desiderano ucciderli, veglieranno sempre su di loro e saranno orgogliosi. Questo porta alla terza fase della loro relazione: l'attenzione e l'orgoglio. Infatti i padri sono sempre in pensiero e gioiscono per i loro successi. Ad esempio per Arieh, mentre discute con l'ufficiale degli SS, dirà con orgoglio come Roman sia entrato a far parte del gruppo della France Libre e di come combatte i principali nemici dei suoi familiari. Una volta fuori e condotto in ciò che resta del ghetto di Wilno, spera solamente che suo figlio possa salvarlo. Albert veglierà sempre su Eduard e durante le ultime visite che farà, gli chiederà di andare con lui in America. Dopo il rifiuto del figlio e in seguito alla morte di Mileva, sarà orgoglioso di apprendere che Eduard abbia ottenuto un lavoro che gli permette di uscire dalla clinica, sebbene lo preoccupi fortemente il fatto che, una volta morto, suo figlio dovrà rinunciare alla sua libertà e restare definitivamente rinchiuso nella clinica del Burghölzli.

Nella conclusione è fornita una riflessione riguardante non solo i testi analizzati, ma anche il legame tra Seksik stesso e le sue opere. È stato possibile constatare come ogni opera può essere suddivisa in base ai suoi principali interessi: il contesto storico del secolo precedente, che tratta la questione degli ebrei; la medicina, che da una parte evidenzia come i suoi personaggi abbiano l'obbligo di seguire le orme dei propri antenati e dall'altra parte mostra le sue competenze in questo campo quando si accinge nella descrizione e nell'avanzamento di una malattia specifica che riguarda il protagonista principale dell'opera e infine, il legame complicato tra i figli e le figure paterne. Oltre ad aver trattato quest'ultima questione nei romanzi analizzati, è possibile constatare come sia presente già nel primo romanzo, pubblicato per conto della casa editrice Lattès, *Les Mauvaises Pensées*. Il giovane protagonista di nome Nathan, che più volte lo stesso scrittore associa a Gary perché ha un dono, cresce in assenza del padre. L'amore della madre diventa

un'oppressione per il ragazzo la cui sola possibilità di salvarsi è di scappare. È importante notare come questo romanzo fictif sia ambientato nella Mitteleuropa del XX secolo e come lo stesso protagonista si troverà di fronte a Hitler. Un romanzo molto vicino a quelli analizzati e che sembra rispettare in qualche modo lo schema individuato per le due opere trattate nella tesi è *La légende des fils*, per conto della casa editrice J'ai Lu. Questa volta la storia è ambientata negli Stati Uniti, più precisamente nell'Arizona. Scott, ragazzo molto brillante, ha un sogno, vivere in una casa dove madre e padre vadano d'accordo. Il padre, il tenente Jeffrey Hartford, è reduce da due guerre, che lo hanno fortemente colpito ed è incapace di dimostrare amore nei confronti della moglie e del figlio. In questo caso, il padre risulta essere scontroso e violento e cerca in tutti i modi di allontanare la madre dal figlio per evitare che possa instaurarsi una relazione incestuosa. La madre, infatti, come nelle opere oggetto di analisi, instaura alla perfezione il triangolo edipico e porta il giovane Scott a desiderare la morte del padre. Il desiderio di creare un nuovo nido familiare che porta ad escludere il tenente Jeffrey Hartford, tuttavia non potrà realizzarsi. Infatti, durante una fuga che madre e figlio faranno per sfuggire alle sue grinfie, avranno un incidente. La morte della madre può essere interpretata come la fine del trio edipico e del recupero del rapporto padre e figlio che sembrava ormai essere impossibile. La lettura fatta del testo seguente ha un particolare scopo: Seksik ha avuto lui stesso, durante l'adolescenza un rapporto conflittuale con suo padre? Lo scrittore fugge, durante ogni intervista, a ogni questione concernente il suo passato, giustificandosi di essere noioso. Tuttavia, se si tiene conto di ciò che dice, ovvero che attraverso la fiction vi è sempre un briciolo di realtà, ciò può aprire un dibattito. Diversi scrittori e studiosi italiani, come Eco, Cavazzoni e Lopopolo, hanno affermato che numerosi scrittori, attraverso la tecnica della finzione, tendono a raccontare degli avvenimenti o manifestano dei sentimenti provati. Potrebbe essere il caso dello stesso scrittore. Il perché è da ricercare in una serie di interviste che ha rilasciato e in cui ha spiegato quali fossero i motivi che lo avevano spinto a scrivere su Romain Gary. All'età di quattordici anni, mentre contemplava il mare di Nizza con il padre, quest'ultimo gli dirà che diventerà un grande medico, mentre Seksik ripeteva tra sé e sé, un po' malinconico, che sperava di divenire un giorno un grande scrittore. Il fatto di coronare questo desiderio probabilmente non era stato ben visto dal padre, ma con il passare del tempo, riconoscendo il suo gran talento, si scuserà con il figlio diventando, come dice lo stesso Seksik, il suo primo e grande lettore. Questa

affermazione può essere riconducibile anche all'atteggiamento assunto dai padri, ai sentimenti provati e di come alla fine, saranno sempre vicini e orgogliosi di loro, qualsiasi cosa accada.